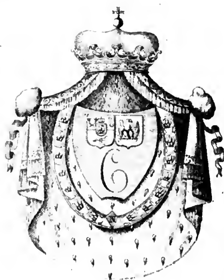




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-SIXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUES
ET
ENTRETIENS
PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LES habitans de Cachemire font doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le font d'affaires férieufes, & vivant comme des enfans qui ne favent jamais la raifon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, fe confolent de tout, fe moquent de tout, & oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a fubfifté plus de treize cents ans, fans avoir eu ni de vrais philofophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paffables, ni de peintres, ni de fculpteurs. Ils manquèrent long-temps de manufactures & de commerce, au point que pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge & un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier fiècle, il s'éleva dans Cachemire quelques

hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, & qui nourris de la ſcience des Perſans & des Indiens portèrent la raiſon & le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands-hommes, & qui à l'aide d'un bon viſir poliça, embellit & enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, & firent des chanſons contre le ſultan, contre le miniſtre & contre les grands-hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inſpirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds & dans les mains. Il y avait des gens fort adroits, qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſus l'autre au ſon des inſtrumens avec une grâce merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban; & enfin, d'excellens chimiſtes, qui avec de l'eſſence de jambon, & autres ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maiſon entre les mains des médecins & des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danſeurs & de cuiſiniers preſque toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus ſaine & plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait & on ne feſait rien. Un philoſophe de l'Indouſtan, grand amateur du bien public, & qui diſait volontiers & inutilement ſon avis, quand il s'agiſſait de rendre les hommes plus heureux & de perfectionner les arts, paſſa par la capitale de Cachemire; il eut avec un des principaux boſtangis un long entretien ſur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui

manquait. Le boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand & magnifique temple ſemblable à celui de Pékin, ou d'Agra; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'eſt-à-dire de ces marchés & de ces magaſins publics entourés de colonnes & ſervant à la fois à l'utilité & à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maiſons ſur de très-beaux ponts, & qu'on déſirait en vain des places, des fontaines, des ſtatues & tous les monumens qui ſont la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philoſophe indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit boſtangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philoſophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire des choſes admirables dans la théorie, & ridicules dans la pratique. Nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philoſophe à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, & qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choſes dont elle a beſoin? Nous n'avons rien répondu, dit le boſtangi: nous nous ſommes mis à rire ſelon notre coutume. & nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philoſophe, riez moins, examinez davantage, & je vais vous démontrer ce paradoxe, qui vous rendrait heureux, & qui vous alarme. Le cachemirien, qui était un homme fort poli, ſe mordit les lèvres de peur d'éclater au nez de l'indien; & ils eurent enſemble la converſation ſuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais; mais étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer: ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, & ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat est comme tous les talens qui dépendent de la nature & de l'art. Ainsi la richesse consiste dans le sol & dans le travail. Le peuple le plus riche & le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain; & le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille hommes pendant dix années; & où trouver de quoi les payer?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas soudoyé cent mille soldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il est vrai, & l'Etat ne paraît pourtant pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, & vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela eſt bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire ſculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie ſeulement ſont beaucoup plus chers que dix mille artiſans ; & la vérité eſt que ni les uns ni les autres ne ſont chers quand ils ſont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, & aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons & du riz. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraiſſé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me pouſſez à bout & vous ne me perſuadez pas. La philoſophie raiſonne, & la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours ſuivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, & ne ſauraient pas ce que c'eſt que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entrepriſes, il ne faut qu'une tête & des mains, & l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités.

Mais quelles dépenſes énormes, pour mettre tant de matériaux en œuvre ?

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce diſcours. De quelles dépenſes parlez-vous donc? Votre terre produit de quoi nourrir & vêtir tous vos habitans. Vous avez ſous vos pas tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cents mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reſte donc plus qu'à les faire travailler, & à leur donner pour leur ſalaire de quoi être bien nourris & bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car aſſurément vous ne payerez rien aux Perſans & aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites eſt très-véritable ; il ne ſortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il eſt trop difficile de faire mouvoir une ſi grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour ſoutenir une guerre qui a coûté beaucoup de ſang & de tréſors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait juſtement contribuer en proportion de leurs biens les poſſeſſeurs des terres & de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Hé bien, ſi on contribue pour le malheur de l'eſpèce humaine, ne donnera-t-on rien pour ſon bonheur & pour ſa gloire ? Quoi ! depuis que vous êtes établis en corps

de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le fecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres ? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police ?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en forte que les poffeffeurs du riz, du lin & des beftiaux donnaffent du pilau & des chemifes aux mendians qu'on emploirait à remuer la terre, & à porter des fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artiftes, qui le long de l'année font employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ fix vingts jours, pendant lefquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oifeux en jours utiles ? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artiftes défoccupés ? Alors ceux qui ne favent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'induftrie ; vous formerez un peuple d'artiftes.

LE BOSTANGI.

Ces temps font deftinés au cabaret & à la débauche, & il en revient beaucoup d'argent au tréfor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raifon eft admirable ; mais il ne revient d'argent au tréfor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche, qui entraîne des maladies ? eft-il bien vrai qu'il foit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette converfation dura long-temps. Le boftangi avoua enfin que le philofophe avait raifon, & il fut le premier boftangi qu'un philofophe eût perfuadé. Il promit de faire

beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raifonneur & le boftangi s'entretenaient ainfi des hautes fciences, il paffa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-deffus longue jaquette, capuce pointu fur la tête, ceinture de corde fur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie? A peu près cent mille de différentes efpèces, dit le boftangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philofophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! Et moi auffi, dit le boftangi, mais ce font de trop grands faints pour travailler. Que font-ils donc? dit l'indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boftangi. Que cela eft utile à un Etat ! dit l'indien. Cette converfation dura long-temps & ne produifit pas grand'chofe.

I I.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

HE bien, Monfieur ! le procès de ces pauvres orphelins?

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien eft aux faifies-réelles. On n'a mangé encore en frais de juftice que le tiers de leur fortune ; & vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais

l'usage; je le respecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'est que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller plusieurs fois chez votre juge pour le supplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir est de rendre justice, sans qu'on l'en prie. Il est bien grand de décider des fortunes des hommes sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter sa grand'messe ; pourquoi faut-il que j'aille supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès; car vous avez pour vous un article décisif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* est apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'est un particulier qui a dit son avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite, les juges le croient, & on gagne sa cause.

LE PLAIDEUR.

Quoi! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de triste, c'est que vous avez contre vous *Turnet* & *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autre légiflateur de la même force, fans doute?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être fuffifamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on fe partage en plufieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain? eft-ce que nous vivons fous *Juftinien* & fous *Théodofe*?

L'AVOCAT.

Non pas; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaffe & les tournois; ils couraient dans la terre-fainte avec leurs maitreffes. Vous voyez bien que de fi importantes occupations ne leur laiffaient pas le temps d'établir une jurifprudence univerfelle.

LE PLAIDEUR.

Ah! j'entends : vous n'avez point de lois, & vous allez demander à *Juftinien* & à *Charondas* ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe enfemble; prefque chaque ville a la fienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah! fi vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil!

LE PLAIDEUR.

Hé bien, qu'arriverait-il alors?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain fe trouve fituée dans une coutume qui vous eft

tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'eſt tout autre choſe.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes & Melun ne ſont-ils pas en France ? Et n'eſt-ce pas une choſe abſurde & affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes & ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces deux belles villes feſaient dans le bon temps deux empires ſéparés ; & l'auguſte ſouverain de Guignes, quoique ſerviteur du roi de France, donnait des lois à ſes ſujets ; ces lois dépendaient de la volonté de ſon maître-d'hôtel qui ne ſavait pas lire, & leur tradition reſpectable eſt tranſmiſe aux Guignois de père en fils ; de ſorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penſer de leurs premiers valets ſubſiſte encore, & tient lieu de loi fondamentale. Il en eſt ainſi de poſte en poſte dans le royaume ; vous changez de juriſprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eſt un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnat ?

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, & meſſieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon ? eſt-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits ? Et puiſque les tailleurs & les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en ſont-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez eſt auſſi impoſſible que de n'avoir qu'un poids & qu'une meſure. Comment voulez-vous que la loi ſoit par-tout la même, quand la pinte ne l'eſt pas? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la meſure de Paris n'eſt point la meſure de Saint-Denis, il faut néceſſairement que les têtes ne ſoient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature ſe varie à l'infini, & il ne faut pas eſſayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu ſi différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me ſemble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi & qu'une meſure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais ſont des barbares? Ils ont la même meſure; mais ils ont en récompenſe vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une choſe qui m'étonne; quoi! des peuples qui vivent ſous les mêmes lois ne vivent pas ſous la même religion?

L'AVOCAT.

Non, & cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnés à leur ſens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas auſſi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, & la religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglais & d'autres peuples ont penſé que l'obſervation des lois était d'homme à homme, & que la religion était de l'homme à DIEU. Je ſens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptiſte

qui ſe ferait baptiſer à trente ans ; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui pèchent uniquement contre DIEU doivent être punis dans l'autre monde ; ceux qui pèchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cauſe.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

III.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en ſecret. Vous penſez peut-être que c'eſt pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'eſt pour trouver en vous des conſolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des conſolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuſe.

(a) Madame de *Maintenon* & mademoiſelle *Ninon de l'Enclos* avaient long-temps vécu enſemble. Cette fille célèbre, qui eſt morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, & même elle lui fit un legs par ſon teſtament. L'auteur a ſouvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf* que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à ſe faire dévote, & à venir la conſoler à Verſailles de l'ennui de la grandeur & de la vieilleſſe.

Mme DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié ; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu beſoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous ſentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte ſurtout cette contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON.

Je ſuis trompée la première. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec *Villarceaux* & *Nantouillet* dans votre petite rue des Tournelles, lorſque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puiſſant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces paſſeront par vos mains ; vous ſerez regardée comme une ſouveraine ; ſi, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, & ne l'ai point trouvée.

Mlle

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philofophes pourront vous croire; mais le public aura bien de la peine à fe figurer que vous ne foyez pas contente; & s'il penfait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il fe trompe comme moi. Ce monde-ci eft un vafte amphithéâtre, où chacun eft placé au hafard fur fon gradin. On croit que la fuprême félicité eft dans les degrés d'en-haut. Quelle erreur !

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eft néceffaire aux hommes; ils ne fe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penfaient que le bonheur eft placé fort au-deffus d'eux. Nous connaiffons toutes deux des plaifirs moins remplis d'illufions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous prife pour être fi malheureufe fur votre gradin ?

Mme DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoifelle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus fi heureufe. Il faut que je fois prude ; c'eft tout vous dire. Mon cœur eft vide ; mon efprit eft contraint : je joue le premier perfonnage de France; mais ce n'eft qu'un perfonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! fi vous faviez ce que c'eft que le fardeau impofé à une ame languiffante de ranimer une autre ame, d'amufer un efprit qui n'eft plus amufable ! (*b*)

Mlle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la trifteffe de votre fituation. Je crains de vous infulter en réfléchiffant que *Ninon* eft plus heureufe

(*b*) Ce font les propres paroles de madame de *Maintenon*.

à Paris, dans fa petite maifon, avec l'abbé de *Châteauneuf* & quelques amis, que vous à Verfailles auprès de l'homme de l'Europe le plus refpectable, qui met toute fa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la fupériorité de mon état. Je fais qu'il ne faut pas trop goûter fa félicité en préfence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obfcurité voluptueufe où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le feul remède dans votre état douloureux, c'eft de ne dire jamais :

Félicité paffée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penfée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le fouvenir!

Buvez du fleuve Léthé ; confolez-vous furtout en jetant les yeux fur tant de reines qui s'ennuient.

Mme DE MAINTENON.

Ah ! *Ninon*, peut-on fe confoler feule? J'ai une propofition à vous faire ; mais je n'ofe.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'eft à vous à être timide ; mais ofez.

Mme DE MAINTENON.

Ce ferait de troquer, du moins en apparence, votre philofophie contre de la pruderie, de vous faire femme refpectable. Je vous logerais à Verfailles, vous feriez mon amie plus que jamais ; vous m'aideriez à fupporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame, mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faffe hypocrite & malheureufe, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon !* vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je fuis toujours fenfible. Vous m'attendriffez ; & pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis ; quittez Verfailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureufe auprès du trône ; & je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funefte effet de la cour.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je confulterai fur votre mal avec les philofophes qui viennent chez moi ; mais je ne vous promets pas qu'ils faffent l'impoffible.

Mme DE MAINTENON.

Quoi, fe voir au faîte de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureufe !

Mlle DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureufe uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auffi de ce que vous n'avez plus ni les yeux fi beaux, ni l'eftomac fi bon, ni les défirs

ſi vifs qu'autrefois ? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

Mlle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive, & cinq ſens bien parfaits pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la philoſophie, on eſt auſſi bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philoſophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des philoſophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.

I V.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-vous qu'un miniftre des finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conféquent être un plus grand-homme que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je favais bien qu'un philofophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eft pas tant un vice que vous le penfez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, fon règne n'eût pas été fi illuftre. Le grand *Colbert* en avait; ayez celle de le furpaffer. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le fien. Il faut s'élever avec fon fiècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile ont ûn grand avantage fur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiffiez faire aifément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiftration des finances dans tout le défordre où les guerres civiles & trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, affervie à des préjugés, dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté.

Il n'y avait pas un homme au confeil qui fût ce que c'eft que le change. Il n'y en avait pas un qui fût ce que c'eft que la proportion des efpèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A préfent les lumières fe font communiquées de proche en proche. La populace refte toujours dans la profonde ignorance, où la néceffité de gagner fa vie la condamne; & où l'on a cru long-temps que le bien de l'Etat devait la tenir : mais l'ordre moyen eft éclairé. Cet ordre eft très-confidérable; il gouverne les grands, qui penfent quelquefois, & les petits qui ne penfent point. Il eft arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui eft arrivé dans la mufique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui puffent exécuter fes fymphonies, toutes fimples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artiftes, capables d'exécuter la mufique la plus favante, s'eft accru autant que l'art même. Il en eft ainfi dans la philofophie & dans l'adminiftration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli*; il faut faire plus que *Colbert*.

A ces mots, le miniftre apercevant que le philofophe avait quelques papiers, il voulut les voir ; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le miniftre prit le papier, & lut.

La richeffe d'un Etat confifte dans le nombre de fes habitans & dans leur travail.

Le commerce ne fert à rendre un Etat plus puiffant que fes voifins, que parce que dans un certain nombre d'années il a une guerre avec fes voifins, comme dans un certain nombre d'années il y a toujours quelque calamité publique. Alors dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceffairement fur les autres, toutes chofes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés & plus de troupes étrangères. Sans

la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or & d'argent ſerait inutile. Car pourvu qu'il y ait aſſez d'or & d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées & la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille livres de rente, quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille, quand je l'achète huit ſous ; & le reſte à proportion. La vraie richeſſe d'un royaume n'eſt donc pas dans l'or & l'argent ; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées ; elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment eſpagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemiſes & de pain.

Je ſuppoſe que depuis *Hugues-Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts ; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du temps de *Hugues-Capet :* car être riche, c'eſt jouir. Or, je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de *Hugues-Capet* lui-même : on a mieux cultivé les vignes, & je bois de meilleur vin : on a perfectionné les manufactures, & je ſuis vêtu d'un plus beau drap : l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les feſtins royaux de *Hugues-Capet.* S'il ſe feſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans un charrette ; & moi je me fais porter dans un carroſſe commode & agréable,

où je reçois le jour fans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour fufpendre fur des cuirs une caiffe de bois peinte, il n'a fallu que de l'induftrie ; ainfi du refte. On prenait dans les mêmes carrières les pierres dont on bâtiffait la maifon de *Hugues-Capet*, & celles dont on bâtit aujourd'hui les maifons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour conftruire une vilaine prifon que pour faire une maifon agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, & en faire des repréfentations groffières d'animaux. Les chênes pourriffaient autrefois dans les forêts ; ils font façonnés aujourd'hui en parquets. Le fable reftait inutile fur la terre ; on en fait des glaces.

Or, celui-là eft certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'induftrie feule les a procurés. Ce n'eft donc point l'argent qui enrichit un royaume, c'eft l'efprit ; j'entends l'efprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai befoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne fe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je fuis pauvre par ces befoins ; je deviens riche quand le commerce les fatisfait. Ce n'était pas de l'or & de l'argent qui me manquaient ; c'était du café & de la canelle. Mais ceux qui font fix mille lieues au rifque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne font que le fuperflu des hommes laborieux de la nation. La richeffe confifte donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement fage eft donc évidemment la peuplade & le travail.

Dans nos climats, il naît plus de mâles que de femelles,

donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or, il eſt clair que c'eſt les faire mourir pour la ſociété, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres, où elles ſont perdues pour la race préſente, & où elles anéantiſſent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens ferait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui ſont encore en France, aux filles qu'on laiſſe ſécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes & les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée : mais il y a une manière ſûre de nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſſer les champs couverts de ronces. La ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, & cet argent va aux marchands, aux coiffeuſes & aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces ; ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des paſſans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret ; & ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, & reviennent ſouper chez eux dans de grandes maiſons où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin ſeſant, elle produit des enfans à l'Etat, & que ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons & des ſoldats. Mais

toutes deux font un mal dont tout le monde fe plaint, & que perfonne ne déracine. Il eft bien étrange que dans un royaume qui a des terres incultes & des colonies, on fouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eft celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or & d'argent que nous, ont immortalifé leur mémoire par des travaux que nous n'ofons imiter? il eft évident que leur adminiftration valait mieux que la nôtre, puifqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts font néceffaires. La meilleure manière de les lever eft celle qui facilite davantage le travail & le commerce. Un impôt arbitraire eft vicieux, il n'y a que l'aumône qui puiffe être arbitraire; mais dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en fefant en Perfe tant d'établiffemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raifon : Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait befoin d'hôpitaux en Perfe.

Qu'eft-ce qu'un impôt? c'eft une certaine quantité de blé, de beftiaux, de denrées, que les poffeffeurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'eft que la repréfentation de ces denrées. L'impôt n'eft donc réellement que fur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, & du lait que les mamelles de fa femme donnent à fes enfans. Ce n'eft pas fur le pauvre, fur le manœuvre, qu'il faut impofer une taxe : il faut, en le fefant travailler, lui faire efpérer d'être un jour affez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je fuppofe qu'on paye cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions il en

paſſe vingt dans le pays étranger : trente ſont employés à faire maſſacrer des hommes. Je ſuppoſe que pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq ; rien ne paſſe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre ; on cultive les campagnes ; on embellit les villes : donc on eſt réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas ſervir à nous procurer les commodités de la vie ; ils doivent ſervir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus ; c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche

Le papier public eſt à l'argent ce que l'argent eſt aux denrées ; une repréſentation, un gage d'échange. L'argent n'eſt utile que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or que de donner pour un mouton quatre paires de bas. Il eſt de même plus aiſé à un receveur de province d'envoyer au tréſor royal quatre cents mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit eſt utile. Un papier de crédit eſt dans le gouvernement d'un Etat, dans le commerce & dans la circulation, ce que les cabeſtans ſont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un écoſſais, homme utile & dangereux, établit en France le papier de crédit ; c'était un médecin qui donnait une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais ? Il eſt reſté des débris de ſon ſyſtème, une compagnie des Indes, qui donne de la jalouſie aux étrangers, & qui peut faire la grandeur de

la nation ; donc ce syſtème, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnaie ; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la maſſe & la circulation des eſpèces & des denrées ne le comportent, c'eſt encore faire de la fauſſe monnaie.

Défendre la ſortie des matières d'or & d'argent eſt un reſte de barbarie & d'indigence ; c'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes & perdre le commerce. C'eſt en effet ne pas vouloir payer ; puiſque ſi la nation eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec l'étranger : c'eſt perdre le commerce, puiſque l'or & l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne miſère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres Etats les denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, & la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une antichambre, pour arrêter & pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, & à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe ; le miniſtre le goûta ; il s'en procura une copie ; & c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

(*a*) Alors la compagnie des Indes ſubſiſtait avec éclat & donnait de grandes eſpérances.

V.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

MARC-AURELE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, & cette basilique est le temple. Cet homme que je vois est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, & qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURELE.

Frère *Fulgence* au capitole! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de *Jupiter*?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, & votre petite barbe? d'où venez-vous, & que voulez-vous?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire; je reviens voir Rome: je suis *Marc-Aurèle*.

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle? J'ai entendu parler d'un nom à peu près semblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui se nommait ainsi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, & que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes; cette terre que j'ai rendue heureuſe. Mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père : c'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, Monſieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père & vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer : tout homme eſt ſujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous, (autant qu'il m'en ſouvient) qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de perſécuter perſonne. Je rendis grâces au ciel de ce que, par une heureuſe conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de de bien aux hommes pour que l'eſſence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où eſt le palais

de l'empereur mon ſucceſſeur? eſt-ce toujours ſur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien vraiment ; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo: vous baiſerez le pieds du St Père & vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre ; & dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain ?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs ; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle*, les *Antonin*, les *Trajan* & les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchiſme ! l'inquiſition ! des dominicains ! des récollets ! un pape ! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube ! Je ne m'y attendais pas ; je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes dece monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voir un empereur romain *Marcoman*, *Quade*, *Cimbre* ou *Teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſais que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que

nous avons l'autre; que c'eſt un prêtre comme moi qui eſt le ſouverain de Rome : que frère *Fulgence* pourra l'être à ſon tour ; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; & que votre ſucceſſeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre ; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la ſienne dans l'occaſion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choſes. Tous ces grands changemens n'ont pu ſe faire ſans de grands malheurs J'aime toujours le genre-humain, & je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées ; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à ſon aiſe.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe ?

LE RECOLLET.

Déchue, ſi vous voulez ; mais malheureuſe, non. Au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés & des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruiſent des Carthages ; mais auſſi nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe, je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos

vaut

vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais foupçonner que frère *Fulgence* n'eft pas philofophe.

LE RECOLLET.

Comment ! je ne fuis pas philofophe ! je le fuis à la fureur. J'ai enfeigné la philofophie, & qui plus eft la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'eft-ce que cette théologie, s'il vous plaît ?

LE RECOLLET.

C'eft . . . c'eft ce qui fait que je fuis ici, & que les empereurs n'y font plus. Vous paraiffez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eft arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels; je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la deftinée; j'admire la viciffitude des chofes humaines : mais puifqu'il faut que tout change, puifque l'empire romain eft tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

V I.

UN BRACHMANE ET UN JESUITE,

ſur la néceſſité & l'enchaînement des choſes.

LE JESUITE.

C'EST apparemment par les prières de *St François Xavier* que vous êtes parvenu à une ſi heureuſe & ſi longue vieilleſſe? Cent quatre-vingts ans! cela eſt digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître *Fonfouka* en a vécu trois cents; c'eſt le cours ordinaire de notre vie. J'ai une grande eſtime pour *François Xavier;* mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers: & s'il avait eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un inſtant de plus que le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ferait tout autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience & du pouvoir des révérends pères jéſuites; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde, mais je ne les en crois pas les

fouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéfuite que brachmane, eft un reffort de l'univers; il obéit à la deftinée, & ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Afie? à l'heure à laquelle fon père s'éveilla un jour en couchant avec fa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je fuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des caufes principales de la mort déplorable de votre bon roi *Henri IV*, & vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment? Vous la caufe de l'affaffinat de *Henri IV!*

LE BRACHMANE.

Hélas oui. C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune & étourdi. Je m'avifai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, fur la côte de Malabar, & de-là fuivit évidemment la mort de *Henri IV.*

LE JESUITE.

Comment cela, je vous fupplie? Car nous qu'on accufait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la deftinée arrangea la chofe. En avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureufement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand perfan, qui fe noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui époufa un grec; la

ſille de ce grec s'établit en France, & épouſa le père de *Ravaillac.* Si tout cela n'était pas arrivé, vous ſentez que les affaires des maiſons de France & d'Autriche auraient tourné différemment. Le ſyſtème de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne & la Turquie auraient eu d'autres ſuites; ces ſuites auraient influé ſur la Perſe, la Perſe ſur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, paſſés, préſens & futurs.

LE JESUITE.

Je veux propoſer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, & je vous apporterai la ſolution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la ſervante du grand-père du ſondateur des feuillans (car j'ai lu vos hiſtoires) était auſſi une des cauſes néceſſaires de la mort de *Henri IV*, & de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette ſervante-là était une maîtreſſe femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout: c'était une idiote à qui ſon maître fit un enfant. Mme de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui ſuccéda fut, comme diſent vos chroniques, la grand'mère du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puiſa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous ſavez. Cette doctrine lui perſuada que c'était une bonne œuvre d'aſſaſſiner le meilleur roi du monde. Le reſte eſt connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche & la fervante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver ; car enfin la volonté de l'homme eft libre.

LE BRACHMANE.

Je ne fais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'eft faire ce qu'on veut, & non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je fais, c'eft que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était deftiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des deftinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire ; les chofes de ce monde ne font point fi liées enfemble que vous penfez. Que fait, par exemple, au refte de la machine la converfation inutile que nous avons enfemble fur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous difons vous & moi eft peu de chofe, fans doute ; mais fi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ferait autre chofe qu'elle n'eft.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra ; mais certainement nous n'aurions pas cette converfation, fi vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez

pas fait ce voyage, si votre *St Ignace de Loyola* n'avait pas été blessé au siége de Pampelune, & si un roi de Portugal ne s'était obstiné à faire doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le secours de la boussole, changé la face du monde ? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la boussole; & puis dites que tout n'est pas éternellement asservi à un ordre constant, qui unit par des liens invisibles & indissolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui souffre, tout ce qui meurt sur notre globe.

LE JESUITE.

Hé, que deviendront les futurs contingens ?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle & toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier DIEU ?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends, vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que DIEU a destinée de de toute éternité pour la pluie, & qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraichisse la terre & les mers. Mon père, prier c'est se

ſoumettre. Bon ſoir. La deſtinée m'appelle à préſent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me preſſe d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRECE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poëſie eſt quelquefois admirable ; mais la phyſique d'*Epicure* me paraît bien mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choſes qui ſont prouvées évidemment par des principes inconteſtables.

LUCRECE.

Mes principes le ſont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.
Tangere enim & tangi niſi corpus nulla poteſt res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'eſt touché que pàr un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vide, vous ne me perfuaderiez pas plus que l'univers s'eſt arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que ſi vous diſiez aux Romains que la ſphère armillaire compoſée par *Poſſidonius* s'eſt faite ſeule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus ſupérieur au monde & à moi, que je le ſuis au cuivre dont j'ai compoſé ma ſphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choſes évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'eſprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière eſt éternelle, qu'elle exiſte parce qu'elle exiſte ; or, ſi elle exiſte par ſa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par ſa nature des ſoleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSSIDONIUS.

Tous les philoſophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas demontré ; & quand elle ferait éternelle, il ne s'enſuit point du tout qu'elle puiſſe former des ouvrages dans leſquels éclatent tant de ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait

beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non ; une pierre ne composera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organisée avec le temps, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval ; & organisée plus finement composera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez sans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre sans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous & tous les épicuriens du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRECE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire. Il faudrait avoir vu naître des

hommes & des animaux du ſein de la terre, & des blés ſans germe &c. &c. pour oſer affirmer que la matière toute ſeule ſe donne de telles formes : perſonne que je ſache n'a vu cette opération, perſonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Hé bien, les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philoſophes conviennent que la matière eſt éternelle ; ils conviendront que les générations le ſont auſſi. C'eſt la nature de la matière qu'il y ait des aſtres qui tournent, des oiſeaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui faſſent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette ſuppoſition nouvelle vous changez de ſentiment ; mais vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion, vous admettez une choſe dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'eſt permis de croire que ce qui eſt aujourd'hui était hier, était il y a un ſiècle, il y a cent ſiècles, & ainſi en remontant ſans fin. Je me ſers de votre argument ; perſonne n'a jamais vu le ſoleil & les aſtres commencer leur carrière, les premiers animaux ſe former & recevoir la vie. On peut donc penſer que tout a été éternellement comme il eſt.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un deſſein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce deſſein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaiſſance.

POSSIDONIUS.

C'eſt comme ſi vous me diſiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vu des architectes; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même: le capitole n'exiſte point par ſa nature, & la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or, pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſſède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la nature, qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un être inviſible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit: dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis, & par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi ? c'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe qu'elle en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice & les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non ; je n'ai pas recours à un Dieu, parce que je ne puis comprendre la nature : mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; & cette ſeule raiſon me prouverait un Dieu, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſſède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſſède, puiſque je vois des corps comme vous & moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſſède néceſſairement. Or, ſi cette propriété lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout temps & en tous lieux. Car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait; or, certainement vous ne diriez pas que du fumier penſe : la penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raifonnement eft un fophifme ; je tiens le mouvement *néceffaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de boue ne font pas actuellement en mouvement; ils y feront quand quelque corps les pouffera. De même la penfée ne fera l'attribut d'un corps que quand ce corps fera organifé pour penfer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous fuppofez toujours ce qui eft en queftion. Vous ne voyez pas que pour organifer un corps, le faire homme, le rendre penfant, il faut déjà de la penfée, il faut un deffein arrêté. Or, vous ne pouvez admettre des deffeins avant que les feuls êtres qui ont ici-bas des deffeins foient formés; vous ne pouvez admettre des penfées avant que les êtres qui ont des penfées exiftent. Vous fuppofez encore ce qui eft en queftion, quand vous dites que le mouvement eft néceffaire à la matière. Car ce qui eft abfolument néceffaire exifte toujours, comme l'étendue exifte toujours dans toute matière. Or, le mouvement n'exifte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne font certainement pas en mouvement. Une matière fubtile aurait beau paffer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maffe de la pyramide eft immobile. Le mouvement n'eft donc pas abfolument néceffaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs, ainfi que la penfée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puiffant qui donne le mouvement, la vie & la penfée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en difant qu'il y a toujours eu du mouvement & de l'intelligence dans le monde :

ce mouvement & cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout temps, ſuivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre; elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement & ſans la penſée: il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſuppoſez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement & la penſée, avant que la matière fût en mouvement, & qu'il y eût des hommes & des penſées. Vous ne pouvez nier que la penſée n'eſt pas eſſentielle à la matière, puiſque vous n'oſez pas dire qu'un caillou penſe. Vous ne pouvez oppoſer que des *peut-être* à la vérité qui vous preſſe; vous ſentez l'impuiſſance de la matière, & vous êtes forcé d'admettre un être ſuprême, intelligent, tout-puiſſant, qui a organiſé la matière & les êtres penſans. Les deſſeins de cette intelligence ſupérieure éclatent de toutes parts, & vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des aſtres. On voit que tout eſt dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un deſſein ce qui n'eſt qu'une exiſtence néceſſaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'eſt qu'un uſage que nous ſeſons des choſes qui exiſtent? Les argonautes ont bâti un vaiſſeau pour aller à Colchos; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les argonautes bâtiſſent un vaiſſeau, & que la mer a été faite pour que les argonautes

entrepriſſent leur navigation ? Les hommes portent des chauſſures : direz-vous que les jambes ont été faites par un être ſuprême pour être chauſſées ? non, ſans doute : mais les argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaiſons que la matière avait priſes, il s'eſt trouvé que les humeurs, & la corne tranſparente qui compoſent l'œil, ſéparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars ſe ſont raſſemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du ſoleil long-temps répandue & écartée dans l'eſpace s'eſt conglobée, & a fait l'aſtre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impoſſibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir ſérieuſement recours à un tel ſyſtème. Premièrement en adoptant cette hypothèſe vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement, vous vous trompez ſur les cauſes finales. Il y a des uſages volontaires que nous feſons des préſens de la nature : il y a des effets indiſpenſables. Les argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaiſſeau ; mais ces arbres étaient viſiblement deſtinés à croître ſur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ſes jambes d'une chauſſure ; mais la jambe eſt viſiblement faite pour porter le corps, & pour marcher, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, les parties de la

génération pour perpétuer l'efpèce. Si vous confidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, & que tous les animaux ont à l'inftant la fenfation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deffein admirable. Or, n'eft-il pas déraifonnable d'admettre une mécanique fans artifan, un deffein fans intelligence, & de tels deffeins fans un être fuprême ?

LUCRECE.

Si j'admets cet être fuprême, quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? fera-t-il hors de tout lieu ? fera-t-il dans le temps, hors du temps ? remplira-t-il tout l'efpace, ou non ? Pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel eft fon but ? Pourquoi former des êtres fenfibles & malheureux ? Pourquoi le mal moral, & le mal phyfique ? De quelque côté que je tourne mon efprit, je ne vois que l'incompréhenfible.

POSSIDONIUS.

C'eft précifément parce que cet être fuprême exifte, que fa nature doit être incompréhenfible : car s'il exifte, il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il eft, fans favoir ce qu'il eft, & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les affymptotes en géométrie, fans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne fe toucher jamais ? N'y a-t-il pas des chofes auffi incompréhenfibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhenfible, quand l'exiftence de cet incompréhenfible eft prouvée.

LUCRECE.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raifon.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

JE commence à reconnaître un être fuprême inacceffible à nos fens, & prouvé par notre raifon, qui a fait le monde, & qui le conferve: mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troifième livre, admiré de tous les favans de Rome, je ne crois pas que vous puiffiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

> *Idque fitum media regione in pectoris hæret.*
> L'efprit eft au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez compofé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête? Quand vous parlez de l'efprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'eft une bonne tête? & fi vous difiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de fa voix & de fes poumons?

LUCRECE.

Mais ne fentez-vous pas que c'eft autour du cœur que fe forment les fentimens de joie, de douleur & de crainte?

> *Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum*
> *Lætitiæ mulcent.*

Ne fentez-vous pas votre cœur fe dilater ou fe

resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité ? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac & au cœur, qui descend aux parties de la génération, & qui leur imprime des mouvemens ; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain ?

LUCRECE.

Non, je n'oserais le dire ; mais quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours : l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même ?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide; parce que je suis un corps, parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très-déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher

puiſſe compoſer l'Iliade. Un rayon de ſoleil en ſera-t-il plus capable? Imaginez ce rayon de ſoleil cent mille fois plus ſubtil & plus rapide; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des ſentimens & des penſées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles ſeront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*. Du feu ne peut penſer par lui-même plus que de la glace. Quand je ſuppoſerais que c'eſt du feu qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, vous ſeriez donc forcé d'avouer que ce n'eſt pas par lui-même qu'il a une volonté, du ſentiment & des penſées.

LUCRECE.

Non, ce ne ſera pas par lui-même; ce ſera par l'aſſemblage de ce feu & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il réſulte la penſée quand ils ſont unis enſemble ?

LUCRECE.

Comme un arbre & de la terre pris ſéparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante. Cet arbre a en ſoi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ſes boutons; & le ſuc de la terre développe la ſubſtance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en ſoi le germe de la penſée, & que les organes du corps développaſſent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impoffible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quinteffenciée, n'a pas en elle plus de droit à la penfée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chofe de femblable à ce qui la produit: or une penfée, une volonté, un fentiment n'ont rien de femblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui fe heurtent produifent du mouvement; & cependant ce mouvement n'a rien de femblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenfions, il n'a point comme eux de figure: donc un être peut n'avoir rien de femblable à l'être qui le produit; donc la penfée peut naître de l'affemblage de deux corps qui n'auront point la penfée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaifon eft encore plus éblouiffante que jufte. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paffant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raifonnons enfemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai feulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce font pour moi deux chofes également inexplicables, & toutes deux me prouvent également l'exiftence & la puiffance d'un être fuprême auteur du mouvement & de la penfée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eft pas un feu fubtil, une quinteffence éthérée, qu'eft-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en favons rien : je vous dirai bien ce qu'elle n'eft pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle eft. Je vois que c'eft une puiffance qui eft en moi, que je ne me fuis pas donné cette puiffance, & que par conféquent elle vient d'un être fupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la penfée avec la vie, comme il l'avait reçue de fon père, & ainfi en remontant à l'infini. Vous ne favez pas plus au fond ce que c'eft que le principe de la vie, que vous ne connaiffez le principe de la penfée. Cette fucceffion d'êtres vivans & penfans a exifté de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le fyftème d'*Epicure*, & que vous n'ofez plus dire que la déclinaifon des atomes produit la penfée : mais j'ai déjà réfuté dans notre dernier entretien la fucceffion éternelle des êtres fenfibles & penfans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels, penfans par eux-mêmes, il faudrait que la penfée fût un attribut néceffaire, effentiel à toute matière ; que fi la matière penfait néceffairement par elle-même, toute matière ferait penfante : or cela n'eft pas ; donc il eft infoutenable d'admettre une fucceffion d'êtres matériels penfans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raifonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à fon fils en formant fon corps. Cette ame & ce corps croiffent

ensemble ; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, & unà
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem :
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post, ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirant linguaque mensque ;
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere ; & ut docui, simul ævo fessa fatiscit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle est la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non ; je vous fais son histoire, & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits ?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame, faire des pensées, en jouissant de sa femme? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure, ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne sentez-vous pas, si vous êtes de bonne foi, que les hommes ne se donnent rien, & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi, dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous. Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRECE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé?

LUCRECE.

Sans doute. La végétation & la vie ſont des mots qui ſignifient les choſes végétantes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent ſe donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos penſées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphyſique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous ſavez donc quelles penſées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en ſais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez ſouvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *Ceſar* prend des villes ; je réſous des problèmes ; les chiens de chaſſe pourſuivent un cerf dans leurs ſonges. Les idées nous viennent donc

indépendamment de notre volonté ; elles nous font donc données par une caufe fupérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'être fuprême eft occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des fubftances incorporelles, qui ont enfuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le fecours des fens, tantôt fans ce fecours? Ces fubftances font-elles formées au moment de la conception de l'animal ? font-elles formées auparavant ? attendent-elles des corps pour aller s'y infinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal eft capable de les recevoir? ou enfin eft-ce dans l'être fuprême que chaque être animé voit les idées des chofes? quelle eft votre opinion ?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère fur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens fe digèrent, comment du blé fe transforme en fang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue fur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* jufqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eft de fentir notre impuiffance, de reconnaître un être tout-puiffant, & de nous garder de tout fyftème.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, & qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls ; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, & que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment ? en ſociété ! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothèques & des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; eſt-ce que je n'ai pas oui dire que dans votre

continent vous avez des Arabes & des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, & qui forment cependant des nations considérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voisines se prêtent du secours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de besoins; nous nous procurons aisément la nourriture; nous nous marions, nous fesons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'est tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, Monsieur, vous n'êtes donc pas sauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par ce mot.

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus; il faut que j'y rêve: nous appelons *sauvage* un homme de mauvaise humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons ensemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore sauvages les bêtes qui ne sont pas apprivoisées, & qui s'enfoncent dans les forêts; & de-là nous avons donné le nom de *sauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois comme vous autres, quand vous chassez.

LE BACHELIER.

Pensez-vous quelquefois ?

LE SAUVAGE.

On ne laisse pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ferais curieux de favoir quelles font vos idées: que penfez-vous de l'homme ?

LE SAUVAGE.

Je penfe que c'eft un animal à deux pieds, qui a la faculté de raifonner, de parler & de rire, & qui fe fert de fes mains beaucoup plus adroitement que le finge. J'en ai vu de plufieurs efpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui font chez monfieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point : les nègres ont de la laine, vous & moi portons des cheveux. On dit que dans votre Nord tous les cheveux font blonds ; ils font tous noirs dans notre Amérique : je n'en fais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais, votre ame, Monfieur? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eft-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en fais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes foient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraiffent des machines organifées qui ont du fentiment & de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, & vous, Monfieur le fauvage, qu'imaginez-vous avoir par-deffus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment fupérieure, beaucoup plus

d'idées, &, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de fons que la langue des bêtes, & des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raifonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et s'il vous plait, comment avez-vous tout cela ? Et de quelle nature eft votre efprit ? comment votre ame anime-t-elle votre corps ? penfez-vous toujours ? votre volonté eft-elle libre ?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des queftions; vous me demandez comment je poffède ce que DIEU a daigné donner à l'homme : c'eft comme fi vous me demandiez comment je fuis né. Il faut bien, puifque je fuis né homme, que j'aie les chofes qui conftituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines & des feuilles. Vous voulez que je fache de quelle nature eft mon efprit ; je ne me le fuis pas donné, je ne peux le favoir : comment mon ame anime mon corps ? je n'en fuis pas mieux inftruit. Il me femble qu'il faut avoir vu le premier reffort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez fi je penfe toujours : non ; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confufément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorfque je vois un objet de plus près, je le diftingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorfque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela fi ma volonté eft libre. Je ne vous entends point : ce font des chofes que vous favez fans doute ; vous me ferez plaifir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de ſuite ſans diſcontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaiſſez-vous le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte ? ſavez-vous quel eſt le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon ? comment ſe nommaient le premier homme & la première femme qui ont peuplé l'Amérique ? Savez-vous à quel deſſein il pleut dans la mer, & pourquoi vous n'avez point de barbe ?

LE SAUVAGE.

En vérité, Monſieur, vous abuſez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les queſtions que vous me faites. Vous parlez du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte : il me paraît que tout ce qui nous fait plaiſir ſans faire tort à perſonne eſt très-bon & très-juſte ; que ce qui fait tort aux hommes ſans nous faire de plaiſir eſt abominable ; & que ce qui nous fait plaiſir en ſeſant du tort aux autres eſt bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, & très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en ſociété ?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens & nos voiſins, ſans beaucoup de peines & de chagrins ; nous attrapons doucement notre centaine d'années ; pluſieurs même vont à cent vingt ; après quoi notre corps fertiliſe la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraiſſez avoir une bonne tête, je veux vous la renverſer; dinons enſemble, après quoi nous continuerons à philoſopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraiſſent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon eſtomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, & boire quand je n'avais plus ſoif: mes jambes ne ſont plus ſi fermes qu'elles étaient avant le diner; ma tête eſt plus peſante, mes idées ne ſont plus ſi nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans ſon corps, & plus on perd de ſon être. Dites-moi, je vous prie, quelle eſt la cauſe de ce dommage?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui ſe paſſe dans vos jambes, je n'en ſais rien, mais les médecins le ſavent, & vous pouvez vous adreſſer à eux. A l'égard de ce qui ſe paſſe dans votre tête, je le ſais très-bien; écoutez: L'ame, ne tenant aucune place, eſt placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux au milieu de la tête. Les eſprits animaux qui s'élèvent de l'eſtomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils ſont matière & qu'elle ne l'eſt pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un ſur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impreſſion; & comme elle eſt ſimple, & que par conſéquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle

devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de-là vient que plusieurs grands-hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux & bien profond ; faites-moi la grâce de m'en donner quelque explication qui soit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut se dire sur cette grande affaire ; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés ; savez-vous que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il est impossible à l'être infini de faire quelque chose de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Assurément, & ce que nous voyons est ce qu'il y a de mieux. Il est bien vrai que les hommes se pillent & s'égorgent ; mais c'est toujours en fesant l'éloge de l'équité & de la douceur. On massacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains ; mais c'était pour rendre les autres raisonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaissez pas, jusqu'à celle de l'Acadie que vous connaissez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cents cinquante-cinq millions six cents cinquante mille hommes, sans compter les petits enfans & les femmes écrasées dans des villes mises en cendres ; mais c'est pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes sont sujets, font connaître le prix de la santé ; & les crimes dont la terre est couverte relèvent merveilleusement le

mérite

mérite des hommes pieux, du nombre desquels je suis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or, les choses ne pourraient être dans cette perfection, si l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car....... Mais nous allons pied à pied; quelle idée avez-vous des lois, & du juste & de l'injuste, & du beau & du *to Kalon*, comme dit *Platon*?

LE SAUVAGE.

Mais, Monsieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choses à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en conversation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup; nous n'en connaissons pas de plus énergique: comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers & du maïs ont défendu aux autres d'y toucher, & que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en manger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays & dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, Monsieur le sauvage, les femmes?

LE SAUVAGE.

Hé bien, les femmes! elles me plaisent beaucoup

quand elles ſont belles & douces : elles ſont fort ſupérieures à nos cocotiers, c'eſt un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils ſont bien les maîtres ; chacun fait de ſon bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais, les ſucceſſions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien ſuccéder : je ne peux plus poſſéder mon champ quand on m'y a enterré ; je le laiſſe à mon fils : ſi j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laiſſent tout à l'aîné, & rien aux cadets ; c'eſt l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les pères ont voulu que les aînés dominaſſent.

LE BACHELIER.

Quelles ſont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus conſulté l'intérêt de tous les hommes mes ſemblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai oui dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me diſiez d'où ſont venus chez vous les hommes ? Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eſt DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eſt pas répondre. Je vous demande de quel pays ſont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans. vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous : nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu.

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard.

LE BACHELIER.

Hola, hé, Monſieur le ſauvage, encore un petit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'univerſité, qui avaient tous barbe au menton, aſſommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, & traînèrent ſon corps nu & ſanglant à la porte de tous les colléges pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable? il avait fait des crimes bien énormes?

ACROTAL.

Aſſurément : il avait écrit contre *Ariſtote*, & on le ſoupçonnait de pis. C'eſt dommage qu'on n'ait pas aſſommé auſſi ce *Charon* qui s'aviſa d'écrire de la ſageſſe, & ce *Montagne* qui oſait raiſonner & plaiſanter. Tous les gens qui raiſonnent ſont la peſte d'un Etat.

ARISTE.

Les gens qui raiſonnent mal peuvent être inſupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux ſyllogiſmes ; mais il me ſemble que les hommes dont vous me parlez raiſonnaient aſſez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'eſt ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît? Avez-vous jamais vu

des philosophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peste? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand ministre qui n'était pas philosophe?

ACROTAL.

Plût à DIEU que ce *Bayle* se fût noyé, ainsi que ses Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expose les choses avec une fidélité si odieuse, il met sous les yeux le pour & le contre avec une impartialité si lâche, il est d'une clarté si intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le sens commun en état de juger & même de douter: on n'y peut pas tenir; & pour moi j'avoue que j'entre dans une sainte fureur quand on parle de cet homme-là & de ses semblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu vous mettre en colère..... mais où courez-vous donc si vîte?

ACROTAL.

Chez M. *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience, mais il est tantôt avec son page, tantôt avec la signora *Buona roba*; je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il est actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de si pressé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interposer son crédit pour faire

brûler un petit abbé qui insinue parmi nous les sentimens de *Locke*, d'un philosophe anglais ! figurez-vous quelle horreur !

ARISTE.

Hé quels sont donc, s'il vous plaît, les sentimens horribles de cet anglais ?

ACROTAL.

Que sais-je ? c'est, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées; que DIEU, qui est le maître de tout, peut accorder des sensations & des idées à tel être qu'il daignera choisir; que nous ne connaissons ni l'essence, ni les élémens de la matière; que les hommes ne pensent pas toujours ; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans son sommeil; & cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Hé bien, si votre petit abbé disciple de *Locke* est assez mal avisé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi pense beaucoup, faut-il pour cela le persécuter ? quel mal a-t-il fait ? a-t-il conspiré contre l'Etat ? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide ? Entre nous, dites-moi si jamais un philosophe a causé le moindre trouble dans la société ?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne sont-ils pas pour la plupart des solitaires ? ne sont-ils pas pauvres, sans protection, sans appui ? & n'est-ce pas en partie pour ces raisons que vous les persécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement ?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des *Socrates*, des *Pomponaces*, des *Eraſmes*, des *Bayles*, des *Deſcartes*; mais à préſent la philoſophie eſt montée ſur les tribunaux, & ſur les trônes mêmes; on ſe pique par-tout de raiſon, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon ordre. C'eſt-là ce qui eſt vraiment funeſte; & c'eſt pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philoſophes qui n'ont ni fortune, ni puiſſance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! & de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais diſputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréſors?

ACROTAL.

Non, mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire; ils ſe moquent quelquefois de nous, & nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils ſe moquent de vous, cela n'eſt pas bien; il ne faut ſe moquer de perſonne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois & la magiſtrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres ſi impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'eſt ce qui échauffe notre bile; car nous ſommes bien au-deſſus des lois.

ARISTE.

Et c'eſt juſtement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tourné en ridicule. Vous vouliez que les

lois fondées sur la raison universelle, & nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédassent à je ne sais quelles opinions que le caprice enfante, & qu'il détruit de même. Ne sentez-vous pas que ce qui est juste, clair, évident, est éternellement respecté de tout le monde, & que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laissons-là les lois & les juges ; ne songeons qu'aux philosophes : il est certain qu'ils ont dit autrefois autant de sottises que nous ; ainsi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne serait que par jalousie de métier.

ARISTE.

Plusieurs ont dit des sottises, sans doute, puisqu'ils sont hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, & les vôtres en ont causé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'est en quoi nous sommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne ressemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous serions les maîtres du monde, sans ces coquins de gens d'esprit.

ARISTE.

Hé bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point ; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke* que vous vouliez faire brûler ; Monsieur le docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est pas à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raifon; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'impofer filence aux petits philofophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le filence vous-même; ne vous mêlez plus de raifonner, foyez honnêtes gens, foyez compatiffans, ne cherchez point à trouver le mal où il n'eft pas; & il ceffera d'être où il eft.

X.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS, DANS LES CHAMPS ELYSÉES.

LUCIEN fit, il y a quelque temps, connaiffance avec *Erafme*, malgré fa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaiffer à parler avec un Batave; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent enfemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je fefais dans le pays le plus poli de la terre, vous vous êtes moqué de tout?

ERASME.

Hélas! je l'aurais bien voulu; c'eût été une grande confolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais, mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prifes.

LUCIEN.

Cela m'étonne: les hommes aiment affez qu'on leur montre leurs fottifes en général, pourvu qu'on ne défigne

perfonne en particulier; chacun applique alors à fon voifin fes propres ridicules, & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des dieux qu'on jouait fur le théatre, & à des philofophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, & j'avais befoin d'une grande circonfpection pour n'être pas brûlé par les uns, ou affaffiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Auffi je ne riais guère ; & je paffai pour être beaucoup plus plaifant que je ne l'étais; on me crut fort gai & fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était trifte. On s'occupait profondément d'idées creufes qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui penfait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chofe d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état, qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût paffé pour un monftre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps les Gètes & les Maffagètes étaient plus doux & plus raifonnables. Et quelle était donc votre profeffion dans l'horrible pays que vous habitiez?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle eſt cette profeſſion-là ?

ERASME.

C'eſt celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un ſerment inviolable à être inutile au genre-humain, à être abſurde & eſclave, & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'eſprit aviez-vous pu embraſſer un état qui déshonore la nature humaine ? Paſſe encore pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le ſens commun & de perdre ſa liberté !

ERASME.

C'eſt qu'étant fort jeune, & n'ayant ni parens ni amis, je me laiſſai ſéduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs ſemblables.

LUCIEN.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette eſpèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ ſix à ſept cents mille.

LUCIEN.

Juſte Ciel ! Le monde eſt donc devenu bien ſot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitioſiorem.*

ERASME.

Ce qui me conſole, c'eſt que tous les hommes dans le ſiècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en deſcendent, & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raiſon.

LUCIEN.

C'eſt de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie ; quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez, en voici une liſte que je porte toujours avec moi ; liſez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

(Lucien *lit & éclate de rire;* Rabelais *ſurvient.*)

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop ; de quoi s'agit-il?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je ſuis votre homme.

LUCIEN *à Eraſme.*

Quel eſt cet original ?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaiſant; mais il n'était que prêtre, & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN *à Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme;* & voyant que la ſageſſe & la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet, voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus

fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle de roi & de grand-pontife, jusqu'à celle de docteur en théologie qui est la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, & je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisaient.

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'un cardinal, *Erasme*?

ERASME.

C'est un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rentes pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

ERASME.

Que monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une autre espèce de folie, c'était celle de dominer ; & comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais*, que vous voyez, imita le premier *Brutus*, qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous?

RABELAIS.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il ?

RABELAIS.

Un *papegaud*. La folie de cet homme confiftait à fe dire infaillible, & à fe croire le maître des rois; & il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin prefque toute l'Europe en fut perfuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez fur nous en démence! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton*, dont je me fuis tant moqué, étaient des chofes refpectables en comparaifon des fottifes dont votre monde a été infatué. Je ne faurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec fécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une confpiration. Car enfin, on ne fe moque pas de fes maîtres impunément : & j'ai été affez fage pour ne pas dire un feul mot des empereurs romains. Quoi! votre nation adorait un papegaud! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, & votre nation le fouffrait! elle était donc bien patiente ?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un compofé d'ignorance, de fuperftition, de bêtife, de cruauté & de plaifanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient férieufement contre les papegauds & les cardinaux. Le pays des Welches dont je fuis natif nagea dans le fang; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation fe mettait à danfer, à chanter, à faire l'amour, à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible, je parlai de boire, je dis des ordures, & avec ce fecret tout me fut permis. Les gens d'efprit y entendirent fineffe, & m'en furent gré; les

gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent : tout le monde m'aima, loin de me persécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche? Et vous, *Erasme*, pourriez-vous aussi me prêter vos facéties?

(*ici Erasme & Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; & pendant qu'il lit, ces deux philosophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erasme.*

J'ai lu vos écrits, & vous n'avez pas lu les miens, parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries, & moi trop hardi dans les miennes; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains; je dis : Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper, & qui ne gagne rien ici à sortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'est-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent, & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & *Rabelais* raisonnèrent assez long-temps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torchecus*, & quelques pages de l'*Eloge de la folie.* Ensuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre souper ensemble.

X I.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *prêchant aux Chinois.*

JE vous le dis, mes chers frères; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vafes d'élection; il ne tient qu'à vous d'être vafes; vous n'avez qu'à croire fur le champ tout ce que je vous annonce; vous êtes les maîtres de votre efprit, de votre cœur, de vos penfées, de vos fentimens. JESUS-CHRIST eft mort pour tous, comme on fait; la grâce eft donnée à tous. Si vous n'avez pas a contrition, vous avez l'attrition; fi l'attrition vous manque, vous avez vos propres forces & les miennes.

UN JANSENISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Efcobar* & de perdition; vous prêchez ici l'erreur & le menfonge. Non JESUS n'eft mort que pour plufieurs; la grâce eft donnée à peu; l'attrition eft une fottife; les forces des Chinois font nulles, & vos prières font des blafphèmes, car *Auguftin* & *Paul*....

LE JESUITE.

Taifez-vous, hérétique; fortez, ennemi de *Saint-Pierre.* Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Auguftin* & *Paul*, & venez tous que je vous baptife.

LE JANSENISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptifer par la main d'un molinifte, vous feriez damnés à tous les diables. Je vous baptiferai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'eft que la grâce.

LE

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le baptême peut avoir son mérite; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Eglise anglicane est la seule église pure? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit?

LE JESUITE.

Les anglicans sont des déserteurs; ils ont renoncé à notre pape, & le pape est infaillible.

LE LUTHERIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, & des anglicans, & des molinistes, & des jansénistes, & des quakers, & ne croyez que les luthériens: prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub*, & buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin, car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'ère de *Denis le petit*...

LE MUSULMAN.

Eh mort de *Mahomet*, voilà bien des difcours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avife encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce fera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & fi quelqu'un de vous autres après cela s'avife de boire du vin, il aura à faire à moi.

LE JUIF.

Ah ! mes enfans ! fi vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais fi vous êtez affez impies pour manger du lièvre qui, comme vous favez, rumine, & n'a pas le pied fendu, je vous ferai paffer au fil de l'épée quand je ferai le plus fort, ou fi vous l'aimez mieux, je vous lapiderai. Car.....

LES CHINOIS.

Ah ! par *Confucius* & les cinq Kings, tous ces gens-là ont-ils perdu l'efprit ? Monfieur le géolier des petites-maifons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

XII.

L'EDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

Eraste fort d'ici, & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il eſt jeune, bien fait, ſpirituel, riche, aimable, & je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il eſt tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas inſenſible pour lui.

SOPHRONIE.

C'eſt un troiſième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième; je vois que vous épouſerez bientôt *Eraſte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

Quoi! votre mère s'oppoſe à un parti ſi ſortable?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix; j'aime *Eraſte*, & je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raifon pouvez-vous avoir de vous tyrannifer ainfi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannifée. *Erafte* a de l'efprit, mais il l'a impérieux & mordant ; il a des grâces, mais il en ferait bientôt ufage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces perfonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureufement de l'éclat à celui qui les achète, qui révoltent la moitié d'une ville par leur fafte, qui ruinent l'autre par l'exemple, & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la folitude. J'ai une forte inclination pour *Erafte*, mais j'ai étudié fon caractère; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureufe, je ne le ferais pas avec lui ; j'épouferai *Arifte* que j'eftime, & que j'efpère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raifonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un préfent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire fur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raifon, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais deftinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeuneffe à des religieufes, comme elles ont laiffé le foin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des

colléges où les jeunes gens font élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute fa vie ; on enfevelit dans la ftupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne fortez guère de votre prifon que pour être promife à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il foit, vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un finge, vous vous croyez trop heureufe : vous vous donnez à lui fans le connaître ; vous vivez avec lui fans l'aimer ; c'eft un marché qu'on a fait fans vous, & bientôt après, les deux parties fe repentent.

Ma mère m'a cru digne de penfer de moi-même, & de choifir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réuffir dans les ouvrages convenables à mon fexe ; mais née pour vivre dans la fociété, elle m'a fait inftruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la fociété ; elle a formé mon efprit, en me fefant craindre les écueils du bel-efprit ; elle m'a menée à tous les fpectacles choifis qui peuvent infpirer le goût fans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des paffions que leurs charmes, où la bienféance règne, où l'on apprend à penfer & à s'exprimer. La tragédie m'a paru fouvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienféances ; & j'ofe dire que ces inftructions, qu'on ne regarde que comme des amufemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être penfant dont il fallait cultiver l'ame, & non comme une poupée qu'on ajufte, qu'on montre, & qu'on renferme le moment d'après.

XIII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE Mme DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute & ſi noble, à la mine ſi fière, & en même temps ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, & qui fait la révérence en religieuſe ?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine, & non à la françaiſe : je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne & votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

Ah ! Madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à Mme *Tullia*.

TULLIA.

Qui ? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, & deviennent toutes rouges ?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous aſſeyez-vous donc, Madame ?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire fur un bon canapé. En voilà un fur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aife.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaifes font auffi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah ! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes font nues ; vraiment elles font ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaiffons point les bas ; c'eft une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne, Madame, je crois que vous n'avez point de chemife.

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame ?

TULLIA.

Du temps de *Sylla*, de *Pompée*, de *Céfar*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris, on y jouait *Catilina* & tous les perfonnages de mon temps ; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait

à faire des avances à *Catilina* ; je fus bien furprife. Mais, Madame, il me femble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en eft pleine. Nos miroirs n'étaient pas la fixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

Mme DE POMPADOUR.

Non, Madame, ils font faits avec du fable, & rien n'eft fi commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

Mme DE POMPADOUR.

Ce n'eft point un tableau, c'eft une eftampe ; cela n'eft fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour, & ce fecret éternife les tableaux que le temps confume.

TULLIA.

Ce fecret eft admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui affiftait à la toilette, prit alors la parole, & dit à Tullia en tirant un livre de fa poche :*

Vous ferez bien plus étonnée, Madame, quand vous faurez que ce livre n'eft point écrit à la main, qu'il eft imprimé à peu près comme ces eftampes, & que cette invention éternife auffi les ouvrages de l'efprit.

Le favant préfenta fon livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour Madame la marquife : Tullia en lut une page, admira les caractères, & dit à l'auteur :

TULLIA.

Monfieur, l'impreffion eft une belle chofe ; & fi

elle peut immortalifer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, Madame, mais on ne les lit plus ; j'en fuis fâché pour monfieur votre père, mais aujourd'hui nous ne connaiffons guère que fon nom.

(Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême & des grofeilles gelées. On lui dit que ces boiffons figées avaient été compofées en fix minutes par le moyen du falpêtre dont on les avait entourées, & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui infpira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc & pair qui fe trouva là lui répondit :)

Les fruits dont ces boiffons font compofées viennent d'un autre monde, & du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café ;* & pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens ; je vous affure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, Madame, eft un continent nommé l'*Amérique*, prefque auffi grand que l'Afie, l'Europe & l'Afrique enfemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc poſſédé que la moitié? cela eſt humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ſes vers mauvais, lui répliqua bruſquement* :

Vos Romains, qui ſe vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à préſent au bout de l'Europe un empire qui eſt plus vaſte lui ſeul que l'empire romain; encore eſt-il gouverné par une femme qui a plus d'eſprit que vous, qui eſt plus belle que vous, & qui porte des chemiſes. Si elle liſait mes vers, je ſuis ſûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquiſe fit taire le ſavant qui manquait de reſpect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; & tirant ſa montre à laquelle pendait galamment une petite bouſſole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémiſphère. La ſurpriſe de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui diſait, & à chaque choſe qu'elle voyait; elle s'écria enfin :

TULLIA.

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent ſur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, & je ſens que je vais rapporter de triſtes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC.

Conſolez-vous, Madame, nul homme n'approche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'auteur de la *Gazette eccléſiaſtique*, ou celui du *Journal chrétien*; nul homme n'approche de *Céſar* avec qui vous avez

vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces ames sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts & des sciences; le temps & d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina*; quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, & vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, & regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA.

Par les Dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

M. LE DUC.

Hé bien, Madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni, dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? c'est

cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, & qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, & la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'est-ce que parfiler, Monsieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de *Cicéron*. C'est éfiler une étoffe, la détisser fil à fil, & en séparer l'or; c'est ce que *Newton* a fait des rayons du soleil; les astres lui ont été soumis, & un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en savez beaucoup pour un duc & pair; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé; mais pour ma science, elle est très-commune; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons dans notre Europe substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont fuccédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, & qu'il y ait eu une fuite continue de grands-hommes depuis mon père jufqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, & que l'on foit parvenu à connaître fi bien le ciel & la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous fommes des barbares qui fommes venus prefque tous de la Scythie détruire votre empire, & les arts & les fciences. Nous avons vécu fept à huit cents ans comme des fauvages ; & pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une efpèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti dans l'Europe le genre-humain que vous aviez éclairé & fubjugué. Ce qui vous étonnera, c'eft que dans les derniers fiècles de cette barbarie, c'eft parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raifon, que la nature a fufcité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de fecourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont pétri du falpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des inftrumens de guerre, avec lefquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *Céfar*, & la phalange macédonienne & toutes vos légions : ce n'eft pas que nous foyons plus grands capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Céfars*, mais c'eft que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politeffe d'un grand feigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être fénateur romain.

M. LE DUC.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuſe pour moi.

TULLIA.

Conſultez vos beaux miroirs faits avec du ſable, & vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Hé bien, Monſieur, vous diſiez donc le plus poliment du monde que vous en ſavez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je diſais, Madame, que les derniers ſiècles ſont toujours plus inſtruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait abſolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais paſſagères; & dans ces orages on a été aſſez heureux pour conſerver les ouvrages de votre père, & ceux de quelques autres grands-hommes; ainſi le feu ſacré n'a jamais été totalement éteint, & il a produit à la fin une lumière preſque univerſelle. Nous ſifflons les ſcolaſtiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous, mais nous reſpectons *Cicéron* & tous les anciens qui nous ont appris à penſer. Si nous avons d'autres lois de phyſique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens & les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla enſuite à l'opéra de Caſtor & Pollux. Tullia fut très-contente des paroles & de la muſique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel ſpectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

XIV.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

HÉ mon Dieu, ma poule, te voilà bien trifte ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite fervante m'a prife fur fes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a faifi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, & l'a donnée à manger à fon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, & de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de confolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde & moi chapon. La feule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eft que j'entendis ces jours paffés, près de mon poulailler, raifonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puffent chanter devant le pape avec une voix plus claire. Ils difaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs femblables, & qu'ils finiffaient par les châtrer : ils maudiffaient la deftinée & le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'eſt donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde, c'eſt pour nous engraiſſer, & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE

Hé bien, quand nous ſerons plus gras, le feront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger? ah, les monſtres !

LE CHAPON.

C'eſt leur coutume ; ils nous mettent en priſon pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le ſecret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de diſtraction. Enfin, le jour de la fête étant venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre oraiſon funèbre : l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; & voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais,

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie & mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie; les deux abbés dont je vous ai parlé, disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils font dans l'usage de faire.

LA POULARDE.

La détestable engeance! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encore à rire & à faire des contes plaisans, comme si de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné; mais sachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous, & qui sont fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens & grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, & qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, & entr'autres celui des juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Paffe pour cela. Il eft jufte qu'une efpèce fi perverfe fe dévore elle-même, & que la terre foit purgée de cette race. Mais moi qui fuis paifible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monftres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée & rôtie ! Nous traite-t-on ainfi dans le refte du monde ?

LE CHAPON.

Les deux abbés difent que non. Ils affurent que dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi fainte qui depuis des milliers de fiècles leur défend de nous manger; que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples juftes, avait rapporté en Europe cette loi humaine, qui fut fuivie par tous fes difciples. Ces bons abbés lifaient *Porphyre* le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand-homme ! le divin homme que ce *Porphyre !* avec quelle fageffe, quelle force, quel refpect tendre pour la Divinité, il prouve que nous fommes les alliés & les parens des hommes, que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes fentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui fe développe dans nous jufqu'au point déterminé par les lois éternelles, & que ni les hommes, ni nous ne paffons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ferait-ce pas un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des fens pour ne point fentir, une cervelle pour ne point penfer? Cette imagination digne, à ce qu'ils difaient, d'un fou nommé *Defcartes*, ne ferait-elle pas le comble du ridicule, & la vaine excufe de la barbarie ?

Auffi les plus grands philofophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, & de découvrir nos propriétés fi fupérieures à celles de l'efpèce humaine. Nous étions en fureté avec eux comme dans l'âge d'or. Les fages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre*; il n'y a que les barbares & les prêtres qui les tuent & qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de fes difciples qui s'était fait chrétien par gourmandife.

LA POULARDE.

Hé bien, dreffa-t-on des autels à ce grand-homme qui enfeignait la vertu au genre-humain, & qui fauvait la vie au genre-animal ?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, & qui déteftent encore aujourd'hui fa mémoire; ils difent qu'il était impie, & que fes vertus étaient fauffes, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandife a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette efpèce de grange, qui eft près de notre poulailler, un homme qui parlait feul, devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux appelés* hommes ; *que* DIEU *leur avait défendu de fe nourrir de notre fang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défenfe pofitive la permiffion de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il eft impoffible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne refte beaucoup de fang dans nos veines ;

ce ſang ſe mêle néceſſairement à notre chair ; ils déſobéiſſent donc viſiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'eſt-ce pas un ſacrilége de tuer & de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce ſerait un étrange traité que celui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'eſt un crime de nous tuer & de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne ſont d'accord en rien. Ils ne font des lois que pour les violer ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, & n'emploient les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figures-toi que dans le petit pays où nous vivons, il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs cette loi qui te paraît favorable eſt très-barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons ; ils appellent cela *jeûner, ſe mortifier*. Enfin je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois & plus abominable, plus extravagante & plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Hé, mon DIEU ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue; recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, & les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis; on me ſerre, on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

X V.

CU-SU ET KOU,

OU

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ERE VULGAIRE.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothèque du vatican, N° 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce ferait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ferais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eſt vrai ; mais vous êtes deſtiné à gouverner, vous devez être ſage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel & les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne ſont que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auſſi-bien d'adorer notre ſable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le ſable & la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel ?

CU-SU.

On dit une énorme ſottiſe ; il n'y a point de ciel ; chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère comme d'une coque, & roule dans l'eſpace autour de ſon ſoleil. Chaque ſoleil eſt le centre de pluſieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni deſcente. Vous ſentez que ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel ; c'eſt comme ſi nous diſions : Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre ; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute ; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous difons qu'il a fait le ciel & la terre, nous difons pieufement une grande pauvreté. Car fi nous entendons par le ciel l'efpace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de foleils, & fit tourner tant de mondes, il eft beaucoup plus ridicule de dire *le ciel & la terre* que de dire *les montagnes & un grain de fable*. Notre globe eft infiniment moins qu'un grain de fable en comparaifon de ces millions de milliars d'univers, devant lefquels nous difparaiffons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eft de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était defcendu chez nous du quatrième ciel, & avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce font des contes que les bonzes font aux enfans & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eft à quinze cents mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire fur vos yeux deux angles égaux au fommet ; ils font les mêmes angles fur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un deffein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, finon un ouvrier ? qui fait des lois, finon

un légiflateur ? Il y a donc un ouvrier, un légiflateur éternel.

KOU.

Mais, qui a fait cet ouvrier ? & comment eft-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès du vafte palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un difait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre, tout glorieux que je fuis, j'avoue que c'eft quelqu'un de plus puiffant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il eft, mais je ne fais ce qu'il eft.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inftruit que moi ; & ce qui me plaît en vous, c'eft que vous ne prétendez pas favoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un être tout-puiffant, exiftant par lui-même, fuprême artifan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il exifte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eft donc par-tout ? il exifte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ferais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU.

Ce n'eft peut-être pas une conféquence. Ce morceau de verre eft pénétré de toutes parts de la lumière ; eft-il lumière cependant lui-même ? ce n'eft que du fable, & rien de plus ; tout eft en DIEU, fans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'eft pas comme l'empereur de la Chine qui habite fon palais & qui envoie fes ordres par des colao. Dès-là qu'il exifte, il eft néceffaire que fon exiftence rempliffe tout l'efpace & tous fes ouvrages ; & puifqu'il eft dans vous, c'eft un avertiffement continuel de ne rien faire dont vous puiffiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour ofer ainfi fe regarder foi-même fans répugnance & fans honte devant l'être fuprême ?

CU-SU.

Etre jufte.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre jufte.

KOU.

Mais la fecte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni jufte ni injufte, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La fecte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni fanté ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une fi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame, ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande & plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres; eſt-il égal de nourrir ſon fils ou de l'écraſer ſur la pierre? de ſecourir ſa mère, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir; je déteſte la ſecte de *Laokium*: mais il y a tant de nuances du juſte & de l'injuſte! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis, ou ce qui eſt défendu? qui pourra poſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien & le mal? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner?

CU-SU.

Celles de *Confutzée* mon maître: *Vis comme en mourant tu voudrais avoir vécu; traites ton prochain comme tu veux qu'il te traite.*

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? Cette horloge quand elle ſera détruite, ſera-t-elle heureuſe d'avoir bien ſonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne ſent point, ne penſe point; elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous ſentez coupable.

KOU.

Mais ſi après avoir commis pluſieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & ſoyez ſûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainſi DIEU qui eſt en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute ſeul vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

Vous me pouſſez, *Cu-ſu*. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ferai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente, & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance rien

de moi n'avait ni fentiment ni penfée, pourquoi y en aurait-il après ma mort ? que pourrait être cette partie incompréhenfible de moi-même ? Le bourdonnement de cette abeille reftera-t-il quand l'abeille ne fera plus ? La végétation de cette plante fubfifte-t-elle quand la plante eft déracinée ? La végétation n'eft-elle pas un mot dont on fe fert pour fignifier la manière inexplicable dont l'être fuprême a voulu que la plante tirât les fucs de la terre ? L'ame eft de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obfcurément les refforts de notre vie. Tous les animaux fe meuvent, & cette puiffance de fe mouvoir, on l'appelle *force active*; mais il n'y a pas un être diftinct qui foit cette force. Nous avons des paffions ; cette mémoire, cette raifon ne font pas fans doute des chofes à part, ce ne font pas des êtres exiftans dans nous, ce ne font pas de petites perfonnes qui aient une exiftence particulière; ce font des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui fignifie notre mémoire, notre raifon, nos paffions, n'eft donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eft DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eft DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eft DIEU. Qui fait la penfée de l'homme ? c'eft DIEU.

Si l'ame humaine était une petite perfonne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artifan du monde une impuiffance & un artifice indigne de lui ? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui euffent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la penfée. Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*, je trouve *Vulcain* un divin forgeron,

quand il fait des trépieds d'or qui vont tout feuls au confeil des dieux ; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un miférable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de fes garçons qui les fit mouvoir fans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les pouffent fans ceffe ; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable reffource : en un mot, pourquoi mettre deux refforts à un ouvrage lorfqu'un feul fuffit ? Vous n'oferez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière ;* pourquoi donc fe fervirait-il d'un autre agent pour l'animer ?

Il y a bien plus : que ferait cette ame que vous donnez fi libéralement à notre corps ? d'où viendrait-elle ? quand viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe fort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe ? & fi ce germe meurt, que deviendrait cette ame ? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occafion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde ; & non-feulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'efpèce humaine, mais il faut qu'il en faffe autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des paffions ; & fi une ame eft néceffaire pour former ces fentimens, cette mémoire, ces idées, ces paffions, il faut que DIEU travaille perpétuellement

à forger des ames pour les éléphans & pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons & pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage ?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi, & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'être suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes; il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matière, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matière, pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin, qui, ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort ? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayez une ame? non sans doute : & si cela est possible, n'est-il pas très-vraisemblable que vous en avez une? pourriez-vous rejeter un système si beau & si nécessaire au genre-humain ? & quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embrasser ce système, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il est

par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par DIEU même? à quoi me ſervirait cette ame? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous; nous en avons quand nous ſommes endormis; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang & aux eſprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Hé bien, ſi DIEU même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce DIEU qui eſt en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un & dans l'autre ſyſtème vous avez une volonté; vous êtes libre; c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: ſervez-vous de ce pouvoir pour ſervir ce DIEU qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que DIEU eſt la ſouveraine juſtice?

KOU.

Sans doute; & s'il était poſſible qu'il ceſſât de l'être, (ce qui eſt un blaſphème) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

Cu-su.

N'eſt-il pas vrai que votre devoir ſera de récompenſer les actions vertueuſes, & de punir les criminelles quand vous ſerez ſur le trône? Voudriez-vous que Dieu ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire? Vous ſavez qu'il eſt, & qu'il ſera toujours dans cette vie des vertus malheureuſes & des crimes impunis; il eſt donc néceſſaire que le bien & le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'eſt cette idée ſi ſimple, ſi naturelle, ſi générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, & de la juſtice divine qui les juge, quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un ſyſtème plus raiſonnable, plus convenable à la Divinité, & plus utile au genre-humain?

Kou.

Pourquoi donc pluſieurs nations n'ont-elles point embraſſé ce ſyſtème? Vous ſavez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous, (*a*) qui ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq Kings; j'en ai lu la traduction: leurs lois, néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères ni homicides; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

(*a*) Ce ſont les Juifs des dix tribus qui dans leur diſperſion pénétrèrent juſqu'à la Chine; ils y ſont appelés *Sinous.*

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens & toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? DIEU vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle; c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même, quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? Ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence que j'aurai perdue?

CU-SU.

C'eſt-à-dire que ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU: Ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme?

KOU.

Hé bien, ſoit, je me rends; (b) je voulais faire le

(b) Hé bien! triſtes ennemis de la raiſon & de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enſeigne la mortalité de l'ame? Ce morceau a

bien pour moi-même, je le ferai auſſi pour plaire à l'être ſuprême. Je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples & pour les princes ; mais le culte de DIEU m'embarraſſe.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

QUE trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier livre canonique, ſi reſpecté de tous

été imprimé dans toutes les éditions. De quel front oſez-vous donc le calomnier? Hélas ! ſi vos ames conſervent leur caractère pendant l'éternité, elles feront éternellement des ames bien ſottes & bien injuſtes. Non, les auteurs de cet ouvrage raiſonnable & utile ne vous diſent point que l'ame meurt avec le corps; ils vous diſent ſeulement que vous êtes des ignorans. N'en rougiſſez pas : tous les ſages ont avoué leur ignorance; aucun d'eux n'a été aſſez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gaſſendi*, en réſumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi : *Vous ſavez que vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil croirait avoir une idée diſtincte de cet aſtre.* Liſez le reſte de cette admirable lettre à *Deſcartes*, liſez *Locke*; reliſez cet ouvrage-ci attentivement, & vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raiſon qu'il eſt impoſſible que la créature connaiſſe les ſecrets reſſorts du Créateur : vous verrez que ſans connaître le principe de nos penſées, il faut tâcher de penſer avec juſteſſe & avec juſtice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeſte, doux, bienfeſant, indulgent; reſſembler a *Cu-ſu* & à *Kou*, & non pas à *Thomas* d'Aquin ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuſes, à *Calvin* ou à *Luther*, dont les ames étaient bien dures & bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieuſement de vous-mêmes.

N. B. Dans la cenſure que la ſorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal*, les ſages maitres ont dit en latin que M. de *Voltaire* avait nié la ſpiritualité de l'ame, & en français, qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice verſâ.*

les empereurs chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'être ſuprême ; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année ; vous êtes roi & pontiſe ; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui ſera en votre pouvoir : y a-t-il là quelque choſe qui répugne?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire ; je ſais que DIEU n'a nul beſoin de nos ſacrifices ni de nos prières, mais nous avons beſoin de lui en faire ; ſon culte n'eſt pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux ſurtout qu'elles ne ſoient point ridicules ; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti eſt une montagne graſſe, & qu'il ne faut point regarder les montagnes graſſes*, quand j'aurai fait enfuir le ſoleil, & ſécher la lune, ce galimatias ſera-t-il agréable à l'être ſuprême, utile à mes ſujets & à moi-même ?

Je ne puis ſurtout ſouffrir la démence des ſectes qui nous environnent : d'un côté je vois *Laotzée* que ſa mère conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut groſſe quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa doctrine de l'anéantiſſement & du dépouillement univerſel, qu'aux cheveux blancs avec leſquels il naquit, & à la vache noire ſur laquelle il monta pour aller prêcher ſa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impoſe pas davantage, quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît ſurtout, c'eſt que de telles rêveries ſoient continuellement prêchées par les bonzes qui

féduifent le peuple pour le gouverner ; ils fe rendent refpectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns fe privent toute leur vie des alimens les plus falutaires, comme fi on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime. Les autres fe mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils fe rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuiffes, comme fi leurs cuiffes étaient des planches ; le peuple les fuit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplait, ils vous difent froidement que cet édit ne fe trouve pas dans le commentaire du Dieu *Fo*, & qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire fi extravagante, & fi dangereufe ? Vous favez que la tolérance eft le principe du gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Afie : mais cette indulgence n'eft-elle pas bien funefte, quand elle expofe un empire à être bouleverfé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préferve de vouloir éteindre en vous cet efprit de tolérance, cette vertu fi refpectable, qui eft aux ames ce que la permiffion de manger eft aux corps ! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de fe nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer fes malades parce qu'ils n'auront pas obfervé la diète qu'il leur a prefcrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de fes fujets qui n'auront pas penfé comme lui ; mais il a le droit d'empêcher les troubles ; & s'il eft fage il lui fera très-aifé de déraciner les fuperftitions. Vous favez ce qui arriva à *Daon*, fixième roi de Chaldée, il y a quelques quatre mille ans ?

KOU.

Non, je n'en fais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité ou œuvé. Les deux partis s'excommunièrent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîné : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce-là votre Dieu, dit-il aux docteurs? Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas-là votre Dieu, puisqu'il est laité : & le brochet fut mangé par le roi & ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le Dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un Dieu de trois pieds qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurèrent

que c'était-là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également fots, & n'ayant pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur diné : ils en mangèrent goulument, foit œuvés, foit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon*; & les citoyens depuis ce temps firent fervir à leur diné tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU

J'aime fort le roi *Daon*, & je promets bien de l'imiter à la première occafion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (fans faire violence à perfonne) qu'on adore des *Fo* & des brochets.

Je fais que dans le Pégu & dans le Tunquin il y a de petits dieux & de petits talapoins qui font defcendre la lune dans le décours, & qui prédifent clairement l'avenir, c'eft-à-dire, qui voient clairement ce qui n'eft pas, car l'avenir n'eft point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préfent, & faire defcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des fectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'efprit humain que de petites nations penfent que la vérité n'eft que pour elles, & que le vafte empire de la Chine eft livré à l'erreur ! L'être éternel ne ferait-il que le Dieu de l'île Formofe ou de l'île Bornéo ? abandonnerait-il le refte de l'univers? Mon cher *Cu-fu*, il eft le père de tous les hommes; il permet à tout de

manger du brochet ; le plus digne hommage qu'on puiſſe lui rendre eſt d'être vertueux ; un cœur pur eſt le plus beau de tous ſes temples, comme diſait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

PUISQUE vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ſerez roi ?

KOU.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes peuples

CU-SU.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal ; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe Vous embellirez les grands chemins ; vous creuſerez des canaux ; vous éléverez des édifices publics ; vous encouragerez tous les arts ; vous récompenſerez le mérite en tout genre ; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte, ce ſont-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi ; mais il y a le roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier ; combien comptez-vous avoir de femmes ?

Kou.

Mais je crois qu'une douzaine me suffira ; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps destiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, & des sept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les servir. Cette manie des eunuques me paraît surtout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en sont meilleurs à manger ; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation ? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres ?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne se marient point ; ils se vantent d'être plus sages que les autres chinois : hé bien, qu'ils fassent donc des enfans sages. Voilà une plaisante manière d'honorer le Chang-ti que de le priver d'adorateurs ! Voilà une singulière façon de servir le genre-humain que de donner l'exemple d'anéantir le genre-humain ! Le bon petit lama (c) nommé *Stelca isant Errepi*, voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait ;* il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les lamas & bonzes, lamesses & bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre ; ils en seront certainement meilleurs citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

Cu-su.

Oh ! le bon prince que nous aurons-là ! Vous me

(c) *Stelca isant Errepi*, signifie en chinois, l'abbé *Castel de Saint-Pierre.*

faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes & des ſujets; car enfin, on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits & des enfans, vous aurez ſans doute des amis?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me conſolent, & je les conſole; l'amitié eſt le baume de la vie, il vaut mieux que celui du chimiſte *Erucil*, & même que les ſachets du grand *Hanourd*. Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion; j'ai envie de l'inférer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien, l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même, ne la commandez jamais, il faut que le cœur ſoit libre; & puis, ſi vous feſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule; il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile?

KOU.

Aimer ſes ennemis! Eh mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de *Décon*

contre le prince de *Vis-Brunk:* dès qu'un (*d*) de nos ennemis était bleffé & tombait entre nos mains, nous avions foin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons fouvent donné notre propre lit à nos ennemis bleffés & prifonniers, & nous avons couché auprès d'eux fur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons fervis nous-mêmes : que voulez-vous de plus? que nous les aimions comme on aime fa maîtreffe?

CU-SU.

Je fuis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les nations vous entendiffent. Car on m'affure qu'il y a des peuples affez impertinens pour ofer dire que nous ne connaiffons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne font que des péchés fplendides, que nous avons befoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas les malheureux! ce n'eft que d'hier qu'ils favent lire & écrire, & ils prétendent enfeigner leurs maîtres!

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

JE ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou fix mille ans fur toutes les vertus. Il y en a qui ne font que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce font des préceptes de politique & de fanté. Les

(*d*) C'eft une chofe remarquable, qu'en retournant *Décon* & *Vis-Brunk*, qui font des noms chinois, on retrouve *Condé* & *Brunfvik;* tant les grands hommes font célebres dans toute la terre.

véritables vertus font celles qui font utiles à la fociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfefance, la tolérance &c. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enfeigne parmi nous toutes ces vertus à fes petits enfans; c'eft le rudiment de notre jeuneffe au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'ufage, & j'en fuis fâché.

KOU.

Quelle eft-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eft l'hofpitalité; cette vertu fi fociale, ce lien facré des hommes commence à fe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieufe inftitution nous eft venue, à ce qu'on dit, de certains fauvages d'Occident. Ces miférables apparemment n'ont point de maifon pour accueillir les voyageurs. Quel plaifir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maifon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme facré, & qui eft obligé par toutes les lois divines & humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime !

Les fauvages dont je vous parle ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame, & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens fe croient au-deffus de nous, qu'ils fe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée*, qu'enfin, c'eft à eux de nous enfeigner la juftice, parce qu'ils vendent de mauvais

vin fur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles danfent pendant que les nôtres cultivent des vers à foie.

KOU.

Je trouve l'hofpitalité fort bonne, je l'exerce avec plaifir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui font fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hofpitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politeffe.

CU-SU.

L'inconvénient eft petit, il eft aifé d'y remédier en ne recevant que des perfonnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait fes dangers, & c'eft parce qu'elles en ont qu'il eft beau de les embraffer.

Que notre *Confutzée* eft fage & faint! il n'eft aucune vertu qu'il n'infpire; le bonheur des hommes eft attaché à chacune de fes fentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'eft la cinquante-troifième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils oppofer à une morale fi pure? en combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité? fi on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles fur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* & les fages des fiècles antérieurs ont écrit fur l'humilité; mais il me femble

qu'ils n'en n'ont jamais donné une définition aſſez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oſer les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penſez ?

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame ; car la modeſtie extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier à ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire. Celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour-propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

CU-SU.

Hé bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu ſimple & univerſel, que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, & des illuſions des faux prophètes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, & l'amour de DIEU ma religion. Je mépriſerai le Dieu *Fo*, & *Laotzée*, & *Viſnou* qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, & *Sammonocodom* qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les *Camis* qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphème. Quoi ! la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux, & la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une

petite & chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur, & quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

CU-SU.

O sage *Kou !* vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, & vous êtes devenu le mien.

XVI.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L'INDIEN.

Est-il vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine, qu'ils avaient soumis leur royaume au grand-lama, que ce grand-lama décidait souverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un signe de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONAIS.

Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi, (*a*) qui sont les grands cuisiniers de notre île, étaient données par le lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maison de nos séculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuisinier du Thibet. Il ne nous

(*a*) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût qu'on appelle *des reſtes.* (*b*) Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit ; & même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand-lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire furent nos canuſi, autrement pauxcoſpie ; (*c*) c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, & voici comment.

Le grand-lama avait une plaiſante manie ; il croyait avoir toujours raiſon ; notre daïri & nos canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand-lama trouva cette prétention abſurde ; nos canuſi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Hé bien, depuis ce temps-là vous avez été ſans doute heureux & tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout, nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos canuſi voulaient en vain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuſes de la terre.

(*b*) Reliques de *reliquiæ*, qui ſignifie reſtes.

(*c*) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*Epiſcopaux*.

L'INDIEN.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai ce qu'on m'a dit que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de diner ? au contraire chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts, mais on en diſpute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a diſputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, & c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire & de manger ?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxch, (*d*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard ; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine ; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet : d'ailleurs, grands calculateurs ; & s'il y a une once d'argent à partager entr'eux & les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la

(*d*) On voit aſſez que les *Breuxch* ſont les Hébreux, *& ſic de cæteris.*

moitié pour eux, & le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guère avec ces gens-là ?

LE JAPONAIS.

Non; il y a enſuite les piſpates qui, certains jours de chaque ſemaine, & même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres canuſi, nous aimons fort le bœuf & une certaine pâtiſſerie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reſte tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavans que ceux des piſpates. Perſonne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares, & il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des canuſi qu'on appelle communément *pauxcoſpie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh*, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batiſtanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aie jamais vu s'enivrer & jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon japonais peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de

plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un crifs large de quatre doigts, le tout en front de bandière ? il s'expofe lui-même à être égorgé & à recevoir des balles de plomb : ainfi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait fon prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénefie ; ils difent que les pauvres humains font des cruches d'argille faites pour durer très-peu, & que ce n'eft pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur fe brifer les unes contre les autres.

Je vous avoue que fi je n'étais pas canufi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de fe quereller avec des cuifiniers fi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *dieftes ;* ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libre chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, fans lard, fans barde, aux œufs, à l'huile ; perdrix, faumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eft indifférent : pourvu que vous faffiez quelque priere à DIEU avant ou après le dîner, & même fimplement avant le déjeûner, & que vous foyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand-lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de *Terluh*, de *Vincal*, & de *Memnon*, &c. Il eft bon feulement que nos dieftes avouent que nos canufi font très-favans en cuifine, & que furtout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes ; alors nous vivrons très-paifiblement enfemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuifine dominante, la cuifine du roi ?

LE JAPONAIS.

Je l'avoue ; mais quand le roi du Japon a fait bonne

I 2

chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du roi des ſauciſſes pour leſquelles le roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point ?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur ſantaiſie, mais ils ſont exclus des charges. Les attroupemens ſont ſouverainement défendus & punis ſur le champ ſans rémiſſion; toutes les querelles à table ſont réprimées ſoigneuſement ſelon le précepte de notre grand cuiſinier japonais, qui a écrit dans la langue ſacrée : *Suti raho, cus ſlac, natis in uſum lætitiæ ſcyphis pugnare tracum eſt*, ce qui veut dire : Le dîné eſt fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas ſe jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureuſement chez nous; notre liberté eſt affermie ſous nos taicoſema; nos richeſſes augmentent; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous ſommes la terreur de nos voiſins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon verſificateur *Recina*, fils de ce poëte indien *Recina*, (*e*) ſi tendre, ſi exact, ſi harmonieux,

(*e*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

NB. Cet indien *Recina*, ſur la foi des rêveurs de ſon pays, a cru qu'on ne pouvait pas faire de bonnes ſauſſes que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enſeignait lui-même la ſauſſe à ſes favoris;

si éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la grâce* & non *les grâces :*

> Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
> N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumière ? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous seuls avons enseigné aux hommes les lois primitives de la nature & le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que des fous, & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le seul sage ? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers plus poëtiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de son pays, ceux de son parti & les siens propres.

LE JAPONAIS.

Oh voilà trop de préjugés !

qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers, auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

God never acts by partial will, but by general Laws.

XVII.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN, ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

HÉ bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils font bons . . . . de quelle religion es-tu à préfent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me fouviens que l'on me fefait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou;* on me fefait prier DIEU tout droit fur mes deux jambes, les mains croifées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens font venus, alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou* & du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier DIEU à genoux, Les Grecs font revenus & ont chaffé les Vénitiens, alors il a fallu renoncer au *Touyou* & à la crême. Vous avez enfin chaffé les Grecs; & je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces; je ne fais plus trop ce que je fuis; j'aime DIEU de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raifonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles ſont fort à votre ſervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auſſi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'eſt pas à votre ſervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela ? miſérable !

KARPOS.

C'eſt que je ſuis un honnête homme : il m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle, ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha ?

KARPOS.

Très-fidelle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa grec ſeſait une conſpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou* & du *Touyou* d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuferais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occafion fi belle ?

KARPOS.

C'eft que je vous ai fait ferment d'obéiffance, & que je fais que le *Tou patrou* n'ordonne point les confpirations.

TUCTAN.

J'en fuis bien aife; mais fi par malheur tes Grecs reprenaient l'île & me chaffaient, me ferais-tu fidelle ?

KARPOS.

Hé, comment alors pourrais-je vous être fidelle, puifque vous ne feriez plus mon bacha ?

TUCTAN.

Et le ferment que tu m'as fait que deviendrait-il?

KARPOS.

Il ferait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eft-il pas vrai (fauf refpect) que fi vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La fuppofition eft incivile, mais la chofe eft vraie.

KARPOS.

Hé bien, fi vous étiez chaffé, c'eft comme fi vous étiez mort; car vous auriez un fucceffeur auquel il faudrait que je fiffe un autre ferment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous fervirait à rien? c'eft comme fi, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raifonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui à ma façon ; ils font en petit nombre, mais ils me fuffifent ; & fi j'en avais davantage ils m'embarraf-feraient.

TUCTAN.

Je ferais curieux de favoir tes principes.

KARPOS.

C'eft, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voifin, bon fujet & bon jardinier ; je ne vais pas au-delà, & j'efpère que DIEU me fera miféricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miféricorde à moi qui fuis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le fache ? eft-ce à moi à deviner comment DIEU en ufe avec les bachas ? C'eft une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune forte. Tout ce que j'imagine, c'eft que fi vous êtes un auffi honnête bacha que je fuis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet !* je fuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Alla vous ait en fa fainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon bacha.

XVIII.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un ſouvenir tendre, & non des larmes inutiles; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être. Mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux ſcélérats d'en éprouver. Vos mains & votre ame ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, & vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui. Mais cette nouvelle ſecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas.

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces juifs qui vendent des haillons & des philtres, & qui rognent les eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnaie.

LE FILS.

Ils difent qu'il eſt impoſſible d'être vertueux fans s'être fait couper un peu de prépuce, ou fans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il eſt vrai qu'ils ne font pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau néceſſaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuſe ; ceux-là s'en paſſent ; mais tous difent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment de l'argent ? Sans doute on doit fecourir de fon fuperflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, & partager fon néceſſaire avec fes amis. C'eſt notre loi, c'eſt notre morale. C'eſt ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, & c'eſt ce que je vous ai vu faire avec une ſatisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philoſophes dont je vous parle exigent bien autre choſe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a juſqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il eſt ainſi, ce font des voleurs, & vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne font point des voleurs, ce font des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent ; car ils vous promettent la vie éternelle ; & ſi, en mettant votre argent à leurs pieds comme ils l'ordonnent, vous gardez ſeulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir ſubitement.

EPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins, dont il faut au plutôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je, ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, & qui tuent avec des paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs proſélytes qui put horriblement, mais qui prêche dans des greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens nommé *Ananiah* ayant vendu ſa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite; *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe était vraie, ils feraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des hiſtoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne ſoyez un imbécille, & cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, ſi on gagne la vie éternelle en donnant tout ſon bien à *Simon Barjone*, il eſt clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'être ſuprême n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le Dieu très-bon & très-grand, *Deus optimus maximus*, qui anima les *Catons*, les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Paul Emile*, les *Camilles*, le père des

dieux & des hommes, n'a pas ſans doute remis ſon pouvoir entre les mains d'un juif. Je ſavais que ces miſérables étaient au rang des plus ſuperſtitieux peuples de la Syrie, mais je ne ſavais pas qu'ils oſaſſent porter leur démence juſqu'à ſe dire les premiers miniſtres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils ſont continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Epictète ricane*) Vous ricanez, mon père; vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui diſaient que leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui ſont ſans prépuce, & qu'on lave depuis les pieds juſqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels ſont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'eſt premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, & qu'il lui eſt plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de paſſer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les ſots, les pauvres d'eſprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'aſſemblée des gueux doit être déteſté comme un receveur des impôts.

4°. Que ſi l'on ne hait pas ſon père, ſa mère & ſes frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive & non la paix.

6°. Que quand on fait un feſtin de noces, il faut forcer tous les paſſans à venir aux noces, & jeter dans un cul de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout-à-l'heure ſur le point de mourir de rire, & je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation & de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'*Epictète*, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils payent quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts, & qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

EPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout eſt perdu.

XIX.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D. L. F. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUIS-JE vous demander, Monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de ſectes qui ſont ici reçues, & qui ſervent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'*Omar* ou de celui d'*Ali*? ſuivez-vous les dogmes des anciens parſis, ou de ces ſabéens ſi antérieurs aux parſis, ou des brames qui ſe vantent d'une antiquité encore plus reculée? feriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNETE-HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juſte, & je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs ſur le Zenda-Veſta, ſur le Védam, ſur l'Alcoran?

L'HONNETE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas aſſez de lumières pour bien juger des livres, & je ſens que j'en ai aſſez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer & aimer ſon maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque chofe qui vous embarraffe dans les livres juifs ?

L'HONNETE-HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raifon s'étonne.

1°. Il me femble difficile que *Moïfe* ait écrit dans un défert le Pentateuque qu'on lui attribue. Si fon peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans, (quoiqu'il fe trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien ; & on nous dit qu'il l'était en hébreu.

Il devait être gravé fur la pierre ou fur le bois ; on n'avait du temps de *Moïfe* d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs ; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un défert où, felon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi fe faire des habits & des fouliers, & où DIEU fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante années, pour leur conferver leurs vêtemens & leurs chauffures fans dépériffement. Il eft fi vrai qu'on n'écrivait que fur la pierre, que l'auteur du livre de *Jofué* dit que le Deutéronome fut écrit fur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que *Jofué* n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus verfés dans l'antiquité penfent que ces livres ont été écrits plus de fept cents ans après *Moïfe*. Ils fe fondent fur ce qu'il y eft parlé des rois, & qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïfe* ; fur la pofition des villes, qui eft fauffe fi le livre

fut

fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms de villes ou de bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siècles &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïse*, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort sont entièrement inconnues dans l'énoncé de ses lois. Il est étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire ses déjections, & ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il possible que *Moïse*, inspiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos esprits, qu'il eût prescrit la façon d'aller à la garde-robe dans le camp israélite, & qu'il n'eût pas dit un seul mot de la vie éternelle? *Zoroastre*, antérieur au législateur juif, dit: (*a*) *Honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle;* & le Décalogue dit: *Honore père & mère, si tu veux vivre long-temps sur la terre;* il me semble que *Zoroastre* parle en homme divin, & *Moïse* en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Genèse est si au-dessus de nos conceptions qu'il fut défendu chez les juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que DIEU vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le serpent parle à *Eve*, attendu qu'il est le plus subtil des animaux, & qu'une ânesse,

(*a*) Voyez le *Sadder*.

qui ne passe pas pour si subtile, parle aussi plusieurs siecles après ; que Dieu ait séparé la lumière des ténèbres, comme si les ténèbres étaient quelque chose de réel ; qu'il ait fait la lumière, qui émane du soleil, avant le soleil lui-même ; qu'après avoir fait l'homme & la femme, il ait ensuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte ; qu'il ait condamné *Adam* à la mort, & toute sa postérité à l'enfer pour une pomme ; qu'il ait mis un signe de sauve-garde à *Caïn* qui avait assassiné son frère, & que ce *Caïn* ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, selon le texte, le genre-humain était borné à la famille d'*Adam* ; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre ; que tous les animaux soient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui semblent toutes plus absurdes que les métamorphoses d'*Ovide*, on n'est pas moins surpris que Dieu délivre de la servitude en Egypte six cents mille combattans de son peuple, sans compter les vieillards, les enfans & les femmes ; que ces six cents mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis ; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où Dieu les conduit ; qu'ils se trouvent entre Memphis & la mer Rouge ; que Dieu leur ouvre cette mer, & la leur fasse passer à pied sec pour les faire périr dans des déserts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promise ; que ce peuple, sous la main & sous les yeux de Dieu même, demande au frère de *Moïse* un veau d'or pour l'adorer ; que ce veau d'or soit

jeté en fonte en un feul jour; que *Moïfe* réduife cet or en poudre impalpable, & la faffe avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple fe laiffent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'*Aaron* qui l'a jeté en fonte foit déclaré grand-prêtre pour récompenfe; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part, & quatorze mille fept cents hommes de l'autre, qui avaient difputé l'encenfoir à *Aaron;* & que dans une autre occafion *Moïfe* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de fon peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus fimples connaiffances de la phyfique, & qu'on ne s'élève pas jufqu'au pouvoir divin, il fera difficile de penfer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, & qui ait refpecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la perfonne de *Balaam.*

6°. On eft encore plus furpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on friffonne d'horreur quand on lit que les juifs, par ordre du Seigneur, maffacrèrent tous les mâles & toutes les veuves, les époufes & les mères, & ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le foleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrafés par une pluie de pierres tombées du ciel, le Jourdain qui ouvre fon lit comme la mer Rouge pour laiffer paffer ces juifs qui pouvaient paffer fi aifément à gué, les murailles de Jérico qui tombent au fon des trompettes; tant de prodiges de toute efpèce exigent

pour être crus le facrifice de la raifon, & la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutiffent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des fiècles en faveur de fon peuple ? à le rendre prefque toujours l'efclave des autres nations.

8°. Toute l'hiftoire de *Samfon* & de fes amours, & de fes cheveux, & de fon lion, & de fes trois cents renards, femble plus faite pour amufer l'imagination que pour édifier l'efprit. Celles de *Jofué* & de *Jephté* femblent barbares.

9°. L'hiftoire des rois eft un tiffu de cruautés & d'affaffinats qui fait faigner le cœur. Prefque tous les faits font incroyables. Le premier roi juif *Saül* ne trouve chez fon peuple que deux épées, & fon fucceffeur *David* laiffe plus de vingt milliars d'argent comptant. Vous dites que ces livres font écrits par DIEU même; vous favez que DIEU ne peut mentir : donc fi un feul fait eft faux, tout le livre eft une impofture.

10°. Les prophètes ne font pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le fens caché & allégorique des prophéties. Il voit avec peine *Jerémie* fe charger d'un bât & d'un collier, & fe faire lier avec des cordes; *Ofée* à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire enfuite à une femme adultère : *Ifaïe* qui marche tout nu dans la place publique; *Ezéchiel* qui fe couche trois cents quatre-vingt-dix jours fur le côté gauche, & quarante fur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre fon pain d'excrémens d'homme, & enfuite de boufe de vache : *Oolla* & *Ooliba* qui établiffent un bordel, & à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne & le fperme d'un

cheval. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays & de la manière de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé ; & quand il voit *Elisée* faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés, mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au nouveau testament sur l'ancien peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'ancien testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le nouveau testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'ancien ?

L'HONNETE-HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des Grecs qui assurent que le St Esprit ne procède

point du fils; avec des nestoriens qui nient que *Marie* soit mère de DIEU; avec quelques latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie & d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les juifs ont également en exécration les chrétiens & les musulmans; les Guèbres les méprisent tous; & le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés: le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi étant DIEU il n'a pas usé des droits de la divinité? pourquoi en venant nous délivrer du péché, il nous a laissé dans le péché? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'être des êtres; mais il m'est permis, comme à *Job*, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misère.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre; & que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms & dans le nombre de ses ancêtres, ne sont pourtant pas la sienne, mais celle de son père *Joseph* qui n'est pas son père?

Je donne la torture à mon esprit pour comprendre comment un DIEU est mort. Je lis les livres sacrés &

les profanes de ces temps-là ; un seul de ces livres sacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduisit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui semble devoir avoir été aperçu par la terre entière, & marqué dans les fastes de tous les Etats. Un évangéliste me dit qu'un roi nommé *Herode*, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être roi des juifs; mais comment, & à qui, & sur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle? Est-il possible que ce roi, qui n'avait pas perdu le sens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le massacre un enfant obscur? Y a-t-il un exemple sur la terre d'une fureur si abominable & si insensée?

Je vois que les évangiles qui nous restent se contredisent presqu'à chaque page. J'ouvre l'histoire de *Josephe*, auteur presque contemporain; *Josephe* parent de *Mariamne* sacrifiée par *Hérode*; *Josephe* ennemi naturel de ce prince : il ne dit pas un mot de cette aventure; il est juif, & il ne parle pas même de ce JESUS né chez les juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire! Je lis les Ecritures, & je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, se soit jamais appelé DIEU, je vois même tout le contraire; il dit que son père est plus grand que lui, que le père seul fait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père & de fils se doivent-ils entendre chez un

peuple où par les fils de *Bélial* on voulait dire les méchans, & par les fils de DIEU on désignait les hommes justes ? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS ; mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale ? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre, l'imposture ne sont-ils pas défendus ? le respect pour les parens, l'obéissance aux lois, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnées ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, attestés par l'univers. J'ose dire, avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif, qu'on dit transporté par le diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre ?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux : JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que DIEU parle ?

Enfin, comment puis-je reconnaître DIEU dans un

juif de la populace, condamné au dernier supplice pour avoir mal parlé des magistrats à cette populace, & suant d'une sueur de sang dans l'angoisse & dans la frayeur que lui inspirait la mort? Est-ce-là *Platon*, est-ce-là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, ou *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius*? Qui de tous ces sages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la sagesse? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû sentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en lisant : *Je suis venu apporter le glaive & non la paix : je suis venu diviser le fils & le père, la fille, la mère & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont saisi de douleur & d'effroi : & si je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accomplissement dans les querelles qui ont divisé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de siècles, dans les assassinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié se sont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. *Ananie* & *Saphire* ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit : & *Pierre* les punit en fesant mourir subitement le mari & la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que si DIEU fesait des miracles, ce serait pour guérir les

hommes & non pour les tuer ; ce ferait pour les corriger, & non pour les perdre; qu'il eft un Dieu de miféricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette hiftoire, c'eft que *Pierre* ayant fait mourir *Ananie*, & voyant venir *Saphire* fa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous de réferver pour vous quelques oboles ; fi vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le fort de votre mari ;* au contraire, il la fait tomber dans le piége ; il me femble qu'il fe réjouiffe de frapper une feconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dreffer les cheveux, & que je ne me fuis confolé que quand j'en ai vu l'impoffibilité & le ridicule.

Puifque vous me permettez de vous expliquer mes penfées, je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du chriftianifme dans l'hiftoire de JESUS. Les quatre évangiles qui nous reftent font en oppofition fur plufieurs faits ; mais ils atteftent uniformément que JESUS fut foumis à la loi de *Moïfe*, depuis le moment de fa naiffance jufqu'à celui de fa mort. Tous fes difciples fréquentèrent la fynagogue ; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent abfolument féparés des juifs que long-temps après. Dans quel temps précis DIEU voulut-il donc qu'on ceffât d'être juif & qu'on fût chrétien ? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes font venus les uns après les autres ?

Si JESUS avait voulu établir une Eglife chrétienne, n'en eût-il pas enfeigné les lois ? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites ? n'aurait-il pas annoncé les fept facremens dont il ne parle pas ? n'aurait-il pas dit : Je fuis DIEU, engendré & non fait ; le St Efprit procède

de mon père sans être engendré; j'ai deux volontés & une personne; ma mère est mère de DIEU? Au contraire, il dit à sa mère: *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés; ils imputent aux sibylles des vers acrostiches sur le christianisme; ils forgent des histoires, des prodiges dont l'absurdité est palpable. Telle est, par exemple, l'histoire de la nouvelle ville de Jérusalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour & de hauteur, qui se promenait sur l'horizon pendant toute la nuit, & qui disparaissait au point du jour. Telle est la querelle de *Pierre* & de *Simon* le magicien devant *Néron*; tels sont cent contes non moins absurdes.

Que de miracles puériles on a forgés! que de faux martyres, que de légendes ridicules! *Portenta Judaïca rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de *Luc*, sous le nom de bonne nouvelle, a-t-il eu le front de dire, au chap. 21, que la génération dans laquelle il vivait ne passerait pas sans que les vertus des cieux fussent ébranlées, sans qu'il y eût des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles; sans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté? Certainement il n'y eut ni signe dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majestueusement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de

Paul, eſt-il aſſez téméraire pour lui faire dire : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous ſommes réſervés pour ſon avènement : ſi tôt que le ſignal aura été donné par la trompette, ceux qui ſont morts en* JESUS *reſſuſciteront les premiers ; puis nous autres qui ſommes vivans nous ſerons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'eſt-elle accomplie ? *Paul* & les juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au ſon de la trompette ? Et où, s'il vous plaît, *Paul* avait-il appris de JESUS ces merveilleuſes choſes, lui qui ne l'avait jamais vu, lui qui avait ſervi de ſatellite & de bourreau contre ſes diſciples, lui qui avait aidé à lapider *Etienne* ? Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troiſième ciel ? Et qu'eſt-ce que ce troiſième ciel ? eſt-ce Mercure ou Mars ? En vérité ſi on liſait avec attention, on ſerait ſaiſi d'horreur & de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais ſi ce livre fait un tel effet ſur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre ? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes ?

L'HONNETE-HOMME.

C'eſt qu'on ne liſait pas. Eſt-ce par la lecture qu'on perſuade à dix millions de payſans que trois ſont un, que DIEU eſt dans un morceau de pâte, que cette pâte diſparaît, & que c'eſt DIEU lui-même qui eſt fait ſur le champ par un homme ? C'eſt par la converſation, par la prédication, par les cabales ; c'eſt en féduiſant des femmes & des enfans ; c'eſt par des impoſtures, par des récits miraculeux qu'on vient aiſément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les

communiquer aux catéchumènes; on était initié fecrétement aux myftères des chrétiens comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perfuadaient que non-feulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien fupérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors était divifée en petites affociations, égyptiennes, grecques, fyriennes, romaines, juives, &c. La fecte des chrétiens eut tous les avantages poffibles dans la populace. Il fuffifait de trois ou quatre têtes échauffées comme celle de *Paul* pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui fe mirent à fa tête. Prefque toutes les fectes fe font ainfi établies, excepté celle de *Mahomet*, la plus brillante de toutes, qui feule, entre tant d'établiffemens humains, fembla être en naiffant fous la protection de DIEU, puifqu'elle ne dut fon exiftence qu'à des victoires.

Encore la religion mufulmane eft-elle après douze cents ans ce qu'elle fut fous fon fondateur : on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même fubfiftent dans toute leur intégrité. Son Alcoran eft autant refpecté en Perfe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'obferve par-tout à la lettre; on n'eft divifé que fur le droit de fucceffion entre *Ali* & *Omar*. Le chriftianifme, au contraire, eft différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, & probablement il ne favait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif dans l'obfervance de tous les rites juifs, circoncis, facrifiant fuivant la loi mofaïque, mangeant l'agneau pafcal avec des laitues, s'abftenant

de manger du porc, de l'ixion & du griffon, comme auſſi du lièvre, parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres, au contraire, vous oſez croire que le lièvre a le pied fendu & qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion & un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je ſerais un impoſteur bien effronté ſi j'oſais vous ſoutenir que le chriſtianiſme d'aujourd'hui reſſemble à celui des premiers ſiècles, & celui de ces premiers ſiècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE-HOMME.

DIEU varier! DIEU changer! cette idée me paraît un blaſphème. Quoi! le ſoleil de DIEU eſt toujours le même, & ſa religion ferait une ſuite de viciſſitudes! Quoi! vous le feriez reſſembler à ces gouvernemens miſérables qui donnent tous les jours des édits nouveaux & contradictoires? Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre à *Seth*, un troiſième à *Noé*, un quatrième à *Abraham*, un cinquième à *Moïſe*, un ſixième à JESUS, & de nouveaux édits encore à chaque concile; & tout aurait changé depuis la défenſe de manger du fruit de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, juſqu'à la bulle *Unigenitus* du jéſuite *le Tellier!* Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accuſant de tant d'inconſtance, de faibleſſe, de contradiction, de ridicule, & même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations sont l'ouvrage des hommes, convenez que la morale au moins est de DIEU, puisqu'elle est toujours la même.

L'HONNETE-HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale; mais que les chrétiens l'ont corrompue! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enseignée par tous les législateurs, & gravée au cœur de tous les hommes?

Si JESUS a parlé de cette loi aussi ancienne que le monde, de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même;* la loi des chrétiens a été, *déteste ton prochain comme toi-même.* Athanasiens, persécutez les eusébiens, & soyez persécutés; Cyrilliens, écrasez les enfans des nestoriens contre les murs; Guelfes & Gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années pour savoir si JESUS a ordonné au prétendu successeur de *Simon Barjone* de détrôner les empereurs & les rois, & si *Constantin* a cédé l'Empire au pape *Silvestre.* Papistes, suspendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte soit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé sur l'autel par des souris si on laisse le ciboire ouvert. *Poltrot*, *Balthazar Gérard*, *Jacques Clément*, *Châtel*, *Guignard*, *Ravaillac*, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de DIEU, *Alexandre VI*, souillé de meurtres & d'empoisonnemens, dort dans les bras de sa fille *Lucrèce*, que *Léon X* nage dans les plaisirs, que *Paul III* enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que *Jules III* fait

ſon porte-ſinge cardinal ; (dignité plus convenable encore au ſinge qu'au porteur) tandis que *Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe*, que *Pie V* fait gémir les Romains ſous les rapines de ſon batard *Buon-Compagno*, que *Clément VIII* donne le fouet au grand *Henri IV* ſur les feſſes des cardinaux d'*Oſſat* & du *Perron*. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages : & puis envoyez frère *Trigaut* & frère *Couvet* prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité, contre laquelle on ſe débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez auſſi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigriſſent, & que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui ſont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE-HOMME.

Des miracles? juſte Ciel! & quelle religion n'a pas ſes miracles? tout eſt prodige dans l'antiquité. Quoi! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Herodote* & les *Tite-Live*, par cent auteurs reſpectés des nations, & vous croyez à des aventures de la Paleſtine, racontées, dit-on, par *Jean* & par *Marc*, dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs & chez les Romains, dans des livres faits ſans doute long-temps après la deſtruction de Jéruſalem, comme il eſt prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple, il eſt dit dans l'évangile de *St Matthieu* que le ſang de

Zacharie

Zacharie fils de *Barac*, maſſacré entre le temple & l'autel, retombera ſur les juifs. Or, on voit dans l'hiſtoire de *Flavien Joſéphe* que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple & l'autel, pendant le ſiége de Jérusalem par *Titus*. Donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles, pour être condamné à la potence chez les juifs? Quoi! il aurait reſſuſcité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier ſupplice? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître ſa divinité. Songez-vous bien ce que c'eſt que d'accuſer DIEU de s'être fait homme inutilement, & d'avoir reſſuſcité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des juifs pour les rendre eſclaves, & des miracles de JESUS pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, & une fureur bien criminelle à l'enſeigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne ſoient fondées; & je ſens que vous raiſonnez de bonne foi; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNETE-HOMME.

Sans doute; l'ame demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poiſon? pourquoi étouffer la ſimple vérité dans un amas d'indignes menſonges? pourquoi ſoutenir ces menſonges par le fer & par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah, ſi votre religion était de DIEU, la ſoutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il beſoin de dire: Crois, ou je te tue? La religion entre l'homme & DIEU eſt l'adoration & la vertu; c'eſt entre le prince & ſes ſujets une affaire

de police; ce n'eſt que trop ſouvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU ſincèrement, ſimplement, & ne trompons perſonne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raiſonnable, univerſelle; elle doit être comme le ſoleil qui eſt pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite province privilégiée. Il eſt abſurde, odieux, abominable d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, & qu'il plonge preſque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle eſt-elle? vous le ſavez, c'eſt d'adorer DIEU & d'être juſte.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'eſt établie?

L'HONNETE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte ſe fait ſuivre par quelques perſonnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatiſme commence: la fourberie achève. Un homme puiſſant vient; il voit une foule qui s'eſt mis une ſelle ſur le dos & un mors à la bouche: il monte ſur elle & la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'Etat, le gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecrètes; on les défend. Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables: on défend les diables. Les apôtres ſe feſaient apporter l'argent des proſélytes: celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils bravaient les lois. Le

gouvernement maintient que ſuivre les lois c'eſt obéir à DIEU. Enfin la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNETE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le Créateur de tous les mondes, le Dieu de tous les hommes; celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNETE-HOMME.

Des factions quand il s'agit de la vérité univerſelle, quand il s'agit de DIEU!

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Egliſe grecque.

L'HONNETE-HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'Egliſe romaine?

L'HONNETE-HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand-viſir, ni d'un prêtre qui s'eſt cru pendant ſept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je le fuis, de vous propofer la religion proteftante.

L'HONNETE-HOMME.

C'eft peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, fi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNETE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment ? pouvez-vous fuppofer que *St Pierre* ne foit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Œcolampade*, *Calvin* & les réformateurs d'Angleterre, de Danemarck, de Suède &c. ?

L'HONNETE-HOMME.

Il me femble que la religion proteftante n'eft inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle*. Il me femble qu'elle fe rapproche plus de fa fource que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui fe trouve expreffément dans l'évangile des chrétiens ; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le légiflateur des chrétiens n'inftitua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquifition pour foutenir fes lois, ne maintint point fon autorité par le fer des

bourreaux. Les proteſtans réprouvent toutes ces nouveautés ſcandaleuſes & funeſtes; ils ſont par-tout ſoumis aux magiſtrats, & l'Egliſe romaine lutte depuis huit cents ans contre les magiſtrats. Si les proteſtans ſe trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conſéquences; & puiſqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il ſemble que vous choiſiſſiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNETE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix ſelon les règles de la prudence humaine; mais ce n'eſt point aux hommes que je dois m'adreſſer, c'eſt à DIEU ſeul; il parle à tous les cœurs : nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conſcience qu'il a donnée à tous les hommes eſt leur loi univerſelle. Les hommes ſentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon père & ſa mère, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes; ces lois ſont de DIEU, les ſimagrées ſont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens; DIEU permet les uns & les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenſer, pourvu que cette adoration ne ſoit ni ſuperſtitieuſe envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'eſt-ce pas en effet offenſer DIEU que de penſer qu'il choiſiſſe une petite nation chargée de crimes pour ſa favorite, afin de damner toutes les autres? que l'aſſaſſin d'*Urie* ſoit ſon bien-aimé, & que le pieux *Antonin*

lui soit en horreur ? n'est-ce pas la plus grande absurdité de penser que l'être suprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du lièvre, ou un turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié ; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croient pas, c'est-là ce qui est horrible. Les anciens parsis, les sabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte autant que vous ; & grâces au ciel, je vous ai dit que les Turcs sous qui je vis en paix ne persécutent personne.

L'HONNETE-HOMME.

Ah ! puissent tous les peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs !

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches & de tous les sages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfesance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les

cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain eſt l'Eternel, & que l'âneſſe de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNETE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je ſers DIEU ſelon l'uſage de mon couvent.

L'HONNETE-HOMME.

Et moi ſelon ma conſcience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes & les talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je ſuis, je penſe comme vous.

L'HONNETE-HOMME.

Mon DIEU, béniſſez ce bon caloyer.

LE CALOYER.

Mon DIEU, béniſſez cet honnête homme.

XX.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſtence de DIEU ?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil, en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales ?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de reſſembler à ce fou (*) qui diſait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maiſon ne prouve point un architecte, & qu'on ne pouvait démontrer l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle eſt votre religion ?

L'ADORATEUR.

C'eſt non-ſeulement celle de *Socrate* qui ſe moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les phariſiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jéſuites qui poſſèdent trois

(*) *Maupertuis.* Voyez la *Diatribe du docteur Akakia.* (Volume des *Facéties.*)

cents lieues de pays en long & en large au Paraguai? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins à qui JESUS a donné tant de riches abbayes?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, & en n'allant point à la messe?

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, & qu'il mangeait gras le vendredi & même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple & naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, & contre les superstitions; mais on lui impute des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier*, & le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père, entend sans doute que DIEU est le

père de tous les hommes. Le ſens dans lequel on a voulu l'entendre eſt impie & blaſphématoire.

Il paraît que les paroles & les actions de ce ſage ont été très-mal recueillies, que parmi pluſieurs hiſtoires de ſa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choiſi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des ſots. Chaque écrivain ſe piquait de rendre cette hiſtoire merveilleuſe ; chaque petite ſociété chrétienne avait ſon évangile particulier. C'eſt la raiſon démonſtrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent preſque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaiſante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaiſante ſageſſe que des folies qui ſe combattent.

Il eſt donc démontré que des fanatiques ont ſéduit d'abord des hommes ſimples, qui en ont enſuite ſéduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri ſur les premiers. L'hiſtoire véritable de Jesus n'était probablement que celle d'un homme juſte qui avait repris les vices des phariſiens, & que les phariſiens firent mourir. On en fit enſuite un prophète, & au bout de trois cents ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'eſprit humain.

Il eſt reconnu par les fanatiques même les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuſes pour ſoutenir leur ſecte naiſſante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fauſſes prédictions, de fauſſes hiſtoires, de faux miracles. Le fanatiſme s'étendit de tous côtés ; & enfin dès qu'il a été dominant, il n'a ſoutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'impoſture & par la démence.

Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, & ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens & le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que JESUS observa, elles étaient toutes juives, & nous sesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; & nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que *Marie* était mère de DIEU? non; & nous la sesons mère de DIEU. JESUS a-t-il dit qu'il était trin & consubstantiel? non; & nous l'avons fait consubstantiel & trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez observé précisément comme lui; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien, je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi vous n'êtes pas chrétien?

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux au grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de *Paul* meurtrier d'*Etienne*, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même & persécuté? Pourquoi rompit-il avec *Gamaliel* son maître?

eſt-ce, comme le diſent quelques juifs, parce que *Gamaliel* lui refuſa ſa fille en mariage? parce qu'il avait les jambes torſes, la tête chauve & les ſourcils joints, ainſi qu'il eſt rapporté dans les actes de *Tècle* ſa favorite ? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a miſes ſous ſon nom?

L'ADORATEUR.

Il eſt reconnu que *Paul* n'eſt point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit : *Jeſus eſt autant élevé au-deſſus des anges que le nom qu'il a reçu eſt plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il eſt dit *que* DIEU *l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges.*

Et dans ſes autres épîtres, il parle preſque toujours de JESUS comme d'un ſimple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit *que les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiſer, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme ſans voile déshonore ſa tête.*

Tantôt il dit *que les femmes ne doivent point parler dans l'égliſe.*

Il ſe brouille avec *Pierre*, parce que *Pierre ne judaïſe pas avec les étrangers, & qu'enſuite Pierre judaïſe avec les juifs.* Mais ce même *Paul* va judaïſer lui-même pendant huit jours dans le temple de Jéruſalem, & y amène des étrangers pour faire croire aux juifs qu'il n'eſt pas chrétien. Il eſt accuſé d'avoir ſouillé le temple, le grand-prêtre lui donne un ſoufflet; il eſt traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour ſe tirer d'affaire ? il fait deux menſonges impudens au tribun & au ſanhédrin ; il leur dit : Je ſuis phariſien, & fils de phariſien, quand il était chrétien; il leur dit: *On me*

perfécute parce que je crois à la réfurrection des morts. Il n'en avait point été queftion ; & par ce menfonge, trop aifé pourtant à reconnaître, il prétendait commettre enfemble & divifer les juges du fanhédrin, dont la moitié croyait la réfurrection & l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous avoue, un fingulier apôtre ; c'eft pourtant le même homme qui ofe dire *qu'il a été ravi au troifième ciel, & qu'il y a entendu des paroles qu'il n'eft pas permis de rapporter.*

Le voyage d'*Aftolphe* dans la lune eft plus vraifemblable, puifque le chemin eft plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troifième ciel ? C'eft pour établir fon autorité parmi eux ; c'eft pour fatisfaire fon ambition d'être chef de parti ; c'eft pour donner du poids à ces paroles infolentes & tyranniques : *Si je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il eft aifé de voir dans le galimatias de *Paul* qu'il conferve toujours fon premier efprit perfécuteur ; efprit affreux qui n'a fait que trop de profélytes. Je fais qu'il ne commandait qu'à des gueux ; mais c'eft la paffion des hommes de vouloir s'élever au-deffus de leurs femblables, & de vouloir les opprimer. C'eft la paffion des tyrans. Quoi ! *Paul* juif, fefeur de tentes, tu ofes écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché ! *Néron*, *Attila*, le pape *Alexandre VI* ont-ils jamais proféré de fi abominables paroles ? Si *Paul* écrivit ainfi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des fauffaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas ! c'eft ainfi que la plupart des fectes populaires

commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, & les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif moitié chrétien, nommé *Paul*, que pensez-vous des anciens juifs?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, & ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné & proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien & du mal? que DIEU ait défendu à l'homme & à la femme de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en présenter, pour leur faire connaître ce bien & ce mal, connaissance absolument nécessaire à l'espèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit son peuple chéri dans des déserts, & qu'il ait été obligé de leur conserver pendant quarante ans leurs vieilles sandales & leur vieilles robes? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de *Pharaon*, pour faire passer la mer à pied sec à ses enfans chéris en larrons & en lâches, & pour les tirer misérablement de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à son peuple

de massacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple presque toujours esclave des nations? Vous ne croyez pas que l'ânesse de *Balaam* ait parlé ? Vous ne croyez pas que *Samson* ait attaché ensemble trois cents renards par la queue ? Vous ne croyez pas que les habitans de Sodôme aient voulu violer deux anges? Vous ne croyez pas.......?

L'ADORATEUR.

Non, sans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'esprit humain. Je crois que les juifs avaient des fables, ainsi que toutes les autres nations, mais des fables beaucoup plus sottes, plus absurdes, parce qu'ils étaient les plus grossiers des Asiatiques, comme les Thébains étaient les plus grossiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était absurde & abominable. Mais enfin JESUS, que vous aimez, était juif; il accomplit toujours la loi juive, il en observa toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'est, encore une fois, une grande contradiction, qu'il ait été juif & que ses disciples ne le soient pas. Je n'adopte de lui que sa morale quand elle ne se contredit point. Je ne peux souffrir qu'on lui fasse dire : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive;* ces paroles sont affreuses. Un homme sage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par usure ; ces paroles sont ridicules. J'adopte cette sentence : *Aimez* DIEU *& votre prochain*, c'est la loi éternelle de tous les hommes, c'est la mienne ; c'est

ainſi que je ſuis ami de JESUS ; c'eſt ainſi que je ſuis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU ennemi des mauvais prêtres, perſécuté par des fripons, je m'unis à lui, je ſuis ſon frère.

L E   D O U T E U R.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L' A D O R A T E U R.

Hé bien donc, je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Ariſtide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, de JESUS.

Je dirai avec *Epictète : C'eſt* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *eſt au dedans de moi, je le porte par-tout, pourquoi le ſouillerais-je par des penſées obſcènes, par des actions baſſes, par d'infames déſirs ? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impoſe un devoir ; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de tous les hommes ; fils, mari, père ; tous ces noms me diſent, n'en déshonore aucun.*

Mon devoir eſt de louer DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en ceſſant de vivre.*

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le ſermon de la montagne, & cette belle maxime : *Bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai DIEU, & non les fourberies des hommes. Je ſervirai DIEU, & non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo.* Je déteſterai l'infame ſuperſtition ; & je ſerai ſincèrement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

XXI.

X X I.

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un jurifconfulte de l'ordre des avocats ayant été confulté par une perfonne de l'ordre des comédiens, pour favoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des geftes nobles, du fentiment, du goût & tous les talens néceffaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des lois. L'ordre des convulfionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre fiégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à fon bourreau de brûler la confultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jéfuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite converfation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, & de M. l'abbé *Grizel*. Je fus préfent à cette converfation : je l'ai fidellement recueillie, & en voici un petit précis, que chaque lecteur de l'ordre de ceux qui ont le fens commun peut étendre à fon gré.

Je fuppofe, difait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'euffions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV;* je fuppofe que ce prince eût été le premier qui eût donné des fpectacles, qu'il

(*a*) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, & où il était beaucoup queftion d'*ordre*, fut deferé par maître *le Dain*, & incendié au bas de l'efcalier.

eût fait compofer Cinna, Athalie & le Mifanthrope, qu'il les eût fait repréfenter par des feigneurs & des dames, devant tous les ambaffadeurs de l'Europe; je demande s'il ferait tombé dans l'efprit du curé *la Chétardie*, ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un feul autre curé, ou d'un feul habitué, ou d'un feul moine, d'excommunier ces feigneurs & ces dames, & *Louis XIV* lui-même; de leur refufer le facrement de mariage & la fépulture? Non, fans doute, dit l'abbé *Grizel;* une fi abfurde impertinence n'aurait paffé par la tête de perfonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus.* Quand *Louis XIV* & toute fa cour danfèrent fur le théâtre, quand *Louis XV* danfa avec tant de jeunes feigneurs de fon âge dans la falle des Tuileries, penfez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel:* nous fommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le fommes pas affez pour imaginer une telle fottife.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Boffu* fupérieur de Ste Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont d'après *Ariftote* enfeigné l'art de la tragédie & de l'épopée? On n'eft pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Grizel;* il eft vrai que l'abbé de *la Cofte*, M. de *la Solle* & l'auteur des nouvelles eccléfiaftiques prétendent que la déclamation, la mufique & la danfe font un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danfer que devant l'arche, & que de plus *David*, *Louis XIV* & *Louis XV* n'ont point danfé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais

chanté qu'en préfence de quelques perfonnes de fa cour, & qu'on ne fe donne le plaifir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque chofe à parler, ou à chanter, ou à danfer en public.

Il eft donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt fous le nom de *menus plaifirs du roi*, & que cet impôt eût fervi à payer les frais des fpectacles de fa majefté, le roi encourrait la peine de l'excommunication, felon le bon plaifir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre fur la tête de fa majefté très-chrétienne.

Vous nous embarraffez beaucoup, dit *Grizel*.

Je veux vous pouffer, dit *le Menu*. Non-feulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Triffino*, le pape *Léon X* dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies & des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenfes; je ne trouve pourtant pas, dans l'hiftoire de l'Eglife, qu'aucun vicaire de St Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* & ces cardinaux.

Pourquoi donc Mlle *le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne? pourquoi le fieur *Romagnéfi*, acteur de notre troupe italienne a-t-il été inhumé dans un grand chemin comme un ancien romain? pourquoi une actrice des chœurs difcordans de l'académie royale de mufique a-t-elle été trois jours dans fa cave? pourquoi toutes ces perfonnes font-elles brûlées à petit feu, fans avoir de corps, jufqu'au jour du jugement dernier, & feront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leurs corps? C'eft uniquement, ditesvous, parce qu'on paye vingt fous au parterre.

Cependant ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité. Donc Cinna & Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour. Or ſi on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* ſentit la force de cet argument; il répondit ainſi : Il y a des tempéramens ; tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux & aſſez ſages, pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre & inimitable *Molière* dans la paroiſſe S[t] Euſtache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de S[t] Joſeph, ſelon notre belle & ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que *S[t] Euſtache* eſt un ſi grand ſaint qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui, par quatre habitués, le corps de l'infame auteur du Miſantrhope: mais enfin *S[t] Joſeph* eſt une conſolation ; c'eſt toujours de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe différence entre la terre ſainte & la profane ; la première eſt incomparablement plus légère ; & puis, tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre. Celle où eſt *Molière* y a gagné de la réputation. Or cet homme ayant été inhumé dans une

chapelle, ne peut être damné comme Mlle *le Couvreur* & *Romagnési* qui sont sur les chemins. Peut-être est-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe; je n'en voudrais pas jurer. Mais je suis sûr du salut de *Jean-Baptiste Lulli*, violon de *Mademoiselle*, musicien du roi, surintendant de la musique du roi, secrétaire du roi, qui joua dans Carifelli & dans Pourceaugnac, & qui de plus était Florentin; celui-là est monté au ciel comme j'y monterai: cela est clair, car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie: il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. C'est ainsi que raisonna M. l'abbé *Grizel;* & c'est puissamment raisonner.

L'intendant *des Menus*, qui fait l'histoire, lui repliqua: Vous avez entendu parler du révérend père *Girard;* il était sorcier, cela est de fait. Il est avéré qu'il ensorcela sa pénitente, en lui donnant le fouet tout doucement; de plus, il souffla sur elle comme font tous les sorciers: seize juges déclarèrent *Girard* magicien, cependant il fut enterré en terre sainte. Dites-moi pourquoi un homme qui est à la fois jésuite & sorcier a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, & que Mlle *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser.

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile: alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, & d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles

pauvres; leurs parens n'ont ni aſſez d'argent, ni aſſez de crédit pour gagner un procès ; le public ne s'en ſoucie guère : il jouit des talens de Mlle *le Couvreur* pendant ſa vie, il la laiſſa traiter comme un chien après ſa mort, & ne fit qu'en rire.

L'exemple des ſorciers eſt beaucoup plus ſérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des ſorciers; il eſt certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des ſeize provençaux qui crurent *Girard* ſi habile; cependant l'excommunication ſubſiſte toujours. Tant pis pour vous ſi vous manquez de ſorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous ſommes comme le médecin de *Pourceaugnac;* il nous faut un malade, & nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie auſſi les ſauterelles ; il y en a, & j'avoue qu'il eſt triſte qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie ; il eſt très-dangereux d'offenſer de grandes compagnies, & d'expoſer les foudres de l'Egliſe au mépris des perſonnes puiſſantes ; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les ſauterelles, & comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque choſe de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général? Non, Monſieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, & tous deux étaient ſecrétaires du roi, ainſi que mon grand-père. Hé bien, repliqua *Gried*, votre oncle, votre père & votre grand-père ſont excommuniés, anathématiſés, damnés à tout jamais; & quiconque en doute eſt un impie, un monſtre, en un mot, un philoſophe.

Le Menu, à ce difcours, ne fut s'il devait rire ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, Monfieur, dit-il au *Grizel*, que vous me montraffiez la bulle ou le concile qui damnent les receveurs des finances du roi, & les adjudicataires des cinq groffes fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Grizel*; je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux eft mis au rang des païens, & vous apprendrez par les anciennes conftitutions qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'églife aux premiers fiècles. *Sicut ethnicus & publicanus* eft un paffage affez connu : la loi de l'Eglife a été invariable fur cet article; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué. Et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers fiècles l'Oedipe de *Sophocle*, anathème qui fubfifte contre ceux qui ne repréfentent plus l'Oedipe de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père & votre oncle, & puis nous compoferons avec la troupe de fa majefté.

Vous extravaguez, M. *Grizel*, dit l'intendant; mon père était feigneur de paroiffe, il eft enterré dans fa chapelle : mon oncle lui fit faire un maufolée de marbre auffi beau que celui de *Lulli*; & fi fon curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* & du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de baffe-foffe. Je veux bien croire que *St Matthieu* a damné les employés des fermes après l'avoir été, & qu'ils fe tenaient à la porte de l'églife dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que perfonne aujourd'hui n'ofe nous le dire en face; & fi nous fommes excommuniés, c'eft *incognito*.

M 4

Juftement, dit *Grizel*, vous y êtes; on laiffe l'*ethnicus* & le *publicanus* dans l'évangile : on n'ouvre point les anciens rituels, & l'on vit paifiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain bénit.

M. l'intendant s'apaifa un peu, mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* & le *publicanus*. Je vous prie, mon cher *Grizel*, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inféré cette fatire dans vos livres, & pourquoi on nous traitait fi mal dans les premiers temps.

Cela eft tout fimple, dit *Grizel* : ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs, parmi lefquels il fe méla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres ; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choifis par les Romains ; c'était un fecret infaillible d'attirer à foi le petit peuple, que d'anathématifer les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres & des commis. La populace courait après des gens qui prêchaient l'égalité, & qui damnaient meffieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puiffances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, fi on vous laiffe faire ; & quand vous aurez un affez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il fe trouvera des gens d'efprit qui lui mettront une felle fur le dos, un mors à la bouche, & qui monteront deffus pour renverfer les Etats & les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on confervera les premières pierres quoique brutes & informes, parce qu'elles ont fervi autrefois, & qu'elles font chères aux peuples ; on les encaftrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries & l'or

qui seront prodigués, & il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux,

C'eſt-là, Monſieur, l'hiſtoire ſuccinte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; & aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richeſſes, condamnées dans l'évangile, & priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a jamais proſcrit, & dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la ſaine partie du clergé laiſſe les financiers ſe damner en paix, & permet ſeulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez ſur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monſieur, oubliez-vous que les comédiens ſont gagés par le roi, & que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi feſant ſa charge? Donc, il ne vous eſt pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna & Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Grizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'eſt apparemment dans vos libertés de l'Egliſe gallicane? Mais ne ſavez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? Nous avons proſcrit le grand *Henri IV* & *Henri III*, & *Louis XII* le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Piſe, & *Philippe le Bel*, & *Philippe-Auguſte*, & *Louis VIII*, & *Philippe I*, & le ſaint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous ſommes

les maîtres d'anathématiser tous les princes, & de les faire mourir de mort subite; & après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons sur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, & lui dit : Monsieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils sauront bien vous punir; mais songez que c'est moi qui porte aux acteurs de sa majesté l'ordre de venir se damner devant elle. S'ils sont hors du giron, je suis aussi hors du giron; s'ils péchent mortellement en fesant verser des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuses, c'est moi qui les fais pécher : s'ils vont à tous les diables, c'est moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre, ils sont plus coupables que moi; le roi & la reine, qui ordonnent qu'on les amuse & qu'on les instruise, sont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Eglise les soldats, il est sûr que vous retranchez aussi les officiers & les généraux; vous ne vous tirerez jamais de-là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes absurdes; vous souffrez que des citoyens au service de sa majesté soient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, & dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie, & après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'est parce que nous sommes un peuple grave, sérieux, conséquent, supérieur en tout aux autres peuples? La moitié de Paris est convulsionnaire; il faut que ces gens-là en imposent à ces libertins qui se contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ses actions, qui aiment sa personne, qui lui payent avec alégresse de quoi

foutenir la gloire de fon trône, qui, après avoir fatisfait à leur devoir, paffent doucement leur vie à cultiver les arts, qui refpectent *Sophocle* & *Euripide*, & qui fe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eft un compofé de fripons, de fanatiques & d'imbécilles, parmi lefquels il y a un petit troupeau féparé, qu'on appelle *la bonne compagnie;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inftruit, poli, eft comme la fleur du genre-humain; c'eft pour lui que les plaifirs honnêtes font faits; c'eft pour lui plaire que les plus grands-hommes ont travaillé; c'eft lui qui donne la réputation; & pour vous dire tout, c'eft lui qui nous méprife, en nous fefant politeffe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choifis; & depuis les jéfuites jufqu'aux capucins, depuis le père *Quefnel* jufqu'au maraud qui fait la gazette eccléfiaftique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit fur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui perfuadons qu'il eft effentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, & que la couleur rouge déplaît mortellement aux faints du paradis. La dame quitte le rouge, & nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaifes; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux difcours, divifé en trois points, quand il a l'efprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre & d'Athalie? C'eft-là ce qui nous défefpère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous

demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de S[t] Roch ; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours, diſons-nous ? on nous replique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin, le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés & la halle. Cela donne de l'humeur, & alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome & dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à S[t] Jean de Latran, ou à S[t] Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, & que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit ; on va prendre le ſoir du chocolat à l'opéra de S[t] Ambroiſe, & perſonne ne s'aviſe d'y trouver à redire. On ſe garde bien d'excommunier la ſignora *Cuzzoni*, la ſignora *Fauſtina*, la ſignora *Barbarini*, encore moins le ſignor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, & acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui ſont les maitres chez eux ne ſont jamais perſécuteurs ; voilà pourquoi un roi, qui n'eſt point contredit, eſt toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le ſens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maitres. Il n'y a que ceux-là qui perſécutent pour ſe donner de la conſidération. Le pape eſt aſſez puiſſant en Italie, pour n'avoir pas beſoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens eſtimables ; mais il eſt des animaux dans Paris, aux cheveux plats, & à l'eſprit de même, qui ſont dans la néceſſité de ſe faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigoriſme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils ſe trouvent anéantis dans

la foule. Les paffans ne regardent les chiens que quand ils aboient, & on veut être regardé. Tout eft jaloufie de métier dans ce monde. Je vous dis notre fecret; ne me décelez pas, & faites-moi le plaifir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. *Collardeau*.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus;* mais achevez de me révéler vos myftères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication, contre une fociété gagée par le roi, eft le comble de l'infolence & du ridicule? & pourquoi, en même temps perfonne ne travaille-t-il à lever ce fcandale?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Grizel*, en vous avouant que tout eft contradiction chez nous. La France, à parler férieufement, eft le royaume de l'efprit & de la fottife, de l'induftrie & de la pareffe, de la philofophie & du fanatifme, de la gaieté & du pédantifme, des lois & des abus, du bon goût & de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, & de l'infamie de ceux qui repréfentent Cinna; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréfentations de Cinna, & le droit d'anathématifer les acteurs, l'auteur & les fpectateurs, font affurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple; mais trouvez-moi dans le monde un établiffement qui ne foit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jérufalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas circoncis? pourquoi la défenfe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler

de leurs mains, leurs fucceffeurs regorgent de richeffes & d'honneurs ? pourquoi S[t] *Jofeph* ayant été charpentier, & fon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, fon vicaire a chaffé les empereurs, & s'eft mis fans façon à leur place ? pourquoi a-t-on excommunié, anathématifé, pendant des fiècles, ceux qui difaient que le S[t] Efprit procède du père & du fils ? & pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penfent le contraire ?

Pourquoi eft-il expreffément défendu dans l'évangile de fe remarier, quand on a fait caffer fon mariage, & que nous permettons qu'on fe remarie ? Dites-moi comment le même mariage eft annullé à Paris, & fubfifte dans Avignon ?

Et pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiffez à la brutale & factieufe infolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever fon petit-fils *Joas* chez elle ; tandis que fi un prêtre ofait parmi nous attenter quelque chofe de femblable contre les perfonnes du fang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier fupplice ?

Tout dépend de l'ufage. La danfe, par exemple, a été chez prefque tous les peuples une fonction religieufe ; les juifs même danfèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avifait à la grand'meffe de danfer pieufement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de fes billets de confeffion. On repréfente encore des actes facramentaux à Madrid les jours de fêtes ; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice eft la S[te] Vierge, une autre *Magdelène* à fa toilette ; *Arlequin* dit *Ave Maria*, *Judas* dit fon *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des descendans de notre bon père *Abraham ;* & tandis qu'ils cuisent, on leur chante gravement les chansons pieuses d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de sens commun, de politesse & d'esprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux ; si nous sesions bénir nos attelages à Ste Geneviève, la moitié de Paris crierait au scandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde ; il faudrait que je passasse ma vie à peindre. Non-seulement nous nous contredisons perpétuellement dans nos principes & dans nos actions, mais toutes les professions sont contraires les unes aux autres ; c'est une guerre secrète qui ne finira jamais. L'homme d'église est l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtisan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, & chacun donne à son voisin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviser. La pire espèce de toutes, je l'avoue, est celle des prétendus réformateurs. Ce sont des malades qui sont fâchés que les autres se portent bien ; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchise, dit *le Menu*. Laissons paisiblement subsister de vieilles sottises ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, & nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laissons les Tartuffes crier encore quelque temps, & dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

XXII.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

André *des Touches* était un muficien très-agréable dans le beau fiècle de *Louis XIV*, avant que la mufique eût été perfectionnée par *Rameau*, & gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté furmontée au naturel & aux grâces.

Avant d'avoir exercé fes talens, il avait été moufquetaire ; & avant d'être moufquetaire il fit en 1688 le voyage de Siam avec le jéfuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreffe pour avoir un amufement fur le vaiffeau ; & *des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le refte de fa vie.

Il fit connaiffance à Siam avec un premier commis du barcalon ; ce premier commis s'appelait *Croutef* : & il mit par écrit la plupart des queftions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponfes de ce fiamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans fes papiers.

André des Touches.

Combien avez-vous de foldats ?

Croutef.

Quatre-vingts mille, fort médiocrement payés.

André des Touches.

Et de talapoins ?

Croutef.

Cent vingts mille, tous fainéans & très-riches. Il eft vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus ;

battus ; mais en récompenſe nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maiſons, & entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus ſage & de mieux aviſé. Et vos finances, en quel état ſont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; & s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'eſt pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, & qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre juriſprudence eſt-elle auſſi parfaite que tout le reſte de votre adminiſtration ?

CROUTEF.

Elle eſt bien ſupérieure ; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou ſix mille volumes ſur les lois. Nous nous conduiſons d'ordinaire par des coutumes ; car on ſait qu'une coutume ayant été établie au haſard eſt toujours ce qu'il y a de plus ſage. Et de plus, chaque coutume ayant néceſſairement changé dans chaque province comme les habillemens & les coiffures, les juges peuvent choiſir à leur gré l'uſage qui était en vogue il y a quatre ſiècles, ou celui qui régnait l'année paſſée ; c'eſt une variété de légiſlation que nos voiſins ne ceſſent d'admirer ; c'eſt une fortune aſſurée pour les praticiens, une reſſource pour tous les plaideurs de mauvaiſe foi & un agrément infini pour les juges qui peuvent en ſureté de conſcience décider les cauſes ſans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois conftantes ?

CROUTEF.

DIEU nous en préferve ! nous pouvons condamner au banniffement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour felon que la fantaifie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de M. le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens foient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela eft jufte. Et de la queftion, en ufez-vous ?

CROUTEF.

C'eft notre plus grand plaifir ; nous avons trouvé que c'eft un fecret infaillible pour fauver un coupable qui a les mufcles vigoureux, les jarrets forts & fouples, les bras nerveux & les reins doubles ; & nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une fageffe & une prudence merveilleufe. Comme il y a des demi-preuves, c'eft-à-dire des demi-vérités, il eft clair qu'il y a des demi-innocens & des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner; enfuite vient la mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande confidération, qui eft le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'eft plus prudent & plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés ?

CROUTEF.

Les enfans en font privés. Car vous favez que rien n'eft plus équitable que de punir tous les defcendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette jurifprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao nos voifins n'admettent ni la queftion, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles fupplices qui font parmi nous en ufage; mais auffi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Afie convient que nous danfons beaucoup mieux qu'eux, & que par conféquent il eft impoffible qu'ils approchent de nous en jurifprudence, en commerce, en finances, & furtout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magiftrature ?

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous fentez qu'il ferait impoffible de bien juger, fi on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on faurait par cœur toutes les coutumes, en vain on aurait plaidé cinq cents caufes avec fuccès, en vain on aurait un efprit rempli de jufteffe & un cœur plein de juftice; on ne peut parvenir à aucune magiftrature fans argent. C'eft encore ce qui nous diftingue de tous les peuples de l'Afie, & furtout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenfer tous les talens, & de ne vendre aucun emploi.

André des Touches, qui était un peu diſtrait, comme le ſont tous les muſiciens, répondit au ſiamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraiſſaient un peu diſcordans, & voulut s'informer à fond de la muſique ſiamoiſe ; mais *Croutef* plein de ſon ſujet, & paſſionné pour ſon pays, continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voiſins qui habitent par-delà nos montagnes aient de meilleure muſique que nous & de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois ſages & humaines. C'eſt dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonſtances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en feſant pendre la mère ; moyennant quoi elle eſt manifeſtement hors d'état de faire une fauſſe couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cents mille pièces d'or, nous le reſpectons & nous allons diner chez lui ; mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique ; premièrement, de peur qu'elle ne ſe corrige ; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands-hommes ; troiſièmement, parce qu'il eſt juſte de proportionner la peine au crime, & qu'il ſerait ridicule d'employer dans une maiſon de force, à des ouvrages utiles, une perſonne coupable d'un forfait ſi énorme.

Mais nous ſommes encore plus juſtes, plus clémens, plus raiſonnables dans les châtimens que nous infligeons

à ceux qui ont l'audace de fe fervir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons fi bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un fi prodigieux falaire, ils ont une part fi confidérable à nos conquêtes qu'ils font fans doute les plus criminels de tous les hommes; lorfque s'étant enrôlés dans un moment d'ivreffe, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raifon. Nous leur fefons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire refter en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes inftitutions, qui ne vont pas à la vérité jufqu'à verfer le fang des hommes, mais qui rendent la vie fi douce & fi agréable qu'il eft impoffible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un cultivateur n'a-t-il pas payé à point nommé une taxe qui excédait fes facultés, nous vendons fa marmite & fon lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il fera débarraffé de fon fuperflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui eft tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde fageffe, fachez que notre bafe fondamentale confifte à reconnaître pour notre fouverain à plufieurs égards un étranger tondu qui demeure à neuf cents mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui eft très-prudent, il faut que ce talapoin fiamois paye la première année de fon revenu

à ce tondu tartare, fans quoi il eft clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où eft le temps, l'heureux temps, où ce tondu fefait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider fi *Sammonocodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguifé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix jours fur le côté droit ou fur le gauche ? Ces grandes queftions, qui tiennent fi effentiellement à la morale, agitaient alors tous les efprits ; elles ébranlaient le monde ; le fang coulait pour elles ; on maffacrait les femmes fur les corps de leurs maris ; on écrafait leurs petits enfans fur la pierre, avec une dévotion, une onction, une componction angélique. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fefons plus de ces faints facrifices ! Mais au moins il nous refte, grâces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient fi on les laiffait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, Monfieur, fi vous divifez à Siam le ton majeur en deux comma & deux femi-comma, & fi le progrès du fon fondamental fe fait par 1, 3 & 9.

CROUTEF.

Par *Sammonocodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue ; vous m'avez interrogé fur la forme de notre gouvernement, & vous me parlez de mufique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La mufique tient à tout ; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puifque

vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous difiez donc que pour faire un accord parfait...

CROUTEF.

Je vous difais qu'autrefois le tartare tondu prétendait difpofer de tous les royaumes de l'Afie, ce qui était fort loin de l'accord parfait ; mais il en réfultait un grand bien ; on était beaucoup plus dévot à *Sammonocodom* & à fon éléphant que dans nos jours, où tout le monde fe mêle de prétendre au fens commun avec une indifcrétion qui fait pitié. Cependant tout va ; on fe réjouit, on danfe, on joue, on dine, on foupe, on fait l'amour : cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus ? il ne vous manque qu'une bonne mufique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureufe nation de la terre.

XXIII.

SOPHRONIME ET ADELOS,

Traduit de MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

IL y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime :* je ne parle pas des empereurs & des consuls romains, ni même des évêques de ce nom, je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui dans nos dictionnaires est toujours appelé *Maxime le magicien*, ainsi qu'on nomme encore le curé *Gaufredi*, *Gaufredi le sorcier ;* comme s'il y avait en effet des sorciers & des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur *Julien*, & c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur *Marc-Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un peu plus de grâce. Il n'est point qualifié de sorcier ; & il a eu *Hensius* pour commentateur.

Le troisième *Maxime*, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le pays qui est aujourd'hui celui

d'Alger. Il vivait dans le commencement de la deftruction de l'empire romain. Madaure, ville confidérable par fon commerce, l'était encore plus par les lettres; elle avait vu naître *Apulée* & *Maxime*. *Saint-Auguftin*, contemporain de *Maxime*, né dans la petite ville de Tagafte, fut élevé dans Madaure; & *Maxime* & lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car *Maxime* refta toujours attaché à l'antique religion de *Numa*, & *Auguftin* quitta le manichéifme pour notre fainte religion, dont il fut, comme on le fait, une des plus grandes lumières.

C'eft une remarque bien trifte, & qu'on a faite fouvent fans doute, que cette partie de l'Afrique qui produifit autrefois tant de grands-hommes, & qui fut probablement, depuis *Atlas*, la première école de philofophie, ne foit aujourd'hui connue que par fes corfaires. Mais ces révolutions ne font que trop communes, témoin la Thrace qui produifit autrefois *Orphée* & *Ariftote*; témoin la Grèce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correfpondance qui fubfifta toujours entre le difert *Auguftin* de Tagafte & le platonicien *Maxime* de Madaure. On nous a confervé les lettres de l'un & de l'autre. Voici la fameufe lettre de *Maxime* fur l'exiftence de DIEU, avec la réponfe de *St Auguftin*, toutes deux traduites par *Dubois* de Port-Royal, précepteur du dernier duc de *Guife*.

Lettre de Maxime de Madaure à Auguftin.

» OR qu'il y ait un Dieu fouverain qui foit fans
» commencement, & qui, fans avoir rien engendré de
» femblable à lui, foit néanmoins le père & le formateur

» de toutes choses, quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez » ſtupide pour en douter? c'eſt celui dont nous adorons » ſous des noms divers l'éternelle puiſſance, répandue » dans toutes les parties du monde ; ainſi honorant » ſéparément, par diverſes ſortes de cultes, ce qui » eſt comme ſes divers membres, nous l'adorons tout » entier . . . qu'ils vous conſervent, ces dieux ſubal-» ternes, ſous les noms deſquels, & par leſquels tout » autant de mortels que nous ſommes ſur la terre, nous » adorons le *père commun des dieux & des hommes* par diffé-» rentes ſortes de cultes à la vérité, mais qui s'accordent » tous dans leur variété même, & ne tendent qu'à la » même fin.

Réponſe d'Auguſtin.

» IL y a dans votre place publique deux ſtatues de » *Mars*, nu dans l'une, & armé dans l'autre, & tout » auprès la figure d'un homme qui, avec trois doigts » qu'il avance vers *Mars*, tient en bride cette divinité » dangereuſe à toute la ville. Sur ce que vous me » dites que de pareils dieux ſont des membres du ſeul » véritable Dieu, je vous avertis avec toute la liberté » que vous me donnez, de ne pas tomber dans de » pareils ſacriléges; car ce ſeul Dieu dont vous parlez, » eſt ſans doute celui qui eſt reconnu de tout le monde, » & ſur lequel les ignorans conviennent avec les ſavans, » comme quelques anciens ont dit. Or, direz-vous » que celui dont la force, pour ne pas dire la cruauté, » eſt réprimée par un homme mort, ſoit un membre » de celui-là? il me ſerait aiſé de vous pouſſer ſur ce » ſujet, car vous voyez bien ce qu'on pourrait dire » ſur cela; mais je me retiens, de peur que vous ne

» difiez que ce font les armes de la rhétorique que » j'emploie contre vous plutôt que celles de la » vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce *Maxime*.

DIALOGUE.

ADELOS.

Vos fages confeils, Sophronime, ne m'ont pas raffuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-fix années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai foixante & quinze; vous avez raffemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance: mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de fages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un fafte de vertu qui ne convient pas au fage. Je ne veux point qu'on affecte de méprifer la mort; je veux qu'on s'y réfigne: nous le devons, puifque tout corps organifé, animaux penfans, animaux fentans, végétaux, métaux même, tout eft formé pour la deftruction. La grande loi eft de favoir fouffrir ce qui eft inévitable.

ADELOS.

C'eft précifément ce qui fait ma douleur. Je fais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleffe de me croire heureux en confidérant ma fortune, ma fanté, mes richeffes, mes dignités, mes amis, ma femme, mes enfans. Je ne puis fonger fans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des

éclairciſſemens & des conſolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouſſé la curioſité juſqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, & qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque choſe ſi je meurs tout ainſi que l'inſenſé & l'ignorant? — La mémoire du ſage & celle du fou périſſent également. — Le trépas des hommes eſt le même que celui des bêtes; leur condition eſt la même; l'un expire comme l'autre après avoir reſpiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout eſt vanité. — Tous ſe précipitent dans le même abyme. — Tous ſont produits de terre, tous retournent à la terre — & qui me dira ſi le ſouffle de l'homme s'exhale dans l'air & ſi celui de la bête deſcend plus bas?

Le même inſtructeur, après m'avoir accablé de ces images déſeſpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même en me conſolant eſt auſſi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiſſement affreux. Il déclare qu'un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, & les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funèbres? allez donc, dit-il, mangez votre pain avec alégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, & que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi ! parce que dans un livre oriental il se trouve quelques passages où l'on vous dit que les morts n'ont point de sentiment, vous vous livrez à présent à des sentimens douloureux ! vous souffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne souffrirez plus du tout ?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction ; je le sens bien : mais je n'en suis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briser une statue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être sensible à cette destruction; & vous ne voulez pas que je plaigne la destruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature ?

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous souveniez avec moi des tusculanes de *Cicéron*, dans lesquelles ce grand-homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'est point un mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'est moqué des fables de l'Achéron & du Cerbère, mais il y a peut-être substitué d'autres fables. Il usait de la liberté de sa secte académique qui permet de soutenir le pour & le contre : tantôt c'est *Platon* qui croit l'immortalité de l'ame; tantôt c'est *Dicéarque* qui la suppose mortelle. S'il me console un peu par l'harmonie de ses paroles, ses raisonnemens me laissent dans une triste incertitude. Il dit, comme tous les physiciens qui me semblent si mal instruits, que l'air & le feu montent en droite ligne à la région céleste ; & de là, dit-il, il est clair que les ames au

fortir des corps montent au ciel, foit qu'elles foient des animaux refpirant l'air, foit qu'elles foient compofées de feu. (*a*)

Cela ne me paraît pas fi clair. D'ailleurs *Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Catilina* & celle des trois abominables triumvirs euffent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'eft point n'eft pas malheureux; que le néant ne peut ni fe réjouir ni fe plaindre; je n'avais pas befoin d'une tufculane pour apprendre des chofes fi triviales & fi inutiles. On fait bien fans lui que les enfers inventés foit par *Orphée*, foit par *Hermès*, foit par d'autres, font des chimères abfurdes. J'aurais défiré que le plus grand orateur, le premier philofophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles font, pourquoi elles font faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! fur ces grands & éternels objets de la curiofité humaine, *Cicéron* n'en fait pas plus que le dernier facriftain d'*Ifis*, ou de la déeffe de Syrie.

Cher *Sophronime*, je me rejette entre vos bras; ayez pitié de ma faibleffe. Faites-moi un petit réfumé de ce que vous me difiez ces jours paffés fur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours fuivi la méthode de l'eclecticifme; j'ai pris dans toutes les fectes ce qui m'a paru le plus vraifemblable. Je me fuis interrogé moi-même de bonne foi; je vais encore vous parler de

(*a*) *Perfpicuum debet effe animos cum e corpore excefferint, five illi fint animales fpirabiles, five ignei, fublime ferri.*

même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* & *Cicéron*, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec *Epicure* que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur ; & comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon* l'éternel géomètre.

2°. De-là descendant à ses ouvrages, & rentrant dans moi-même, j'ai dit : Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles ; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent ; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct & de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible & grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organisation, sentiment & intelligence ; aux animaux organisation, sentiment & ce que nous appelons instinct ; aux végétaux organisation seule. Sa puissance agit donc continuellement sur ces trois règnes.

5°. Toutes les substances de ces trois règnes périssent les unes après les autres. Il en est qui durent des siècles, d'autres qui vivent un jour, & nous ne savons pas si

les foleils qu'il a formés ne feront pas à la fin détruits comme nous.

6o. Ici vous me demanderez fi je penfe que nos ames périront auffi comme tout ce qui végète, ou fi elles pafferont dans d'autres corps, ou fi elles revêtiront un jour le même, ou fi elles s'envoleront dans d'autres mondes ?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'eft pas donné de favoir l'avenir; qu'il ne m'eft pas même donné de favoir ce que c'eft qu'une ame. Je fais certainement que le pouvoir fuprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de fentir, de penfer & d'expliquer mes penfées. Et quand on me demande fi après ma mort ces facultés fubfifteront, je fuis prefque tenté d'abord de demander à mon tour fi le chant du roffignol fubfifte quand l'oifeau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philofophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet; fi nous entendons un corps fonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puiffe produire immédiatement ces fenfations. Par conféquent il n'eft rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puiffe produire immédiatement nos penfées. Car point de penfées dans l'homme avant la fenfation. *Nihil eft in intellectu quod non priùs fuerit in fenfu.* Donc c'eft DIEU qui nous fait toujours fentir & penfer; donc c'eft DIEU qui agit fans ceffe fur nous, de quelque manière incompréhenfible qu'il agiffe. Nous fommes dans fes mains comme tout le refte de la nature. Un aftre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je fens & je penfe par mon propre pouvoir.

Etant

Etant donc les inſtrumens périſſables d'une puiſſance éternelle, jugez vous-même ſi l'inſtrument peut jouer encore quand il n'exiſte plus, & ſi ce ne ferait pas une contradiction évidente. Jugez ſurtout ſi en admettant un formateur ſouverain on peut admettre des êtres qui lui réſiſtent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée. Je ne connais point de ſyſtème plus reſpectueux envers DIEU. Mais il me ſemble que ſi c'eſt révérer en DIEU ſa toute-puiſſance, c'eſt lui ôter ſa juſtice, & c'eſt ravir à l'homme ſa liberté. Car ſi DIEU fait tout, s'il eſt tout, il ne peut ni récompenſer ni punir les ſimples inſtrumens de ſes décrets abſolus. Et ſi l'homme n'eſt que ce ſimple inſtrument, il n'eſt pas libre.

Je pourrais me dire que dans votre ſyſtème qui fait DIEU ſi grand & l'homme ſi petit, l'être éternel ſera regardé par quelques eſprits, comme un fabricateur qui a fait néceſſairement des ouvrages néceſſairement ſujets à la deſtruction; il ne ſera plus aux yeux de bien des philoſophes qu'une force ſecrète, répandue dans la nature. Nous retomberons peut-être dans le matérialiſme de *Straton* en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps comme vous ces conſéquences dangereuſes, & c'eſt ce qui m'a empêché d'enſeigner mes principes ouvertement dans mes écoles : mais je crois qu'on peut aiſément ſe tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaiſir de diſputer & pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne ſuis pas comme ce rhéteur d'une ſecte nouvelle, qui avoue dans un de ſes écrits que s'il répond à une difficulté métaphyſique

insoluble, *ce n'est pas qu'il ait rien de solide à dire, mais c'est qu'il faut bien dire quelque chose.*

J'ose donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuser DIEU d'injustice, parce que les enfers des Egyptiens, d'*Orphée* & d'*Homère*, n'existent pas, & que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'*Ixion*, le vautour de *Prométhée* sont des chimères absurdes. Les charlatans sacrés d'Egypte qui inventèrent ces horribles fadaises pour se faire craindre, & qui ne soutinrent leur religion que par des bourreaux, sont aujourd'hui regardés par les sages comme la lie du genre-humain; ils sont aussi méprisés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les scélérats. Et quelle est-elle? c'est le remord qui ne manque jamais, & la vengeance humaine laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un seul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles ressouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domestiques, de leurs femmes, de leurs enfans. *Cicéron* avait bien raison de dire: Ce sont-là les vrais Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets & leurs flambeaux.

Si le crime est ainsi puni, la vertu est récompensée, non par des champs élysées où le corps se promène insipidement quand il n'est plus; mais pendant sa vie, par le sentiment intérieur d'avoir fait son devoir, par la paix du cœur, par l'applaudissement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'est l'opinion de *Cicéron*, c'est celle de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictete*, c'est

la mienne. Ce n'eſt pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel bonheur ne ſaurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être ſur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la meſure de félicité dont cette nature eſt ſuſceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puiſſante & toute-agiſſante nature de l'être univerſel ſemblerait détruire, je m'en tiens à une ſeule aſſertion. La liberté n'eſt autre choſe que le pouvoir de faire ce qu'on veut. Or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles établies par le grand être. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, & qui pouſſe la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du mouvement. DIEU ſoutient & dirige également la main de *Céſar* qui tue ſes compatriotes à Pharſale, & la main de *Céſar* qui ſigne le pardon des vaincus. Celui qui ſe jette au fond d'une rivière, pour ſauver un homme noyé & pour le rendre à la vie, obéit aux décrets & aux règles irréſiſtibles. Celui qui égorge & qui dépouille un voyageur leur obéit malheureuſement de même. DIEU n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme ſujet à la mort. DIEU même, DIEU ne peut être libre d'une autre façon ; ſa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement ſon éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choiſir avec indifférence entre le bien & le mal, puiſqu'il n'y a point de bien ni de mal pour lui. S'il ne feſait pas le bien néceſſairement par une volonté néceſſairement déterminée à ce bien, il le ferait ſans raiſon, ſans cauſe, ce qui ferait abſurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eſt ainſi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté, & c'eſt en cela que DIEU nous fit à ſon image; ce n'eſt pas en nous pétriſſant de ſange délayée, comme on dit que fit *Prométhée.*

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

Certe ce n'eſt pas par le viſage que nous reſſemblons à DIEU, repréſenté ſi ridiculement par la fabuleuſe antiquité avec tous nos membres & toutes nos paſſions; c'eſt par l'amour & la connaiſſance de la vérité que nous avons quelque faible participation de ſon être, comme une étincelle a quelque choſe de ſemblable au ſoleil, & une goutte d'eau tient quelque choſe du vaſte océan.

J'aime donc la vérité quand DIEU me la fait connaître; je l'aime lui qui en eſt la ſource, je m'anéantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin du néant. Réſignons-nous enſemble, mon cher ami, à ſes lois univerſelles & irrévocables, & diſons en mourant comme *Epictète.*

» O DIEU! je n'ai jamais accuſé votre providence. » J'ai été malade parce que vous l'avez voulu, & je » l'ai voulu de même. J'ai été pauvre parce que vous » l'avez voulu, & j'ai été content de ma pauvreté. J'ai » été dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez voulu, & » je n'ai jamais déſiré de m'élever. »

» Vous voulez que je ſorte de ce ſpectacle magni- » fique, j'en ſors; & je vous rends mille très-humbles » grâces de ce que vous avez daigné m'y admettre pour » me faire voir tous vos ouvrages, & pour étaler à mes » yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez cet univers. »

XXIV.

L' A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE *A B C.*

Traduits de l'anglais par M. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

SUR HOBBES, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

HÉ bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* & *Montefquieu:* que penfez-vous de ces trois hommes célébres ?

B.

Grotius m'a fouvent ennuyé; mais il eft très-favant; il femble aimer la raifon & la vertu; mais la raifon & la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus, qu'il eft quelquefois un fort mauvais raifonneur. *Montefquieu* a beaucoup d'imagination fur un fujet qui femblait n'exiger que du jugement : il fe trompe trop fouvent fur les faits; mais je crois qu'il fe trompe auffi quelquefois quand il raifonne. *Hobbes* eft bien dur, ainfi que fon ftyle; mais j'ai peur que fa dureté ne tienne fouvent à la vérité. En un mot,

Grotius eſt un franc pédant, *Hobbes* un triſte philoſophe, & *Monteſquieu* un bel-eſprit humain.

C.

Je ſuis aſſez de cet avis. La vie eſt trop courte, & on a trop de choſes à faire pour apprendre de *Grotius*, que, ſelon *Tertullien*, *la cruauté*, *la fraude & l'injuſtice ſont les compagnes de la guerre*; que *Carnéade défendait le faux comme le vrai*, qu'*Horace* a dit dans une ſatire, *la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte*; (*a*) que,

(*a*) *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum.*

Ce cruel vers ſe trouve dans la troiſième ſatire. *Horace* veut prouver contre les ſtoïciens, que tous les delits ne ſunt pas egaux. Il faut, dit-il, que la peine ſuit proportionnee à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'eſt la raiſon, la loi naturelle qui enſeigne cette juſtice; la nature connaît donc le juſte & l'injuſte. Il eſt bien evident que la nature enſeigne a toutes les mères qu'il vaut mieux corriger ſon enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donnér du pain que de lui crever un œil; qu'il eſt plus juſte de ſecourir ſon père que de le laiſſer devurer par une bète feroce, & plus juſte de remplir ſa promeſſe que de la violer.

Il y a dans *Horace* avant ce vers de mauvais exemple : *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte; il y a, dis-je, un autre vers, qui ſemble dire tout le contraire : *Jura inventa metu injuſti fatrare neceſſe eſt.*

Il faut avouer que les lois n'ont ete inventèes que par la crainte de l'injuſtice.

La nature avait donc diſcerné le juſte & l'injuſte avant qu'il y eût des lois. Pourquoi ſerait-il d'un autre avis que *Ciceron*, & que tous les moraliſtes qui admettent la loi naturelle? *Horace* etait un debauché qui recommande les filles de joie, & les petits garçons, j'en conviens; qui ſe moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus ſâchement *Octave* qu'il u'attaque cruellement des citoyens obſcurs, il eſt vrai; qui change ſouvent d'opinion, j'en ſuis fâché; mais je ſoupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je truuve le ſens du mot *&* plus honnète comme plus grammatical, *& natura poteſt &c.*

felon *Plutarque*, *les enfans ont de la compaſſion*; que *Chryſippe* a dit, *l'origine du droit eſt dans Jupiter*; que ſi l'on en croit *Florentin*, *la nature a mis entre les hommes une eſpèce de parenté*; que *Carnéade* a dit *que l'utilité eſt la mère de la juſtice.*

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaiſir quand il dit, dès ſon premier chapitre du premier livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je penſe avec lui qu'*Alexandre* & *Ariſtote* ne ſont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé le jour du ſabbat à ne rien faire. De braves théologiens ſe ſont élevés contre lui avec leur abſurdité ordinaire; mais moi qui, DIEU merci, ne ſuis point théologien, je trouve *Grotius* un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enſeigné la circonciſion aux autres

Si la nature ne diſcernait pas le juſte & l'injuſte, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les ſtoïciens ſemblcraient avoir raiſon de ſoutenir que tous les délits contre la ſociété ſont égaux. Ce qui eſt fort étrange, c'eſt que *St Jacques* ſemble tomber dans l'excès des ſtoïciens, en diſant dans ſon épître: *Qui garde toute la loi, & la viole en un point, eſt coupable de l'avoir violée en tout. St Auguſtin*, dans une lettre à *St Jérôme*, relance un peu l'apôtre *St Jacques*, & enſuite il l'excuſe, en diſant que le coupable d'une tranſgreſſion eſt coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Auguſtin!* comment un homme qui s'eſt enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuſes perpétuellement des mots: O ſophiſte africain! *Horace* avait l'eſprit plus juſte & plus fin que toi.

NB. Cet endroit d'*Horace* peut d'abord paraître obſcur; cependant en y fesant attention, on trouvera que le poëte dit ſeulement: Conſultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injuſtice a fait naître l'idée de nos droits. L'inſtinct ne nous apprend à diſcerner le juſte de l'injuſte que comme ce qui flatte nos ſens de ce qui les bleſſe; la raiſon nous apprend donc que tous les crimes ne ſont pas égaux, puiſqu'ils ne ſont pas un tort égal à la ſociété, & que c'eſt de l'idée de ce tort qu'eſt née l'idée de juſtice. *Natura* ne ſignifie qu'inſtinct, premier mouvement.

peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ſes ridicules coutumes des peuples puiſſans dont elle était environnée ; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix ?

A.

Vous avez raiſon, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payé. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe très-groſſièrement dans ſon livre de *la vérité du chriſtianiſme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde ; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention inſolente ; tandis que, renfermée dans les rochers de la Paleſtine & dans ſon ignorance, elle n'avait pas ſeulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ſes voiſins admettaient.

C'eſt ainſi qu'il prouve le chriſtianiſme, par *Hyſtape* & par les ſibylles ; & l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un paſſage de *Licophron*. Le pédantiſme & la juſteſſe de l'eſprit ſont incompatibles.

Monteſquieu n'eſt pas pédant : que penſez-vous de ſon *Eſprit des lois* ?

B.

Il m'a fait un grand plaiſir, parce qu'il y a beaucoup de plaiſanteries, beaucoup de choſes vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres perſanes* : le chap. XXVII du liv. XIX, eſt un portrait de votre Angleterre, deſſiné dans le goût de *Paul Véronèſe*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau

& quelques défauts de coſtume. Celui de l'inquiſition, & celui des eſclaves nègres, ſont fort au-deſſus de *Calot.* Par-tout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules ; ainſi, tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, & ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois diſe dans ſa préface *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage ;* & il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Montaigne*, légiſlateur, auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne.*

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir cité les lois grecques & romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire : il vous dit, d'après *Puffendorf*, que du temps du roi *Charles IX* il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) *Puffendorf* parlait fort au haſard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des

(*b*) On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.

morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alſace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre; & aujourd'hui qu'elle poſſède toutes ces provinces, il eſt prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur aſſure, ſur la foi de *Chardin*, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui ſoit navigable en Perſe. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume;* mais ſans compter l'Euphrate, le Tigre & l'Indus, toutes les provinces frontières ſont arroſées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; le Zinderud traverſe Iſpahan, l'Agi ſe joint au Kur &c. Et puis, quel rapport l'*Eſprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perſe?

Les raiſons qu'il apporte de l'établiſſement des grands empires en Aſie, & de la multitude des petites puiſſances en Europe, ſemblent auſſi fauſſes que ce qu'il dit des rivières de la Perſe. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu ſubſiſter :* la puiſſance romaine y a pourtant ſubſiſté plus de cinq cents ans; & *la cauſe*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'eſt qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas ſongé que la Perſe eſt entre-coupée de montagnes; il ne s'eſt pas ſouvenu du Caucaſe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron &c. &c. Il ne faut ni donner des raiſons des choſes qui n'exiſtent point, ni en donner de fauſſes des choſes qui exiſtent.

Sa prétendue influence des climats ſur la religion

eſt priſe de *Chardin*, & n'en eſt pas plus vraie ; la religion mahométane, née dans le terrain aride & brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Miſie, de l'Afrique ſeptentrionale, de la Servie, de la Boſnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce ; elle a régné en Eſpagne, & il s'en fallut bien peu qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La religion chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon eſt preſque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que, dans le teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (*c*) *que, ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête-homme, il ne faut point s'en ſervir ; tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable teſtament, fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV : » On peut dire hardiment » que de deux perſonnes dont le mérite eſt égal, celle » qui eſt la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à

(*c*) Livre III, chapitre VI.

» l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre magif-
» trat ait l'ame d'une trempe bien forte, fi elle ne fe
» laiffe quelquefois amollir par la confidération de fes
» intérêts. Auffi l'expérience nous apprend que les
» riches font moins fujets à concuffion que les autres,
» & que la pauvreté contraint un pauvre officier à être
» fort foigneux du revenu du fac. »

Montefquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait fouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ofe dire.* Il n'héfite pas à prendre *Plutarque* même pour fon garant : il fait dire à *Plutarque que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.* Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler plufieurs interlocuteurs; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphneus ;* il fait un très-bel éloge de l'amour célefte & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plufieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'eft même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiftoire de *Camma*, & celle d'*Eponime*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont fervi de fujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il eft clair que *Montefquieu*, dans l'*Efprit des lois*, a calomnié l'efprit de la Grèce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont foutenu que le grand-feigneur n'eft*

(*d*) Livre VII, chap. X. (*e*) Livre III, chap. IX.

point obligé de tenir ſa parole & ſon ſerment, lorſqu'il borne par-là ſon autorité.

Ricaut, cité en cet endroit, dit ſeulement, pag. 18 de l'édition d'Amſterdam de 1671: *Il y a même de ces gens-là qui ſoutiennent que le grand-ſeigneur peut ſe diſpenſer des promeſſes qu'il a faites avec ſerment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à ſon autorité.*

Ce diſcours eſt bien vague. Le ſultan des Turcs ne peut promettre qu'à ſes ſujets, ou aux puiſſances voiſines. Si ce ſont des promeſſes à ſes ſujets, il n'y a point de ſerment; ſi ce ſont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il faſſe la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer ſon ſerment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il ſe peut que, pour entreprendre une guerre injuſte, comme elles le ſont preſque toutes, le grand-turc aſſemble un conſeil de conſcience, comme ont fait pluſieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conſcience; il ſe peut que quelques docteurs muſulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidelles, ni aux hérétiques; mais il reſte à ſavoir ſi cette juriſprudence eſt celle des Turcs.

L'auteur de l'*Eſprit des lois* donne cette prétendue déciſion des cadis comme une preuve du deſpotiſme du ſultan: il ſemble que ce ſerait au contraire une preuve qu'il eſt ſoumis aux lois, puiſqu'il ſerait obligé de conſulter des docteurs pour ſe mettre au-deſſus des lois. Nous ſommes voiſins des Turcs, & nous ne les connaiſſons pas. Le comte de *Marſigli*, qui a vécu ſi longtemps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiſſance, ni de leur empire, ni de

leurs lois. Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais *Sale* en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux, & les conclusions que l'on en tire tous les jours contr'eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs.* Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, & que le père du démagogue *Démosthène* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates qui n'avaient aucun commerce.

J'ai oui souvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né, lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la canelle.* Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter

(*f*) Livre IV, ch. VIII. (*g*) Livre IV, ch. XIX. (*h*) *Ibid.*

de la canelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

(*i*) *Si un roi donnait sa voix dans les jugemens criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grâce. Il serait insensé qu'il fît & défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grâce.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi & en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que, non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place, dans ces occasions, un grand stuart qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles & trop lâches; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

(*i*) Livre VI, chap. V.

(*k*) *Les Anglais, pour favoriſer leur liberté, ont ôté toutes les puiſſances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire eſt d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puiſſance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que ſaper la puiſſance eccléſiaſtique, qui doit être une ſociété priante, édifiante, exhortante, & non pas puiſſante.

Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de la nobleſſe. L'ignorance naturelle à la nobleſſe, ſon inattention, ſon mépris pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des lois de l'Empire eſt à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes. Ce dépôt eſt en Angleterre dans la chambre haute ; en Suède dans le ſénat compoſé de nobles; & en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans ſon nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au ſénat compoſé des grands de l'Empire.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les lois politiques & les lois de la juſtice diſtributive ? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat ? Les lois du *tien* & du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer ; & quand elles ſont mauvaiſes, comme il arrive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſuprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magiſtrats & les principaux officiers militaires ſont

(*k*) Livre II, chap. IV. (*l*) Livre XV, chap. XVIII.

eunuques,

eunuques, & que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il ? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, & n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Esiongaber en Afrique, & sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des lois ?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna son empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ; par quel art & par quelle audace *Grégoire VII* & ses successeurs écrasèrent les lois des royaumes & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur, par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque par-tout depuis les *Othons*, & celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier ;* je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par

(*m*) Livre XVI, chap. V.

une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les lois & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne ?* Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi ! *Montesquieu* me parle des lois de Bantam, & il ne connaît pas les lois de *Charlemagne*, & il le prend pour un bon législateur !

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presque à chaque article ; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des lois ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge ; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remercîmens du genre-humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son

pays, à commencer par le grand *Bossuet*, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a par-tout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres; il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile soit fondé sur une distinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *est le principe des républiques, l'honneur l'est des monarchies.* On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, & ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol. (1)

(1) Cette idée de *Montesquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, & par d'autres comme une subtilité démentie par les faits; qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques discussions.

1°. *Montesquieu*, en disant que la vertu était le principe des républiques, & l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler sans doute des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt & un certain principe de bienveillance pour les autres qui ne quitte jamais les hommes sont le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le second, l'amour de la vertu est le dernier & le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les espérances religieuses tiennent lieu presque généralement de l'amour de la vertu.

Il est donc vraisemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Montesquieu* a entendu seulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or sous ce point de vue les républiques étant l'espèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraissent devoir être les constitutions dont l'honneur soit plus particulièrement le principe.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique ; & il le fait bien voir lui-même sans y penser. *La nature de l'honneur*, dit-il, au chap. VII du liv. III, *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe ; ce sont-là des préférences, des distinctions

2°. L'expression de *Montesquieu* peut avoir encore un autre sens : elle peut signifier que dans une monarchie on évite les mauvaises actions comme deshonorantes, & dans une république comme vicieuses ; si par vicieuses on entend contraires à la justice naturelle, cette opinion n'est pas fondée ; la morale des republicains est très-relâchee, en général ils se permettent sans scrupule tout ce qui est utile à l'interêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie ; tout ce qui peut leur meriter l'estime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils sont donc moins guides par la veritable vertu que par l'honneur & la justice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troisième sens : *Montesquieu* a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par esprit patriotique? Dans ce sens nous ne pouvons être de son avis ; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion est un ressort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce sens, que l'honneur & la vertu sont le principe des républiques, & l'honneur seul celui des monarchies ; mais il y aurait eu encore une autre observation à faire. C'est qu'il existe dans toute constitution où le bien est possible, un esprit public, un amour de la patrie different du patriotisme republicain ; cet esprit public tient à l'interêt que tout homme, qui n'est point depravé, prend nécessairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste & raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les republiques ; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus repandu ; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différens, & qui dans aucun n'est rigoureusement exact, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

qui valent bien les titres qu'on achète fouvent dans les monarchies, & dont le tarif eſt fixé. Il y a un autre fondement de fon livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'eſt la diviſion des gouvernemens en républicain, en monarchique & en deſpotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne fais trop pourquoi) d'appeler *deſpotiques* les fouverains de l'Aſie & de l'Afrique: on entendait autrefois par un deſpote un petit prince d'Europe vaſſal du Turc, & vaſſal amovible, une eſpèce d'eſclave couronné gouvernant d'autres eſclaves. Ce mot *deſpote* dans fon origine avait ſignifié chez les Grecs *maître de maiſon, père de famille.* Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Monteſquieu* au commencement du fecond livre définit ainſi le gouvernement deſpotique: *Un ſeul homme ſans loi & ſans règle certaine, feſant tout par ſa volonté & par ſon caprice,*

Or, il eſt très-faux qu'un tel gouvernement exiſte, & il me paraît très-faux qu'il puiſſe exiſter. L'Alcoran & les commentaires approuvés font les lois des muſulmans: tous les monarques de cette religion jurent fur l'Alcoran d'obſerver ces lois. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des priviléges immenſes; & quand les fultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins folemnellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt perſonnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays; je fais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne favait l'hiſtoire ancienne; je fais, dis-je, par le rapport unanime de nos miſſionnaires de fectes différentes, que la Chine eſt

gouvernée par les lois, & non par une volonté arbitraire. Je fais qu'il y a dans Pékin fix tribunaux fuprêmes auxquels reffortiffent quarante-quatre autres tribunaux. Je fais que les remontrances faites à l'empereur par ces fix tribunaux fuprêmes ont force de loi ; je fais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, fans avoir envoyé fon procès à un tribunal fuprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Eft-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'empereur y eft plus révéré que le pape ne l'eft à Rome ; mais pour être refpecté, faut-il régner fans le frein des lois ? une preuve que ce font les lois qui règnent à la Chine, c'eft que le pays eft plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre fainte religion, & nous n'y avons pas réuffi. Nous aurions pu prendre fes lois en échange, mais nous ne favons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Montefquieu* n'a établi nulle part de diftinction entre ce qu'il appelle monarchie & ce qu'il appelle defpotifme ; fi dans la monarchie les corps intermediaires ont le droit négatif, elle devient une ariftocratie ; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre difference entre les monarchies de l'Europe & les empires de l'Orient, que celle des mœurs & des formes legales. Dans tous ces Etats il y a des règles generales, des formalités reconnues dont jamais le fouverain ne s'écarte. Le confeil du prince y eft également fupérieur à tous les tribunaux dont il reforme à fon gré les decifions. Le prince y decide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'Etat. Mais comme il y a plus de lumières en Europe les tribunaux y font mieux regles, & les lois laiffent moins de queftions à decider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y font plus douces, les confeils des rois européens cherchent à montrer de la modération, & ceux des rois afiatiques à infpirer la terreur. Enfin une prifon dont le terme n'eft pas fixé eft la plus forte peine que les monarques européens impofent de leur volonté feule, tandis que les defpotes commandent fouvent des exécutions fanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens abfolus, on n'y verra d'autres differences que celles qui naiffent des lumières, des mœurs, des opinions des differens peuples.

Il eſt bien ſûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine ; car il eſt infaillible, & l'empereur chinois ne l'eſt pas : cependant cet évêque eſt encore aſſujetti à des lois.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français ſeuls connaiſſent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent & achètent juſqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! ſi j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi ſeptième le maître abſolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *monſieur* dans le protocole de mes collégues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des *Châtillon* & des *Montmorenci*, & je ferais tuteur des rois pour mon argent ! C'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rouſſeau* veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit. (*n*)

B.

Il eſt vrai que *Monteſquieu* a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (*o*) *eſt bonne dans une monarchie.*

(*n*) Voyez *Emile*, tom. IV, pag. 178.
(*o*) Liv. V, chap. XIX.

Que voulez-vous ? il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de ne pas payer ſon tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de légiſlation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muſcade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Eſprit des lois.* J'aime les gens qui penſent & qui me font penſer. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font déſirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & conſtruit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je paſſerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius* ; ils ſont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous, comment trouvez-vous la maiſon que *Hobbes* a bâtie en Angleterre ?

B.

Elle a tout-à-fait l'air d'une priſon ; car il n'y loge guère que des criminels & des eſclaves. Il dit que l'homme eſt né ennemi de l'homme, que le fondement de la ſociété eſt l'aſſemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité ſeule fait les lois, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas ; il ne diſtingue point la royauté de

(*p*) Le mot de *vérité* eſt là employé aſſez mal-à-propos par *Hobbes* ; il fallait dire *juſtice.*

la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*

C.

Vous me paraissez, Messieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Aristote* jusqu'à *Locke*, & nous nous moquons du reste.

C.

Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très-peu de chose.

B.

N'importe ; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme ; sans un sot asservissement aux tyrans des esprits ; & au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a à faire.

C.

C'eſt bien dit ; quoique cela n'importe guère. Quels que ſoient l'origine & le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte ; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant à *Cicéron*. Qu'en penſez-vous, M. *A?* L'ame eſt-elle immortelle?

A.

Mais M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que pour ſavoir par ſoi-même ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte ; & c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* diſait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animai*, on ignore la nature de l'ame ; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence : j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme *St Auguſtin* avec *St Jérôme*. *Auguſtin* lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philoſophe qu'*Auguſtin*, avait dit ſouvent la même

chofe avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en favent davantage, fans doute; mais moi, je n'en fais rien, & à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve auffi avancé que le premier jour.

C.

C'eft que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a fa fluidité, que les vents ont leurs cours ? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps ?

A.

C'eft précifément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abfolument fi j'ai une ame, quand je ne confulte que ma faible raifon. Je vois bien que l'air eft agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent.* Une rofe végète, mais il n'y a point un petit individu fecret dans la rofe, qui foit la végétation : cela ferait auffi abfurde en philofophie que de dire que l'odeur eft dans la rofe. On a prononcé pourtant cette abfurdité pendant des fiècles. La phyfique ignorante de toute l'antiquité difait : l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on fefait une efpèce d'exiftence à part de l'odeur, de la faveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait jufqu'à croire que la vie était quelque chofe qui fefait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainfi des paroles en êtres réels : on prétendait qu'un idée était un être ; il fallait confulter les idées, les archétypes qui fubfiftaient je ne fais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philofophie. Ariftote* réduifit cette chimère en méthode ;

de-là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques fages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne font que des mots inventés pour foulager notre entendement; que la vie de l'animal n'eft autre chofe que l'animal vivant; que fes idées font l'animal penfant, que la végétation d'une plante n'eft rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'eft que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphyfique n'eft qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces fages euffent raifon.

C.

Mais s'ils ont raifon, fi tous ces êtres métaphyfiques ne font que des paroles, votre ame, qui paffe pour un être métaphyfique, n'eft donc rien? nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en fais rien du tout par moi-même. Je crois feulement que DIEU nous accorde cinq fens & la penfée, & il fe pourrait bien faire que nous fuffions dans DIEU comme difent *Aratus* & *St Paul*, & que nous viffions les chofes en DIEU, comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des penfées fans avoir une ame : cela ferait fort plaifant.

A.

Pas fi plaifant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du fentiment?

B.

Affurément, & c'eft renoncer au fens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *fensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame?*

B.

Non, fans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes fentent parce que c'eft leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du fentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainfi pour jamais.

A.

Hé bien, cet éternel principe a tellement arrangé les chofes que quand j'aurai une tête bien conftituée, quand mon cervelet ne fera ni trop humide ni trop fec, j'aurai des penfées; & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penfées dans la tête?

A.

Je n'en fais rien, encore une fois. Un philofophe a été perfécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'ofait encore penfer dans fa patrie: *La difficulté n'eft pas de favoir feulement fi la matière peut penfer, mais de favoir comment un être, quel qu'il foit, peut avoir la penfée.* Je fuis de l'avis de ce philofophe, & je vous dirai, en bravant les fots perfécuteurs, que j'ignore abfolument tous les premiers principes des chofes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auffi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raifonnons-nous ? Comment faurons-nous ce qui eft jufte ou injufte, fi nous ne favons pas feulement ce que c'eft qu'une ame ?

A.

Il y a bien de la différence : nous ne connaiffons rien du principe de la penfée, mais nous connaiffons très-bien notre intérêt. Il nous eft fenfible que notre intérêt eft que nous foyons juftes envers les autres, & que les autres le foient envers nous ; afin que tous puiffent être fur ce tas de boue le moins malheureux que faire fe pourra pendant le peu de temps qui nous eft donné par l'être des êtres pour végéter, fentir & penfer.

TROISIEME ENTRETIEN.

Si l'homme eft né méchant & enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion fur le jufte & l'injufte, fur le gouvernement, fur la religion, la guerre, la paix, les lois &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus jufte, c'eft *liberté* & *propriété*. Je fuis fort aife de contribuer à donner à mon roi un million fterling par an pour fa

maiſon, pourvu que je jouiſſe de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait ſa *prérogative* : je ne connais de lois que celles qui me protègent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y ſait ce qu'il a, ce qu'il doit & ce qu'il peut. Tout eſt ſoumis à la loi, à commencer par la royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la ſociété ?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien ſans ſa volonté divine, & ſans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées ; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'eſt pas plus de droit divin que je ne ſuis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que ſon bénéfice eſt de droit divin ; mais juſque-là, je croirai ſon droit très-humain.

B.

Ainſi tout eſt convention chez les hommes, c'eſt *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une ſans doute, c'eſt l'intérêt & la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en effet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque toujours l'intérêt de nos voiſins, & que nous feſons ſervir notre raiſon à ſoutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-temps que nous ne ferions plus (DIEU merci.) Il nous ferait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du ſerpent de *Cadmus ;* ils ſe battirent & il n'en reſta pas un. L'homme étant né pour tuer ſon voiſin & pour en être tué, accomplirait néceſſairement ſa deſtinée, comme les vautours accompliſſent la leur en mangeant mes pigeons, & les fouines en ſuçant le ſang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de pluſieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakres*, commencent à compoſer dans la Penſilvanie une nation conſidérable, & ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué perſonne en front de bandière. La guerre n'eſt donc pas l'eſſence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaiſir d'exterminer ſon prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins depuis le péché originel ; car les doux théologiens aſſurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or, le diable eſt notre maître, comme

vous

vous ſavez, & un très-méchant maître ; donc tous les hommes lui reſſemblent.

A.

Que le diable ſoit dans le corps des théologiens, je vous le paſſe ; mais aſſurément il n'eſt pas dans le mien. Si l'eſpèce humaine était ſous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il eſt clair que tous les maris aſſommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, & que la première choſe que ferait un enfant, dès qu'il aurait ſes dents, ſerait de mordre ſa mère, en cas que ſa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il eſt démontré qu'on ſe moque de nous quand on nous dit que nous ſommes ſous la puiſſance du diable ; c'eſt le plus ſot blaſphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y feſant attention, j'avoue que le genre-humain n'eſt pas tout-à-fait ſi méchant que certaines gens le crient, dans l'eſpérance de le gouverner ; ils reſſemblent à ces chirurgiens qui ſuppoſent que toutes les dames de la cour ſont attaquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent : il y a des maladies, ſans doute ; mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes ; mais ils ſont rares. Aucun pape depuis plus de deux cents ans n'a reſſemblé au pape *Alexandre VI*, aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Chriſtiern II* de Danemarck, & le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un ſeul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans ſa poche. La St Barthelemi eſt bien horrible, quoi qu'en diſe l'abbé de *Caveirac* ; mais enfin, quand

on voit tout Paris occupé de la musique de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux exposés au sallon, ou de *Ramponeau*, ou du singe de *Nicolet*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cents ans tout juste : les supplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I* ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre ; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds ; &, comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle province comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes & leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles enfournent ; (non pas comme l'archevêque *la Casa*) (*q*) tous ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, & cèdent

(*q*) Voyez les *Capitoli* de monsignor *la Casa*, archevêqne de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

au befoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes, fi ridiculement confacrés à pfalmodier, d'une voix rauque & difcordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raifon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, fi tout n'eft pas bien, tout eft paffable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exifte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion & d'une queue de ferpent, qu'il eft accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous defcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaife fouterraine; que JESUS-CHRIST defcendit dans cette fournaife pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils fortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils font nos fouverains abfolus, & qu'ils nous infpirent toute leur perverfité diabolique? De quelle fource a pu venir une opinion auffi extravagante, un conte auffi abfurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous favez affez qu'avant *Hippocrate*, & même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies : d'où venait l'épilepfie, le haut-mal, par exemple ? des dieux malfefans, des mauvais génies; auffi l'appelait-on le *mal facré*. Les écrouelles étaient dans le même cas.

Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir, on fesait des pélérinages; on se fesait toucher par les prêtres : cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte-chapelle & à St Maur, pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi-saint au vendredi; & notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres & les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, & délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils fesaient leurs exorcismes avec des tambours de basque & des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins; & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Asmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous serviteurs du mauvais prince *Arimane*. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que quand l'ange *Raphaël* descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent

par le juif *Gabel* au juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguël*, dont la fille avait déjà époufé fept maris, à qui le diable *Afmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieufe de diables dans un enfer, dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un feul mot : prefque tous leurs malades furent poffédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorciftes en titre d'office qui chaffaient les efprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières & des contorfions.

Les méchans pafférent pour poffédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers font toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les poffeffions du démon & fe vantèrent de chaffer le diable. Ce fou de *Tertullien* pouffe la manie jufqu'à dire que tout chrétien contraint avec le figne de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confeffer qu'elles font des diableffes. La légende rapporte qu'un âne chaffait les diables de Senlis en traçant une croix fur le fable avec fon fabot par le commandement de *St Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naiffent endiablés & damnés ; étrange idée fans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres fenfibles & raifonnables, uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les fupplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partifans du prince *Charles-Edouard*, avait été chargé d'établir un dogme, voilà

celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un systême où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, & que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots; *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon église.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit: *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'*Adam* soit damné; ce sont donc ses enfans qui le seront; & comment cela? c'est que DIEU condamne le serpent, qui avait séduit *Eve*, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'*Adam* est condamnée à être mordue au talon par le

ferpent. Or le ferpent, c'eft vifiblement le diable ; & le talon qu'il mord c'eft notre ame. *L'homme écrafera la tête des ferpens tant qu'il pourra;* il eft clair qu'il faut entendre par-là le meffie qui a triomphé du diable.

Mais, comment a-t-il écrafé la tête du vieux ferpent? en lui livrant tous les enfans qui ne font pas baptifés. C'eft-là le myftère. Et comment les enfans font-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? c'eft encore là le myftère.

C.

Je vous arrête là. N'eft-ce pas pour *Caïn* que nous fommes damnés & non pas pour *Adam?* Car nous avons la mine de defcendre de *Caïn*, fi je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut fans être marié; & il me paraît qu'il eft plus raifonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn;* car il eft dit que DIEU le protégea, & lui mit un figne de peur qu'on ne le battit ou qu'on ne le tuât ; il eft dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore prefque feul fur la terre avec fon père & fa mère, fa fœur dont il fit fa femme, & avec un fils nommé *Enoch.* J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la fcience du gouvernement*, par un fénéchal de Forcalquier nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Caïn.*

Mais quoi qu'il en foit, il eft indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts fans être circoncis. Les faducéens qui ne croyaient pas

l'immortalité de l'ame, & les pharifiens qui croyaient la métempfycofe, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JESUS fut circoncis à huit jours, & baptifé étant adulte felon la coutume de plufieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des fouillures de l'ame; c'était un ancien ufage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS en un mot, circoncis & baptifé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptifés feront brûlés à tout jamais pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'Eglife n'avança cette cruelle chimère; & vous favez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* & *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier ?

A.

C'eft l'africain *Auguftin*, homme d'ailleurs refpectable, mais qui tord quelques paffages de *St Paul* pour en inférer, dans fes lettres à *Evode* & à *Jérôme*, que DIEU précipite, du fein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périffent dans leurs premiers jours. Lifez furtout le fecond livre de la revue de fes ouvrages chapitre XLV. *La foi catholique enfeigne que tous les hommes naiffent fi coupables que les enfans même font certainement damnés quand ils meurent fans avoir été régénérés en* JESUS.

Il eft vrai que la nature, foulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette fentence barbare: cependant il la prononce; il ne fe rétracte point, lui

qui changea ſi ſouvent d'opinion. L'Egliſe fait valoir ce ſyſtème terrible pour rendre ſon baptême plus néceſſaire. Les communions réformées déteſtent aujourd'hui ce ſyſtème. La plupart des théologiens n'oſent plus l'admettre ; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en baptiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable ; & le parrain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien-être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. DIEU lui a donné l'amour-propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui le déſarme ; la ſympathie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipathie envers d'autres ; beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIEME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, & de la curiofité.

B.

Nous fommes bien convaincus que l'homme n'eft point un être abfolument déteftable ; mais venons au fait : qu'appelez-vous jufte & injufte ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers eft compofé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiffait aux larcins, pour lefquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait fe commettre de larcin à Sparte, lorfque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'époufer fa fœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs d'époufer fa fœur de père : car malgré le Lévitique, la jeune *Thamar* dit à fon frère *Ammon :* Mon frère, ne me faites point de fottifes ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refufera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, ufages arbitraires, modes qui paffent. L'effentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il foit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer fa promeffe, de mentir pour

nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier.

» Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa » de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez » simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la » société civile. Que de crimes, de guerres, de meur- » tres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargné » au genre-humain celui qui, arrachant les pieux, » ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: » Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes » perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & » que la terre n'est à personne. » (2)

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel-esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

(2) Discours sur l'inégalité par *Rousseau*; c'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, & de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, & M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands-hommes auxquels on ne pardonne rien.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive fon jardin & fon poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne confifte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui difent que rien n'eft plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amufent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un fecret plaifir fur le rivage de la mer pour jouir du fpectacle d'un vaiffeau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les paffagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raifon.

> ... *Quibus ipfe malis careas quia cernere fuave eft.*
> On voit avec plaifir les maux qu'on ne fent pas.

A.

Lucrèce ne fait ce qu'il dit; & il y eft fort fujet malgré fes belles defcriptions. On court à un tel fpectacle par curiofité. La curiofité eft un fentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des fpectateurs qui ne fit les derniers efforts, s'il le pouvait, pour fauver ceux qui fe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eft purement par efprit de

curiofité, comme lorfqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'eft cette paffion feule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreffement de voir des miférables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me fouviens qu'étant à Paris lorfqu'on fit fouffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées & des plus affreufes qu'on puiffe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient fur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles affurément ne fefait la réflexion confolante qu'on ne le tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verferait point du plomb fondu & de la poix réfine bouillante dans fes plaies, & que quatre chevaux ne tireraient point fes membres difloqués & fanglans. Un des bourreaux jugea plus fainement que *Lucrèce;* car lorfqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chofe de plus près, & qu'il fut repouffé par les archers, *laiffez entrer monfieur*, dit-il, *c'eft un amateur*. C'eft-à-dire, c'eft un curieux; ce n'eft pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eft pas par un retour fur foi-même, pour goûter le plaifir de n'être pas écartelé ; c'eft uniquement par curiofité comme on va voir des expériences de phyfique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour fon avantage; mais tant de gens font portés à fe procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance eft une paffion fi violente, il y en a des exemples fi funeftes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de fang, que lorfque je m'en retrace l'horrible tableau, je fuis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme eft très-diabolique.

J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du jufte & de l'injufte ; un *Attila* que S[t] *Léon* courtife, un *Phocas* que S[t] *Grégoire* flatte avec la plus lâche baffeffe, un *Alexandre VI* fouillé de tant d'inceftes, de tant d'homicides, de tant d'empoifonnemens, avec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, & pour qui il chaffe de France les héritiers de *Charles I*, coufins germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne fais plus où j'en fuis.

A.

Hé bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiffions aujourd'hui d'un beau foleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome fur la terre affermie? Si *Attila* fut un brigand, & le cardinal *Mazarin* un fripon, n'y a-t-il pas des princes & des miniftres honnêtes gens? & l'idée de la juftice ne fubfifte-t-elle pas toujours? C'eft fur elle que font fondées toutes les lois; les Grecs les appelaient *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je fuis prêt de me rétracter auffi; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes font méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais fans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus fauvages aux prétendus civilifés, voyons quel eft le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne faurais fouffrir qu'on me bride fans me confulter, que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour favoir au moins qui me montera fur le dos.

C.

Nous fommes à peu près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Des manières de perdre & de garder fa liberté, & de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraiffez un anglais très-profond; comment imaginez-vous que fe foient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, defpotique, tyrannique, oligarchique, ariftocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui font mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait fon roman, parce que nous n'avons point d'hiftoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel eft votre roman ?

A.

Puifque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voifines, compofées chacune d'environ une centaine de familles, font féparées par un ruiffeau, & cultivent

un aſſez bon terrain : car ſi elles ſe ſont fixées en cet endroit, c'eſt que la terre y eſt fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me paraît impoſſible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades ſont ſéparées par un ruiſſeau, il me paraît encore impoſſible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu néceſſairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruiſſeau ſe feront ſurement moqués de ceux qui ſont au nord ; & cela ne ſe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens ſe feront battus à coups de poing, de gaules & de pierres à pluſieurs repriſes. Les choſes étant égales juſque-là de part & d'autre, celui qui paſſe pour le plus fort & le plus habile du village du nord, dit à ſes compagnons : Si vous voulez me ſuivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'aſſurance qu'il obtient leurs ſuffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade oppoſée. Vous ne vous êtes battus juſqu'à préſent qu'en plein jour, leur dit-il ; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmillière du ſeptentrion : elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement *Ulyſſe* & *Rheſus*) enlève les filles & le reſte du bétail, après quoi, la bourgade victorieuſe ſe querelle néceſſairement pour le partage des dépouilles. Il eſt naturel qu'ils

qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine & juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le midi, & le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand-homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans *Frontin* comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina* fille du patriarche *Jacob*, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, & les deux amans ayant couché ensemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & si tôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* & *Lévi*, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système; car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois

quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, & que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces*, (s'il a existé) ou *Cosrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* assassin de son frère, ou *Clovis* autre assassin, *Genseric*, *Attila* se font rois: les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-temps libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela eſt palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, eſt-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela eſt ſi vrai que la théocratie eſt encore par-tout, & que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour & le contre, pour commander aux Egyptiens & aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laiſſer à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas; elle fascine, & le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir; ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent; le rêve est accompli: le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, (deux choses très-communes) il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère-goutte de vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché: les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, & le prive de la sépulture. Ce système diabolico-théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage

pour rogner les ongles aux *Samuels* & aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre-humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magiſtrats éclairés & un commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers & des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magiſtrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'évêque eſt encore plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine. Et les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

. . . . Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, & de mille erreurs anciennes.

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec ſa permiſſion, une maiſon & une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à moi, mes enfans ſont

à moi; mes domeſtiques quand je les paye ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils ? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois ſous leſquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-deſſus de leur métier, & connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc & pair pour être payé de ſes fournitures : Eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie? Je vous demande pardon, Monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cauſe, & juſqu'à l'exiſtence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre eſt un indigne artifice, une mauvaiſe comédie, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là de paraſite & cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa

liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre ; c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil ; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux, je m'imagine qu'on en crève un dans l'Etat aristocratique, & deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire, je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un seigneur riche, M. C, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs, si vous étiez empereur de constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je

regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable : c'eſt celui d'un français qui, dans un poëme conſacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement.

Aux murs de Veſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine eſt d'être puiſſant & heureux avec des abus énormes ; & c'eſt à quoi nous ſommes parvenus. Il eſt dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table ſoit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaiſir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, & depuis la horde hébraïque juſqu'aux dernières diſſentions de Raguſe & de Genève ?

A.

DIEU m'en préſerve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes.

Affez de gens, qui n'ont pu gouverner une fervante & un valet, fe font mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdiffions notre temps à lire enfemble le livre de *Boffuet* évêque de Meaux, intitulé *la politique de l'Ecriture fainte?* Plaifante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut fanguinaire fans être guerrier, ufurier fans être commerçant, brigand fans pouvoir conferver fes rapines, prefque toujours efclave & prefque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* & par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces juifs appelaient *immonde*, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Boffuet* la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'affaffinat; à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, affaffina *Urie* dès qu'il fut le maître; & ce fage *Salomon* qui commença par affaffiner *Adonias* fon propre frère au pied de l'autel. Je fuis las de cet abfurde pédantifme qui confacre l'hiftoire d'un tel peuple à l'inftruction de la jeuneffe.

Je ne fuis pas moins las de tous les livres dans lefquels on répète les fables d'*Hérodote* & de fes femblables fur les anciennes monarchies de l'Afie, & fur les républiques qui ont difparu.

Qu'ils nous redifent qu'une *Didon*, fœur prétendue de *Pigmalion*, (qui ne font point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenfe où elle fonda Carthage; que ces hiftoriens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles

d'*Apollon* accomplis, & de l'anneau de *Gigès*, & des oreilles de *Smerdis*, & du cheval de *Darius* qui fit fon maitre roi de Perfe; qu'on s'étende fur les lois de *Charondas*, qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cents mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces hiftoires avec la louve de *Romulus* & de *Remus*, le cheval de Troye & la baleine de *Jonas*.

Laiffons donc là toute la prétendue hiftoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inftruire par les fautes de fon pays & par celles de fes voifins : la leçon fera longue; mais auffi voyons toutes les belles inftitutions par lefquels les nations modernes fe fignalent : cette leçon fera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les lois de convention fe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eft fupportable. (3)

C.

Voyons donc.

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite fi fimplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée, & on continue à repéter que M. de *Voltaire* était un philofophe fuperficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS affez hardi pour me foutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent fur le colifée? les favetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, font-ils fupérieurs aux héros de *Sophocle?* vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* & *Démofthène?* & enfin, Londres eft-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A.

Non ; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en eft de même du refte de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce qui obéit au grand-turc, & la malheureufe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auffi; mais fongez que Paris, qui n'eft que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amfterdam n'était qu'un marais, Madrid un défert; & de la rive droite du Rhin jufqu'au golfe de Bothnie tout était fauvage; les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la difette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chofe qu'il y ait aujourd'hui des philofophes fur le trône à Berlin, en Suède, en Pologne, en Ruffie, & que les découvertes de notre grand *Newton* foient devenues le catéchifme de la nobleffe de Mofcou & de Pétersbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eft pas de même fur les bords du Danube (*) & du Manfanarès; la lumière eft venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui fuis né fous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on foit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand *Céfar* defcendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus ?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maifons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois & de la liberté, valent mieux que la difette, l'anarchie & l'efclavage. Ceux qui font mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *Céfar* : ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coups de couteau pour un poiffon féché au foleil & pour une cabane de paille. La vie fauvage a fes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient fous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois fchellings par livre fur

(*) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impreffion de cet ouvrage.

fon champ & fur fon pré, & d'un fchelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'eft point altérée dans les îles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et fi je vous difais que ce font les fauvages qui corrompent la nature, & que c'eft nous qui la fuivons.

C.

Vous m'étonnez ; quoi ! c'eft fuivre la nature que de facrer un archevêque de Cantorbéry ? d'appeler un allemand tranfplanté chez vous *votre majefté ?* de ne pouvoir époufer qu'une feule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? fans compter bien d'autres tranfgreffions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eft-il pas vrai que l'inftinct & le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enfeignent à chercher en tout notre bien-être, & à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'eft-il pas vrai que fi deux vieux cardinaux fe rencontraient à jeun & mourans de faim fous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter fur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Hé bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux & les deux margajats

en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de fecours à la fociété feront donc ceux qui fuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui eft un grand don de DIEU) ceux qui propoferont des lois, ce qui eft infiniment plus aifé, feront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle; donc plus les arts feront cultivés, & les propriétés plus affurées, plus la loi naturelle aura été en effet obfervée. Donc, lorfque nous convenons de payer trois fchellings en commun par livre fterling, pour jouir plus furement de dix-fept autres fchellings; quand nous convenons de choifir un allemand pour être, fous le nom de *roi*, le confervateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords & les communes, le chef de la république; quand nous n'époufons qu'une feule femme par économie, & pour avoir la paix dans la maifon; quand nous tolérons (parce que nous fommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces de revenu pour foulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c., nous fefons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le fauvage ifolé & brute (s'il y a de tels animaux fur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il, du matin au foir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas fon nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui eft leur inftinct. Les hommes infociables corrompent l'inftinct de la nature humaine.

C.

Ainfi l'homme déguifé fous la laine des moutons, ou fous l'excrément des vers-à-foie, inventant la poudre à canon pour fe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'eft-là l'homme naturel; & le Brafilien tout nu eft l'homme artificiel?

A.

Non; mais le Brafilien eft un animal qui n'a pas encore atteint le complément de fon efpèce. C'eft un oifeau qui n'a fes plumes que fort tard, une chenille enfermée dans fa fève, qui ne fera papillon que dans quelques fiècles. Il aura peut-être un jour des *Newtons* & des *Lockes*, & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, fuppofé que les organes du Brafilien foient affez forts & affez fouples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractère d'un Brafilien & les fentimens d'un Topinambou? Je ne fuis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on eft, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

Des ferfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe eft aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit néceffaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la fureté des magafins, des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, & des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela eſt de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire ſont fondées ſur les beſoins de l'homme, ſur ſa nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir ſans bien démêler ce qu'elles ſont ; elles ont l'air de courir au haſard, elles jugent peut-être ainſi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère ; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Monteſquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique, il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe laiſſe-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur

liberté

liberté comme ce nègre ? La feule différence entre le nègre & le guerrier, c'eft que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préfent à cinq cents écus au moins, & un beau foldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eft confiné; l'un & l'autre font battus pour la moindre faute. Le falaire eft à peu près le même; & le nègre a fur le foldat l'avantage de ne point rifquer fa vie, & de la paffer avec fa négreffe & fes négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre fa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a fon tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chofe de fi précieux. Dites qu'il eft un imbécille ; mais ne dites pas que je fuis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire*; 1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il réfulte une léfion qui prouve qu'elle eft l'ouvrage de la demence de l'un des contractans, ou de la violence & de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement eft nul par la même raifon toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il ferait vrai qu'on pût fe vendre foi-même, on ne pourrait point vendre fa poftérite. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre à moins qu'il ne fe fût vendu volontairement ; & que cette permiffion fût une des claufes de la vente; l'efclavage ne ferait donc alors legitime que dans des cas très-rares. D'ailleurs, un homme qui abufe de l'imbécillité d'un autre eft précifement ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parite entre l'etat d'un efclave & celui d'un foldat. Les conditions de l'engagement du foldat font déterminées, fon châtiment, s'il y manque, eft réglé par une loi, & eft infligé par le jugement d'un officier, qui eft dans ce cas une efpèce de magiftrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puiffance publique. Cet officier n'eft pas juge & partie comme le maître à l'egard de fon efclave. Les foldats peuvent être reellement en certains pays dans une fituation pareille à la fervitude des nègres, & alors cet efclavage eft une violation du droit naturel; mais l'état de foldat n'eft pas en lui-même un état d'efclavage.

Il me semble que *Grotius*, liv. II, chap. V, approuve fort l'esclavage; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un français qui n'en veut point; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer; il me dit: Brave anglais, ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons; il me lit les soirs *Dom-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Justinien*. (5)

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme, par exemple, les Russes?

(5) Cela suppose qu'on a droit de tuer un homme qui se rend; sans quoi celui qui fait esclave un ennemi, au lieu de le tuer, est un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourse de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme esclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler qu'assassiner; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'en suit point qu'on ait sur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reste ces decisions de M. *A* ne sont pas la veritable opinion de M. de *Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui se soucie fort peu des hommes assez lâches & assez imbécilles pour rester dans l'esclavage, & qui trouve fort bon qu'on le fasse esclave, s'il est assez faible pour préférer la vie à la liberte.

B.

Il eſt vrai qu'il le dit, (*r*) & qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'état préſent de la Ruſſie ; mais il cite à ſon ordinaire. *Jean Perri* dit préciſément le contraire. (*s*) Voici ſes propres mots : *Le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golut ; mais ſeulement raad qui ſignifie* ſujet. *Il eſt vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel, car il eſt encore aujourd'hui eſclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boïards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par-là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encore eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne ; & ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des ſerfs de glèbe de main-morte dans ſon territoire : telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrétienne. Quant aux eſclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malthe que des eſclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, ſi des évêques & des religieux ont des eſclaves, je veux en avoir auſſi.

B.

Il ſerait mieux que perſonne n'en eût.

(*r*) Livre XV, chap. VI. (*s*) Pag. 228.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *St Pierre* sera signée par le grand-turc & par toutes les puissances, & qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, & que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve. (6) Je suis avec mon cheval à

(6) C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave, qui sans cela deviendrait l'esclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté

peu près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture; car il ferait abfurde qu'il lui eût fait préfent de la faim & & d'un eftomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et fi votre efclave vous eft inutile?

A.

Je lui donnerai fa liberté fans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'efclavage de l'efprit, comment le trouvez-vous?

A.

Qu'appelez-vous efclavage de l'efprit?

B.

J'entends cet ufage où l'on eft de plier l'efprit de nos enfans comme les femmes caraïbes pétriffent la tête des leurs; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des fottifes dont nous nous moquons nous-mêmes; de leur faire croire ces fottifes dès qu'ils peuvent commencer à croire; de prendre ainfi tous les foins poffibles pour

lorfqu'il m'aura valu ce qu'il m'a coûté, fi alors il eft encore en état de vivre de fon travail, & à qui je ferai une penfion s'il a vieilli à mon fervice? Je vois un efclave fur le marché, je lui dis : Mon ami, mes compatriotes font des coquins qui violent le droit naturel fans pudeur & fans remords. On va te vendre 1500 liv. je les ai, mais je ne puis faire ce facrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'achèterai, tu travailleras pour moi, & je te nourrirai; fi tu travailles mal, fi tu es un vaurien, je te chafferai, & tu retomberas entre les mains dont tu fors; fi je fuis un brutal ou un tyran, fi je te donne des coups de nerf de bœuf, fi je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de fang-froid. Veux-tu me fuivre? mais cachons ce traité, on ne fouffre ici entre ton efpèce & la mienne que les conventions qui font des crimes; celles qui feraient juftes font défendues. Ce difcours ferait celui d'un homme raifonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne ferait pas fon efclave.

rendre une nation idiote, pusillanime & barbare; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler & même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'*Agnès* une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute, & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre.

Point de liberté chez les hommes, fans celle d'expliquer fa penfée.

C.

Et fi vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dreffé un autel à *Cicéron* & à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne. Je ferais monté fur cet autel; & le chapeau de *Brutus* fur la tête, & fon poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui?

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'infpira l'efclavage des Romains dans mon dernier voyage; je frémiffais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaiffeau pour aller deffiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquifiteurs dans les pays où l'homme eft affervi par ces monftres. Mon héros eft l'amiral *Blake*. Envoyé par *Cromwell* pour figner un traité avec *Jean de Bragance* roi de Portugal, ce prince s'excufa de conclure, parce que le grand-inquifiteur ne voulait pas fouffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laiffez-moi faire, lui dit *Blake*, il viendra figner le traité fur mon bord. Le palais de ce moine était fur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges; l'inquifiteur vient lui demander pardon & figne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire; il aurait dû défendre à tous

les inquisiteurs de tyrannifer les ames, & de brûler les corps, comme les Perfans, & enfuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de facrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, & comme tous les hommes parleraient, s'ils ofaient. Voulez-vous que je vous dife quel eft le plus grand défaut du genre-humain ?

C.

Vous me ferez plaifir; j'aime à connaître mon efpèce.

A.

Ce défaut eft d'être fot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier fon du tambour, & qui avancent fièrement quand ils font difciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouet.

DIXIEME ENTRETIEN.

Sur la religion.

C.

Puisque vous croyez que le partage du brave homme eft d'expliquer librement fes penfées, vous voulez donc qu'on puiffe tout imprimer fur le gouvernement & fur la religion ?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſu écrire, nous aurions été opprimés par *Jacques II* & par ſon chancelier *Jeffreys;* & milord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de ſa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de ſon pays !

B.

Hé, vous n'y penſez pas, M. *C;* ſi les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc;* ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de JESUS à un roitelet d'Edeſſe, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*, & les prophéties des ſibylles en acroſtiches, & le ſymbole des douze apôtres, & le teſtament des douze patriarches, & le livre d'*Enoch*, & cinq ou ſix apocalypſes, & de fauſſes conſtitutions apoſtoliques &c. &c. Que n'écrivirent-ils point? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

DIEU me préſerve de proſcrire cette liberté précieuſe: mais j'y veux du ménagement comme dans la converſation des honnêtes gens; chacun y dit ſon avis, mais perſonne n'inſulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas auſſi qu'on inſulte la ſociété, mais

qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contr'elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez ; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple; si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* & des *Confutzée*, le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant ; quels sont donc ces préceptes de *Zoroastre* & de *Confutzée ?*

A.

Confutzée ne dit point : *Ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.*

Il dit : *Fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de *Zoroastre*, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites. *Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.*

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime.

Si après cela, des docteurs perfans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU & à la doctrine de la vertu, des chimères fantaftiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des poffeffions, des fcapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroaftre* & de *Confutzée;* s'ils ont prétendu être inftruits de tous les fecrets de la famille de ces deux grands-hommes; s'ils ont difputé trois cents ans pour favoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré; s'ils ont inftitué des pratiques fuperftitieufes qui fefaient paffer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle fur la fottife de ces ames peu fpirituelles; fi enfin ils ont armé des fanatiques pour foutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il eft indubitable qu'il a fallu réprimer ces impofteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle & divine, contre les déteftables abus de la religion fophiftique, a été le bienfaiteur de fa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompenfés. Ils ont été cuits ou empoifonnés, ou ils font morts en l'air, & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la légiflation. Il n'y a plus de guerres religieufes depuis que les gouvernemens ont été affez fages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raifon qu'on l'abolit au lieu de la réprimer; il eft trop honteux d'avoir fait une fcience de cette grave folie. Je connais bien à quoi fert un curé qui tient regiftre des naiffances & des morts, qui

ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles; mais à quoi sont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que *Scipion* & *Caton* sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique & sincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin*, qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appetit intellectuel* ? Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cents mille hommes les étudient !

Les théologiens ont long-temps recherché si DIEU peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide; & c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richesses. *Thomas* & *Bonaventure* ont des autels, & ceux

qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot & la ſcie, ſont inconnus.

A.

Il faut abſolument qu'on détruiſe la théologie comme on a détruit l'aſtrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée. (7)

C.

Détruiſons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laiſſons que les roſſignols : conſervons l'utile & l'agréable, c'eſt-là tout l'homme ; mais pour tout ce qui eſt dégoûtant & venimeux, je conſens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du ſouverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. (8) Nous ne ſommes heureux que depuis que nous ſommes libres & tolérans.

C.

Je liſais l'autre jour un poëme français ſur la grâce, poëme didactique & un peu ſoporatif, attendu qu'il eſt monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre à qui la grâce de DIEU eſt refuſée, (quoique votre monarque ſe diſe

(7) Eſpèce d'inquiſition d'Etat établie en Angleterre ſous *Henri VIII*, & detruite en 1641 ſous *Charles I.*

(8) Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin, il n'y a chez eux aucune religion nationale ; mais quelques-uns de ces etats ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques ; c'eſt leur dire de ſe reunir & de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverne un prêtre ne doit avoir ni plus de privileges ni moins de droits qu'un geomètre ou un méthaphyſicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'eſprit que la nature lui a donne.

roi par la grâce de DIEU tout comme un autre) l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette île de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions....
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!
La France est aujourd'hui ton royaume fidelle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière & ses rayons *clairs!* un français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres; en quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le royaume *fidelle de la doctrine éternelle?* Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collége de jésuites, & scellée à Rome par un collége de cardinaux, a divisé toute la France, & fait plus de prisonniers & d'exilés qu'elle n'avait de soldats? O le royaume fidelle!

Que l'Eglise anglicane réponde, si elle veut, à ces rimeurs de l'Eglise gallicane; pour moi je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière.* Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens, & imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines & de miracles? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à

nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres ſterling à Rome toutes les années, & que les anglicans, qui payaient autrefois le denier de *St Pierre*, étaient plongés alors dans la plus ſtupide barbarie.

B.

C'eſt très-bien dit; la religion ne conſiſte point du tout à faire paſſer ſon argent à Rome. C'eſt une vérité reconnue non-ſeulement de ceux qui ont briſé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut abſolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers! Il eſt temps que des hommes ſi éclairés ne ſoient pas eſclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des ſciences obligée de ſe conformer à la déciſion d'une congrégation du St Office.

La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les cervelles & quelquefois les Etats. Elle ſeule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, *la ſcience de* DIEU; or les poliſſons qui ont profané cette ſcience ont donné de DIEU des idées abſurdes; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète

dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens disent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fausse science fait les athées; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIEME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

NOUS avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse, ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarrassez; mais enfin de *Groot* ou *Grotius*

en

en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, & même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* & le duc de *Marlborough* l'eussent étudié, quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais assez; c'est de tenir sa parole, & de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne sais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec les idées du juste & de l'injuste ? avec cette bienveillance pour nos semblables, que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas si vîte. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames & les primitifs nommés *quakres* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang; & je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les attaquer l'évangile à la main.

Il n'eſt point dit que les Cananéens euſſent jamais fait la guerre à perſonne, lorſqu'une horde de juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes ſur les corps de leurs maris, & les enfans ſur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raiſon de la peſte, des deux véroles & de la rage. Ce ſont des maladies attachées à la conſtitution de nos organes. On n'eſt pas toujours attaqué de la rage & de la peſte ; il ſuffit ſouvent qu'un miniſtre d'Etat enragé ait mordu un autre miniſtre, pour que la rage ſe communique dans trois mois à quatre ou cinq cents mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiſſez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'eſt emparée; la crainte & la pitié. La crainte nous oblige ſouvent à faire la paix ; & la pitié que la nature a miſe dans nos cœurs comme un contre-poiſon contre l'héroïſme carnaſſier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eſt d'uſer envers eux de miſéricorde, afin qu'ils ſervent ſans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je ſais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait ſentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations ſubjuguées. A cela je n'ai autre choſe à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, compoſée par un français qui penſe profondément.

La loi de l'univers eſt malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : ſi je ſuis ſage, je le nourris bien, je le careſſe & je le monte ; ſi je ſuis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'eſt pas conſolant; car enfin nous avons preſque tous été ſubjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois, & enſuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion eſt entre les mains des Turcs : une poignée de francs a ſoumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour ſubjugué l'Eſpagne. Enfin, de la Chine à Cadix, preſque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui ſoit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'eſt-à-dire, après la rapine ; & ces lois, ils les ont faites préciſément poûr ſoutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, ſi quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ſes lois ?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à ſa deſcente dans ma patrie; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer: s'il me ſubjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien ſervir.

B.

Voilà de triſtes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en ſuis fâché; mais il n'y en a point d'autres que de ſe tenir continuellement ſur ſes gardes. Tous les rois, tous les miniſtres penſent comme moi; & c'eſt pourquoi douze cents mille mercenaires en Europe ſont aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ses troupes, qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines, & qu'il passe son temps à lire *Grotius*, vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands législateurs!

A.

Ils fesaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *César*, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les lois & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphithéâtres; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on observe. Par exemple, on fait une trève de quelques jours

pour enterrer ſes morts. On ſtipule qu'on ne ſe battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une ville aſſiégée ; on lui permet de racheter ſes cloches. On n'éventre point les femmes groſſes quand on prend poſſeſſion d'une place qui s'eſt rendue. Vous faites des politeſſes à un officier bleſſé qui eſt tombé entre vos mains ; & s'il meurt, vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce ſont-là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois primitives qu'on exécute réciproquement ? La guerre ne les a pas diſtées ; elles ſe font entendre malgré la guerre ; & ſans cela les trois quarts du globe ne feraient qu'un déſert couvert d'oſſemens.

Si deux plaideurs acharnés, & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entr'eux un accord qui leur laiſſe à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau ?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raiſonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à ſon tour, s'ils font grâce pour qu'on la leur faſſe, direz-vous que c'eſt-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt, malgré la théologie. Il en eſt de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'eſt le beſoin & l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, eſt une maladie affreuſe qui ſaiſit les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez point de guerre juſte ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette eſpèce ; cela me paraît contradictoire & impoſſible.

B.

Quoi ! lorſque le pape *Alexandre VI* & ſon infame fils *Borgia* pillaient la Romagne, égorgeaient, empoiſonnaient tous les ſeigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monſtres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monſtres qui feſaient la guerre ? ceux qui ſe défendaient la ſoutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offenſives ; la défenſive n'eſt autre choſe que la réſiſtance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes ſe diſputent un héritage, leur droit eſt litigieux, leurs raiſons ſont également plauſibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre eſt juſte des deux côtés.

A.

C'eſt vous qui vous moquez. Il eſt impoſſible phyſiquement que l'un des deux n'ait pas tort ; & il eſt abſurde & barbare que des nations périſſent, parce que l'un de ces deux princes a mal raiſonné. Qu'ils ſe battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier ſoit immolé à leurs intérêts, voilà où eſt l'horreur. Par exemple, l'archiduc *Charles* diſpute le trône d'Eſpagne au duc d'*Anjou*, & avant que le procès ſoit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cents mille hommes. Je vous demande ſi la choſe eſt juſte ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelqu'autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation fur laquelle on voulait régner. La nation efpagnole difait : Nous voulons le duc d'*Anjou;* le roi fon grand-père l'a nommé héritier par fon teftament, nous y avons foufcrit, nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons fupplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'oppofer à la loi des vivans & des morts eft vifiblement injufte.

B.

Fort bien. Mais fi la nation fe partage ?

A.

Alors, comme je vous le difais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle font malades de la rage. Ses horribles fymptomes durent douze ans jufqu'à ce que les enragés épuifés, n'en pouvant plus, foient forcés de s'accorder. Le hafard, le mélange de bons & de mauvais fuccès, les intrigues, la laffitude ont éteint cet incendie, que d'autres hafards, d'autres intrigues, la cupidité, la jaloufie, l'efpérance avaient allumé. La guerre eft comme le mont Véfuve ; fes éruptions engloutiffent des villes, & fes embrafemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces, defcendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, enfuite elles fe retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funefte condition que celle des hommes!

A.

Celle des perdrix eſt pire ; les renards, les oiſeaux de proie les dévorent, les chaſſeurs les tuent, les cuiſiniers les rôtiſſent, & cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces, & ſe ſoucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur, c'eſt la deſtinée. Vos moraliſtes ſont très-bien de crier toujours : „ Miſérables „ mortels, ſoyez juſtes & bienfeſans ; cultivez la terre „ & ne l'enſanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaſter „ l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous tue dans „ le vôtre ; reſtez chez vous, pauvres gentillâtres, réta- „ bliſſez votre maſure ; tirez de vos fonds le double „ de ce que vous en tiriez ; entourez vos champs de „ haies vives ; plantez des mûriers ; que vos fœurs „ vous faſſent des bas de ſoie ; améliorez vos vignes ; „ & ſi des peuples voiſins veulent venir boire votre „ vin malgré vous, défendez-vous avec courage ; „ mais n'allez pas vendre votre ſang à des princes qui „ ne vous connaiſſent pas, qui ne jetteront jamais ſur „ vous un coup d'œil, & qui vous traitent comme des „ chiens de chaſſe qu'on mène contre le ſanglier, & „ qu'on laiſſe enſuite mourir dans un chenil. „

Ces diſcours feront peut-être impreſſion ſur trois ou quatre têtes bien organiſées, tandis que cent mille autres ne les entendront ſeulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenant de houſſards.

Pour les autres moraliſtes à gages que l'on nomme

prédicateurs, ils n'ont jamais feulement ofé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits fenfuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématifent l'amour, & au fortir de la chaire où ils ont crié, gefticulé & fué, ils fe font effuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonnent à prouver des myftères dont ils n'ont pas la plus légère idée : mais ils fe gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifeftes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévaftation, la deftruction. Au contraire ces bons prêtres béniffent en cérémonie les étendards du meurtre ; & leurs confrères chantent pour de l'argent des chanfons juives, quand la terre a été inondée de fang.

B.

Je ne me fouviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raifon dans fes fermons ; je ne me fouviens point, dis-je, d'avoir lu une feule page contre la guerre.

L'élégant & doux *Maffillon*, en béniffant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. » Ce défir, » dit-il, de voir vos fervices récompenfés, s'il eft » modéré, s'il ne vous porte pas à vous frayer des » routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien » dont la morale chrétienne puiffe être bleffée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. » O mon DIEU, faites-le précéder

„ toujours de la victoire & de la mort ; répandez fur „ fes ennemis les efprits de terreur & de vertige. „ J'ignore fi la victoire peut précéder un régiment, & fi DIEU répand des efprits de vertige ; mais je fais que les prédicateurs autrichiens en difaient autant aux cuiraffiers de l'empereur, & que l'ange exterminateur ne favait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs pfeaumes font remplis. Il n'eft queftion que de mettre l'épée divine fur fa cuiffe, d'éventrer les femmes, d'écrafer les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans fes campagnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs, pour prix de leurs pfeaumes, furent toujours vaincus & efclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron*, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'arabes, jufqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amfterdam. Les négocians de cette ville, auffi fenfés que ce pauvre garçon était fou, le laiffaient dire, & vendaient leur girofle & leur canelle.

C.

Hé bien, n'allons point à la guerre, ne nous fefons point tuer au hafard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment, par *St George !* je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchifme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve par-tout. La première chofe que fait *Moïfe* avec fon faint peuple, n'eft-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, facrifier dans le défert ? Cette perfidie n'eft à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui font jointes au meurtre font bien plus admirables. Les perfidies d'*Aod*, de *Judith*, font très-renommées. Celles du patriarche *Jacob* envers fon beau-père & fon frère ne font que des tours de maître *Gonin*, puifqu'il n'affaffina ni fon frère ni fon beau-père. Mais vive la perfidie de *David*, qui s'étant affocié quatre cents coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient fous la fauve-garde de ce roitelet ; & lui fefait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet *Saül*. Vive furtout fa perfidie envers le bon homme *Uriah !* Vive celle du fage *Salomon*, infpiré de DIEU,

qui fit maſſacrer ſon frère *Adonias* après avoir juré de lui conſerver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup ſervir à perfectionner la morale. J'eſtime ſurtout ſa conduite envers les aſſaſſins d'un *Renomer*, roi du Mans (ſuppoſé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans.) Il fit marché avec de braves aſſaſſins pour tuer ce roi par derrière, & les paya en fauſſe monnaie : mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit aſſaſſiner pour rattraper ſa monnaie de billon.

Preſque toutes nos hiſtoires ſont remplies de pareilles perfidies commiſes par des princes, qui tous ont bâti des égliſes, & fondé des monaſtères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement ſervir de leçon au genre-humain : car où en chercherait-il ſi ce n'eſt dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* & ſes pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je ſouhaiterais, pour l'édification du genre-humain, qu'on jetât dans le feu toute l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique. Je n'y vois guère que les annales des crimes ; & ſoit que ces monſtres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne réſulte de leur hiſtoire que l'exemple de la ſcélérateſſe.

Je me ſouviens d'avoir lu autrefois l'hiſtoire du grand ſchiſme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puiſque la papauté a ſubſiſté au milieu d'un débordement ſi long & ſi vaſte de tous les crimes, puiſque les archives de ces

horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux ; on y est maître du moins de feindre des exemples de vertu : mais *Homère* n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais, puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX, *Adraste*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioscore*. Ce *Dioscore* se réfugie chez les princes grecs, & n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. *Télémaque*, inspiré par *Minerve*, leur persuade de ne point écouter *Dioscore*, & de le renvoyer pieds & poings liés au roi *Adraste*. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux *Télémaque* ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tisiphone* qui l'inspirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le fasse mourir dans les tourmens, & qu'*Adraste* ressemble en tout à *David*, qui jouissait de la femme en fesant mourir le mari ! L'onctueux auteur du Télémaque n'y pensait pas. Ce n'est point là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de *Dioscore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. *Dioscore* était fort vindicatif à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ferais bien embarraſſé, s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de *Louis XI le très-chrétien* ou de *Ferdinand le catholique* &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponer pour le bien de l'Etat ?

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſières qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinzième & du ſeizième ſiècles.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien ; & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorſqu'il s'eſt rendu aſſez puiſſant pour qu'on ne puiſſe le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur eſt rare, & que l'hiſtoire nous fournit plus d'illuſtres filous punis que d'illuſtres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation faſſe empoiſonner un ennemi public ſelon cette maxime, *ſalus reipublicæ ſuprema lex eſto ?*

A.

Parbleu, allez demander cela à des caſuiſtes. Si quelqu'un feſait cette propoſition dans la chambre des communes, j'opinerais (DIEU me pardonne) pour l'empoiſonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien ſavoir pourquoi ce qui eſt un forfait abominable dans un particulier ſerait innocent dans trois cents ſénateurs, & même dans trois cents mille ? Eſt-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je ſuis content de votre réponſe. Vous êtes un brave homme.

TREIZIEME ENTRETIEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler de lois fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui, il y a celle d'être juſte ; & jamais fondement ne fut plus ſouvent ébranlé.

C.

Je liſais, il n'y a pas long-temps, un de ces mauvais

livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturaliſtes amaſſent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le ſecret de la nature. Ce livre eſt d'un avocat de Paris, nommé *Louis d'Orléans*, qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* pardevant la ligue, & qui heureuſement perdit ſa cauſe. Voici comme ce juriſconſulte s'exprime ſur les lois fondamentales du royaume de France : » La loi fondamentale des » Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner. » *Henri IV* eſt hérétique, donc il eſt lépreux, donc il » ne peut être roi de France par la loi fondamentale » de l'Egliſe. La loi veut qu'un roi de France ſoit » chrétien comme mâle. Qui ne tient la foi catholique, » apoſtolique & romaine, n'eſt point chrétien & ne » croit point en DIEU. Il ne peut pas plus être roi de » France que le plus grand faquin du monde &c. »

Il eſt très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en DIEU, mais cela n'eſt pas abſolument ſi vrai dans le reſte de la terre ; il y faut mettre quelque petite reſtriction : & il me ſemble qu'à tout prendre, maître *Louis d'Orléans*, avocat au parlement de Paris, ne raiſonnait pas tout-à-fait auſſi-bien que *Cicéron* & *Démoſthène*.

B.

Mon plaiſir ſerait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St Empire romain, s'il prenait un jour fantaiſie aux électeurs de choiſir un céſar proteſtant, dans la ſuperbe ville de Francfort ſur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui eſt arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à ſept, parce qu'il y a

ſept

fept cieux, & que le chandelier d'un temple juif avait fept branches.

N'eft-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi eft inaliénable ? & cependant n'eft-il pas prefque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là font bâtis fur du fable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne font, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens ufages, d'anciens préjugés qui changent felon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France & d'Efpagne demeuraffent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres : mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas ? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint* fon vainqueur, quand il viola fort à propos le ferment de lui rendre la Bourgogne, il fe fit repréfenter par fes gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables ; mais fi *Charles-Quint* était venu lui faire des repréfentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre fous la maifon d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & effentielle à la couronne de France. Les Suiffes ont tenu effentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui effentiellement à la liberté.

C'eft cette liberté qui eft la loi fondamentale de toutes les nations, c'eft la feule loi contre laquelle rien ne peut prefcrire, parce que c'eft celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord

d'avoir un roi qui régnait fur une lieue de pays ; enfuite elle fut d'élire deux confuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim fous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui eft d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & fortez du capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien efpérer que la chofe arrivera quelque jour. Ce fera un beau fpectacle pour nos petits-enfans.

A.

Plût à DIEU que les grands-pères en euffent la joie ! c'eft de toutes les révolutions la plus aifée à faire, & cependant perfonne n'y penfe.

B.

C'eft que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes eft d'être fots & poltrons. Les rats romains n'en favent pas encore affez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne foit point vexé par un tyran fubalterne ; qu'on ne puiffe emprifonner un citoyen fans lui faire incontinent fon procès devant fes juges naturels qui décident entre lui &

son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré & sa vigne sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement ; que les prêtres enseignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre-humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIEME ENTRETIEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui, & qui en reçut foi & hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome *Innocent III*, vice-dieu, serviteur des serviteurs de DIEU, le 15 mai, veille de l'Ascension 1213 ?

A.

Oui, oui, nous nous en fouvenons, pour traiter ce ferviteur infolent comme il le mérite.

B.

Hé, mon DIEU, M. *C*, ne fefons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de fon humble & fainte puiffance. Le vice-dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à fon principal domeftique *Pipinus*, comme le dit *Eginhard* lui-même, fi les écrits de cet *Eginhard* n'ont pas été falfifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, & comme je le foupçonne.

Le vice-dieu *Sylveftre* donna la Hongrie au duc *Etienne*, en l'an 1001, pour faire plaifir à fa femme *Gizele* qui avait beaucoup de vifions.

Le vice-dieu *Innocent IV*, en 1247, donna le royaume de Norvége à un bâtard nommé *Haquin*, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiftant pas alors en Norvége, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux fiècles entiers, les rois de Caftille d'Arragon & de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu? On fait combien d'empereurs ont été dépofés, ou forcés de demander pardon, ou affaffinés, ou empoifonnés en vertu d'une bulle : non-feulement, vous dis-je, le ferviteur des ferviteurs de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine fans exception ; mais elle en a retenu le domaine fuprême, & le domaine utile ; il n'en eft aucun fur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute efpèce.

Il eft encore aujourd'hui fuzerain du royaume de Naples;

on lui en fait un hommage-lige depuis ſept cents ans. Le roi de Naples, ce deſcendant de tant de ſouverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples eſt aujourd'hui en Europe le ſeul roi vaſſal; & de qui? juſte ciel!

A.

Je lui conſeille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique ſuperſtition qui ſubſiſtent encore. Par quelle étrange fatalité preſque tous les princes coururent-ils ainſi pendant tant de ſiècles au-devant du joug qu'on leur préſentait?

B.

La raiſon en eſt fort naturelle. Les rois & les barons ne ſavaient ni lire ni écrire, & la cour romaine le ſavait: cela ſeul lui donna cette prodigieuſe ſupériorité dont elle retient encore de beaux reſtes.

C.

Et comment des princes & des barons qui étaient libres ont-ils pu ſe ſoumettre ſi lâchement à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'eſt. Les brutaux ſavaient ſe battre, & les jongleurs ſavaient gouverner: mais lorſque enfin les barons ont appris à lire & à écrire, lorſque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magiſtrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la pouſſière; au lieu d'hommage; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au des ſerviteur ſerviteurs; l'autre moitié, qui lui baiſe encore les pieds, lui lie les mains; du moins c'eſt ainſi que je l'ai lu dans une hiſtoire qui, quoique contemporaine, eſt vraie & philoſophique. Je ſuis ſûr que ſi

demain le roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être homme-lige du pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de DIEU, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit ; car ce n'est pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands pour colorer leurs usurpations, & pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblats de la sainte Eglise, le roi des deux Siciles, qui descend de *Hugues-Capet* en ligne droite, & non de ces normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, & le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achetera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce ; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregistreront cet édit sans remontrances.

On ne connait pas ses forces. Qui aurait proposé il y a cinquante ans de chasser les jésuites de tant d'Etats catholiques, aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguai : il couvrait de ses bras mille provinces, & portait sa tête dans le ciel. J'ai passé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines, ils disparaitront de la surface de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'aversion pour

le froc que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe ſont ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie ; je veux que chaque Etat ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? à cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui ; mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empreſſés à les guérir.

A.

Hé bien, ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIEME ENTRETIEN.

De la meilleure légiſlation.

C.

DE tous les Etats, quel eſt celui qui vous parait avoir les meilleures lois, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers ?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuſe conſtitution*, & que dans preſque tous les autres royaumes on en ſouhaite une autre. Notre juriſprudence criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare : nous avons aboli la

torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de fauver un coupable robufte, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet ufage infernal fous le roi *Jacques II*.

Chaque accufé eft jugé par fes pairs; il n'eft réputé coupable que quand ils font d'accord fur le fait : c'eft la loi feule qui le condamne fur le crime avéré & non fur la fentence arbitraire des juges. La peine capitale eft la fimple mort, & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme fur une croix de S[t] André, lui caffer les bras & les cuiffes, & le mettre en cet état fur une roue de carroffe, nous paraît une barbarie qui offenfe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahifon on arrache encore le cœur du coupable après fa mort, c'eft un ancien ufage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le fpectateur fans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refufe point comme ailleurs un confeil à l'accufé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement fon témoignage dans la néceffité de mentir en le puniffant s'il fe rétracte. On ne fait point dépofer les témoins en fecret, ce ferait en faire des délateurs. La procédure eft publique. Les procès fecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même fupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, auffi fotte qu'abominable, eft indigne de nous.

Dans le civil, c'eft encore la feule loi qui juge ; il n'eft pas permis de l'interprêter; ce ferait abandonner

la fortune des citoyens au caprice, à la faveur & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit *à la cour d'équité*, pardevant le chancelier & ses assesseurs; & s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire, dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie : si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, & de président qu'on nomme *à mortier;* presque toutes les places & les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'Etat; mais pour être conseiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes

heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire ſinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reſte.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le miniſtre eſt incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par ſa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie eſt dans notre île auſſi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle légiſlation ?

Nous avons, il eſt vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la diviſent : ces deux partis veillent l'un ſur l'autre, & ſe diſputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous béniſſons toujours cette heureuſe conſtitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement eſt un bel ouvrage ; mais il eſt fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le caſſons point.

B.

Conſervez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laiſſiez détruire. L'homme eſt né libre : le meilleur gouvernement eſt celui qui conſerve le

plus qu'il eſt poſſible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne ſe battent pas !

SEIZIEME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus : cela eſt-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & fortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau temps pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* & la ſecte des manichéens.

A.

Pardieu ſi *Jupiter* a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année au banc du roi qu'ils nomment *parlement.*

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux

fe tuent avec acharnement les uns les autres pour fe nourrir, que les hommes fe tuent beaucoup plus furieufement encore fans avoir feulement l'idée de manger ?

C.

Ah! pardonnez-moi. nous nous fefions autrefois la guerre pour nous manger : mais à la longue toutes les bonnes inftitutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans fi vous retranchez le temps perdu du fommeil & le temps que nous perdons dans la veille, il refte à peine quinze ans clair & net; que fur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eft qu'un paffage du néant à l'exiftence, & que fi vous retranchez encore les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne refte pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas fix mois pour les autres. N'eft-ce pas là un abus intolérable ? (*)

A.

Hé que diable en conclurez-vous? ordonnerez-vous que la nature foit autrement faite qu'elle ne l'eft ?

B.

Je le défirerais du moins.

A.

C'eft un fecret fûr pour abréger votre vie.

C.

Laiffons-là les pas de clerc qu'a fait la nature, les

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*, tome II des Romans.

enfans formés dans la matrice pour y périr souvent & pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte & qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liste serait longue dans la société perfectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui sèment le blé & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'*Ancre*, un maréchal de *Marillac*, un duc de *Sommerset*, une *Marie Stuart*; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'*Esdras* si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre,

& commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes font-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'*Alexandre VI*, de la S[t] Barthelemi & de *Cromwell* ?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la ſuperſtition excita les orages, & la philoſophie les apaiſe.

DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.

Sur des choſes curieuſes.

B.

A PROPOS, M. *A*, & croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

M. *B*, ma fantaiſie eſt qu'il eſt éternel.

B.

Cela peut ſe ſoutenir par voie d'hypothèſe. Tous les anciens philoſophes ont cru la matière éternelle: or de la matière brute à la matière organiſée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèſes ſont fort amuſantes; elles ſont ſans

conféquence. Ce font des fonges que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous penfons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que depuis la création du monde, qui fut faite de rien, jufqu'au déluge univerfel fait avec de l'eau créée exprès, il fe paffa 1656 ans felon la Vulgate, 2309 ans felon le texte famaritain, & 2262 ans felon la traduction miraculeufe que nous appelons *des feptante.* Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* & *Eve* notre père & notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de perfonne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas fecret jufqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avifaffent, fous le premier & le fecond *Ptolomées*, de traduire fort mal en grec leurs rapfodies abfolument inconnues jufque-là au refte de la terre.

Il eft plaifant que nos titres de famille ne foient demeurés en dépôt que dans une feule branche de notre maifon, & encore chez la plus méprifée ; tandis que les Chinois, les Indiens, les Perfans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve.*

B.

Il y a bien pis : c'eft que *Sanchoniathon* qui vivait inconteftablement avant le temps où l'on place *Moïfe*, & qui a fait une genèfe à fa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet *Adam* ni de cette *Eve.* Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. *B*, que *Sanchoniathon* vivait avant l'époque de *Moïfe ?*

B.

C'eſt que s'il avait été du temps de *Moïſe*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui floriſſait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps; les livres juifs l'avouent en pluſieurs endroits. Il eſt dit expreſſément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (*t*) nommée *Cariath-Sepher*, c'eſt-à-dire, *ville des livres*, appelée depuis *Dabir*. Certainement *Sanchoniathon* aurait parlé de *Moïſe* s'il avait été ſon contemporain ou ſon puîné. Il n'eſt pas naturel qu'il eût omis dans ſon hiſtoire les mirifiques aventures de *Moſé* ou *Moïſe*, comme les dix plaies d'Egypte & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. *Sanchoniathon* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua* : donc il n'en ſavait rien, donc il était antérieur à *Moïſe* ainſi que *Job* qui n'en parle pas. *Euſèbe*, ſon abréviateur qui entaſſe tant de fables, n'eût pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une coſmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue

(*t*) Juges chap. I, v. 11.

de

de nom pour fignifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jeova* ou *Iao* des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs fuperftitions nouvelles, leur ufure confacrée font les feules chofes qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces poliffons, chez qui les noms de *géométrie* & d'*aftronomie* furent toujours abfolument inconnus, n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent efclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'eft là qu'ils connurent les noms des anges & même le nom d'*Ifraël*, comme ce transfuge juif *Flavien Jofephe* l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une genèfe antérieure à celle des Juifs & toute différente?

A.

Cela eft inconteftable. Voyez le Shafta & le Védam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Perfans, le Thaut ou *Mercure trifmégifte* des Egyptiens; *Adam* leur eft auffi inconnu que le font les ancêtres de tant de marquis & de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam!* cela eft bien trifte. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam.*

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les *étrennes mignonnes* ne font pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. *A.* eft pré-adamite?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſur quoi fondez-vous votre belle hypothèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné juſqu'ici bien ou mal ; mais je ſais que nous avons raiſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* & des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, & que ce machiniſte a un excellent entendement. Le monde eſt aſſurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part qu'elle ſoit. Cet argument eſt vieux & n'en eſt pas plus mauvais.

Tous les corps vivans ſont compoſés de léviers, de poulies qui agiſſent ſuivant les lois de la mécanique, de liqueurs que les lois de l'hydroſtatique font perpétuellement circuler ; & quand on ſonge que tous ces êtres ont du ſentiment qui n'a aucun rapport à leur organiſation, on eſt accablé de ſurpriſe.

Le mouvement des aſtres, celui de notre petite terre autour du ſoleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon*

qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU *l'éternel géomètre*; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon*. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères grecs furent sans contredit platoniciens : mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde : *Spinosa* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en fesant abstraction de tout

le reſte; & voyons combien nous avons de probabilités pour que le ſeul mouvement les mette à ces places reſpectives. Nous n'avons que vingt-quatre hafards dans cette combinaiſon ; c'eſt-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces aſtres ſe trouveront où ils ſont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre globe ſeront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que ſept cents vingt hafards contre un, pour mettre ces ſix groſſes planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entr'elles ſelon leurs diſtances données. Il eſt donc démontré qu'en ſept vingts jets le ſeul mouvement a pu mettre ces ſix planètes principales dans leur ordre.

Prenez enſuite tous les aſtres ſécondaires, toutes leurs combinaiſons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui ſentent, qui penſent, qui agiſſent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hafards; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, juſqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il eſt par le ſeul mouvement; donc il eſt poſſible que dans toute l'éternité le ſeul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il exiſte. Voilà le raiſonnement de ces meſſieurs.

A.

Pardon, mon cher ami *C*; cette ſuppoſition me paraît prodigieuſement ridicule pour deux raiſons; la première, c'eſt que dans cet univers il y a des êtres intelligens, &

que vous ne fauriez prouver qu'il foit poffible que le feul mouvement produife l'entendement. La feconde, c'eft que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une caufe intelligente formatrice anime l'univers. Quand on eft tout feul vis-à-vis l'infini, on eft bien pauvre. (9)

Encore une fois *Spinofa* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un fot orgueil votre faible raifon dans un abyme où *Spinofa* n'a pas ofé defcendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'eft une caufe aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète eft toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme la racine du cube de fa diftance eft à la racine cube des diftances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les aftres font de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les aftres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. *Spinofa* n'en difait point : il eft plus aifé de dire des injures que des raifons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec *Virgile* :

Mens agitat molem & magno fe corpore mifcet.

Je ne fuis pas de ces gens qui difent que les aftres, les hommes, les animaux, les végétaux, la penfée font l'effet d'un coup de dés.

(9) Nous fommes encore trop peu au fait des chofes de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette queftion, & l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas foupçonnées.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spléen;* mais en me fâchant je n'en avais pas moins raifon.

B.

Allons au fait fans nous fâcher. Comment, en admettant un DIEU, pouvez-vous foutenir par hypothèfe que le monde eft éternel ?

A.

Comme je foutiens par voie de thèfe que les rayons du foleil font auffi anciens que cet aftre.

C.

Voilà une plaifante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des finges, & nous, nous ferions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce; elle faute cinquante fois fa hauteur. Elle ne s'eft pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces exiftent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien, puifqu'elles exiftent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raifon pour qu'elles n'aient pas toujours exifté. Car fi elles font inutiles, elles ne doivent jamais être; & dès qu'une efpèce a l'exiftence, il eft impoffible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? ce ne ferait pas la peine d'être géomètre & architecte pour paffer une éternité fans combiner & fans bâtir. Son effence eft de produire, puifqu'il a produit; il exifte néceffairement ; donc tout ce qui eft en lui eft effentiellement néceffaire. On ne peut dépouiller

un être de fon effence, car alors il cefferait d'être. DIEU eft agiffant; donc il a toujours agi; donc le monde eft une émanation éternelle de lui-même : donc quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière font partis néceffairement de l'aftre lumineux de toute éternité, & toutes les combinaifons font parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le ferpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon ont toujours exifté, parce qu'ils étaient poffibles.

B.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos, la puiffance formatrice, le grand être a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainfi. Sans cela il n'eût point été l'être néceffairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuiffant ou pareffeux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de fon ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes feraient impoffibles ?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une caufe éternelle, néceffaire, agiffante par fon effence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle caufe qui n'a point d'effet me femble auffi abfurde qu'un effet fans caufe.

C.

Mais bien des gens pourtant difent que cette caufe éternelle a choifi ce monde entre tous les mondes poffibles.

A.

Ils ne paraiffent point poffibles s'ils n'exiftent pas. Ces meffieurs-là auraient auffi-bien fait de dire que DIEU a choifi entre les mondes impoffibles. Certainement l'éternel

artiſan aurait arrangé ces poſſibles dans l'eſpace. Il y a de la place de reſte. Pourquoi, par exemple, l'intelligence univerſelle, éternelle, néceſſaire, qui préſide à ce monde, aurait-elle rejeté dans ſon idee une terre ſans végétaux empoiſonnés, ſans vérole, ſans ſcorbut, ſans peſte & ſans inquiſition ? Il eſt très-poſſible qu'une telle terre exiſte : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre eſt poſſible, & qu'il ne nous l'a pas donnée, c'eſt dire aſſurément qu'il n'a eu ni raiſon, ni bonté, ni puiſſance. Or c'eſt ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'eſt apparemment qu'il était impoſſible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exiſte pas ? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de ſirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire; & je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-deſſus des autres; & nous avons néceſſairement un des plus méchans lots ! Ceſte imagination eſt belle; mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univerſelle, en un mot du grand être, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte ?

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand être n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtème?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un être intelligent, une puiſſance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain : après demain je la nie; & je puis me tromper tous les jours. Tous les philoſophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand être ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes? que *Deſcartes* fût perſuadé de ſa matière ſtriée? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. *Téliamed* riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le jéſuite irlandais *Needham* qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtèmes il faut toujours ſe

réferver le droit de rire le lendemain de fes idées de la veille.

C.

Je fuis très-aife d'avoir trouvé un vieux philofophe anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit férieufement en DIEU : cela eft très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, & je crois beaucoup plus que les univerfités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là font affez ferrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ fix mille ans ; & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître fans domeftiques, de roi fans fujets, de père fans enfans, ni de caufe fans effet.

C.

D'accord, nous en fommes convenus. Mais là, mettez la main fur la confcience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur & puniffeur qui diftribue des prix & des peines à des créatures qui font émanées de lui, & qui néceffairement font dans fes mains comme l'argille fous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre, parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien de fi injufte. Or l'éternelle & fuprême intelligence doit être jufte ; l'éternel amour doit chérir fes enfans, leur épargner les coups de pied, & ne les pas chaffer de la maifon pour les avoir fait naître lui-même néceffairement avec de vilaines jambes.

A.

Je fais tout ce qu'on a dit fur cette matière abftrufe, & je ne m'en foucie guère. Je veux que mon procureur,

mon tailleur, mes valets, ma femme même croient en DIEU; & je m'imagine que j'en ferai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, & cela me fuffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingts dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenfeurs & puniffeurs, & je fuis citoyen du monde.

B.

C'eft fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en fais rien par moi-même; mais, encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion fi utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le refte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel fi vous le voulez abfolument, quoique je tienne bien fort à ce fyftème. Que nous importe après tout que ce monde foit éternel, ou qu'il foit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons DIEU, foyons juftes & bienfefans; voilà l'effentiel; voilà la conclufion de toute difpute. Que les barbares intolérans foient l'exécration du genre-humain, & que chacun penfe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand être.

XXV.

LES ADORATEURS,

OU

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MES compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Cathay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, & qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés, qui mesurent le reste de la terre & les temps antiques par la petite mesure de leur province, sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet être des êtres que les peuples du Gange policés avant les Sères reconnaissaient dans des temps encore plus reculés, sous le nom de *Birmah* père de *Brama* & de toutes choses, & qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand être nommé *Oromase* chez les anciens Perses. Adorons ce Demiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs, ce DIEU *très-bon & très-grand*, *optimum*

maximum, qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorfque dans le fénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'eft lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immenfité de l'efpace. Il dit, & tout exifta; mais il le dit avant les temps; il eft l'être néceffaire, donc il fut toujours. Il eft l'être agiffant, donc il a toujours agi : fans quoi il n'aurait été dans une éternité paffée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers dans peu de jours; car alors il ne ferait que l'être capricieux.

Ce n'eft ni depuis fix-mille ans, ni depuis cent mille, que fes créatures lui durent leurs hommages; c'eft de toute éternité. Quel refferrement d'efprit, quelle abfurde groffiéreté! de dire le chaos était éternel, & l'ordre n'eft que d'hier. Non, l'ordre fut toujours parce que l'être néceffaire auteur de l'ordre fut toujours.

C'eft ainfi que penfait le grand *St Thomas* dans la fomme de la foi catholique (*lib. fecund. capite* 3). » DIEU » a eu la volonté pendant toute l'éternité, ou de » produire l'univers ou de ne le pas produire; or il » eft manifefte qu'il a eu la volonté de le produire; » donc il l'a produit de toute éternité, l'effet fuivant » toujours la puiffance d'un agent qui agit par » volonté. »

A ces paroles fenfées qu'on eft bien étonné de trouver dans *St Thomas*, j'ajoute qu'un effet d'une caufe éternelle & néceffaire doit être éternelle & néceffaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu fans ceffe un mouvement de déclinaifon ainfi que l'a chanté *Lucrèce*, grand peintre à la vérité

des chofes communes qu'il eft aifé de peindre, mais phyficien de la plus complète ignorance.

Cet être fuprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique *Defcartes* dans fon roman appelé *Philofophie.*

Mais il a voulu que les parties de la matière s'attiraffent réciproquement en raifon directe de leurs maffes, & en raifon inverfe du quarré de leurs diftances; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le foleil, & que toutes nos planètes tournaffent autour de lui, de façon que les cubes de leurs diftances feraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter & Saturne obfervent ces lois en parcourant leurs orbites; & les fatellites de Saturne & de Jupiter obéiffent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naiffance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils font aujourd'hui auffi connus que les premières propofitions d'*Euclide.*

On fait que tout eft uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliars de foleils, qui le rempliffent, ne font qu'une faible expreffion de l'immenfité de l'exiftence. Tous jettent de leur fein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre foleil; & des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jufqu'à deux mille dans une feule partie de la conftellation d'Orion. Cette longue & large bande de points blancs qu'on remarque dans l'efpace, & que la fabuleufe Grèce nommait *la voie lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter*, Dieu de l'univers, avait laiffé répandre un peu de lait en tettant fa nourrice; cette

voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils & de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces & d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire.

Au-delà de leurs cours & loin dans cet espace,
Où la matière nage & que DIEU seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le DIEU des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis le DIEU des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige & qui les anime, doit être par-tout; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, & le grand être ne serait pas en tous lieux!

Virgile a dit :

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Caton a dit :

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

St Paul a dit :

In Deo vivimus, movemur & sumus.

Tout se meut, tout respire & tout existe en DIEU.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet, & des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic secum habitans in penetralibus
Se rex ipse suo contuitu beat.
Dans son appartement ce monarque suprême
Se voit avec plaisir, & vit avec lui-même.

C'est au fond peindre DIEU comme un fat qui se regarde au miroir & qui se contemple dans sa figure; c'est bien alors que l'homme a fait DIEU à son image.

Pensons donc comme *Platon*, *Virgile*, *Caton*, St *Paul*, St *Thomas* sur ce grand sujet, & non comme le *Victorin* auteur de cet hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'être nécessaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous, ombres passagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes pensans, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée pour comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cents vingt années outre son cours dans son orbite & sa rotation sur elle-même? comment l'astre de nos nuits se balance-t-il, & pourquoi la terre & lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaissances divines, n'est pas une unité sur un million dans le genre-humain; tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou consument

leur

leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, & en font tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui fe pavanent fur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces auguftes vérités.

C'eft à ce petit nombre de fages que je m'adreffe pour admirer avec eux l'immenfité de l'ordre des chofes, la puiffante intelligence qui refpire dans elles, & l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment eft accordé aux individus paffagers qui végètent, qui fentent & qui penfent.

LE SECOND ADORATEUR.

Vous avez admiré, vous avez adoré; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importe des millions d'univers, (néceffaires fans doute puifqu'ils exiftent) mais qui ne me feront aucun bien, & que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immenfité, à moi qui fuis à peine un point! Que me fait l'éternité quand mon exiftence eft bornée à ce moment qui s'écoule! Ce qui peut exciter ma reconnaiffance, c'eft que je fuis un être végétant, fentant, & ayant du plaifir quelquefois.

Grâces foient à jamais rendues à cet être néceffaire, éternel, intelligent & puiffant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organifation & de la végétation. Il a voulu que nous euffions tous des poumons, un foie, un pancréas, un eftomac, un cœur avec des oreillettes, des veines & des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'eft un artifice auffi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs foleils : mais cet artifice prodigieux ne ferait rien, fi

nous n'avions le ſentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits & les organes qui la conſervent; & ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les inſtrumens ſi chers & ſi inconcevables par qui la vie eſt donnée aux êtres qui naiſſent de nous.

Le grand être nous fit préſent à tous de ſix organes auxquels ſont attachés des ſentimens, tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps, mais plus ſenſible dans les mains; l'ouïe que pluſieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous, mais qui nous donne ſur eux un avantage dont ils ne ſont que très-groſſièrement ſuſceptibles; c'eſt celui de la muſique; nous entendons des accords où preſque tous les animaux n'entendent que des ſons. L'harmonie n'eſt faite que pour nous; & ſi les roſſignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue & plus variée.

La vue de l'homme eſt moins perçante que celle de tous les oiſeaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les inſectes auxquels il eſt donné de voir un univers en petit qui nous échappe : mais placés entre l'aigle & la mouche, nous devons être contens de nos yeux; c'eſt un tact qui ſe prolonge juſqu'aux étoiles. Nous voyons par un ſeul trou le quart du ciel, cette propriété eſt aſſez avantageuſe.

Le goût eſt auſſi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il eſt bien difficile de deviner quelle eſpèce eſt la plus gourmande & a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas diſputer. Mais il faut convenir que ſans le goût aucun animal ne penſerait à ſe nourrir; rien ne ſerait plus inſupportable que de

manger & de boire, si DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaisir que de besoin. Le plaisir vient manifestement de DIEU. Cette vérité est si palpable qu'il est impossible de se donner, d'imaginer même une sensation agréable qui ne soit pas dans les organes que nous possédons, & que nous n'ayons pas éprouvée.

Le sixième sens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, est celui qui unit si délicieusement les deux sexes, celui dont le seul désir surpasse toutes autres voluptés; celui qui, par ses seuls avant-goûts, est un plaisir ineffable. Les autres sens se bornent à la satisfaction de l'individu qui les possède : mais le sens de l'amour enivre à la fois les deux êtres pensans, & en fait naître un troisième. Quel adorable mystère ! la jouissance devient une création. Aussi le comte de *Rochester* a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées ; aussi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes sans faire usage de ses organes. Il a choisi le plus noble, le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage & de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cristallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os piérreux, le tambour, le tympan & sa corde, le marteau, l'enclume & l'étrier ; & qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingts mille livres que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Hecquet* faire de l'estomac un moulin, & *Van-Helmont* un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer, avec autant de reconnaissance que d'étonnement, la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu, & nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre & des accompagnemens qui les environnent, regardez-les avec des yeux d'un anatomiste; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voient qu'avec les yeux de la volupté; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, & passe auprès du cœur, il descend aux organes de la génération, & de-là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de léviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand être qui vous a donné les organes de la génération pour la produire & non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle; & plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols & les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a

paſſé d'un corps dans un autre, & qu'ainſi elle eſt éternelle comme le grand être dont elle eſt émanée.

Enfin, rendons grâces à l'être ſuprême qui nous a donné le plaiſir. Probablement les aſtres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte ſur cette foule de ſoleils qui ſurpaſſent un million de fois notre ſoleil en groſſeur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron & l'éléphant, la matière brute, la matière organiſée, la matière en mouvement, la matière ſenſible, rendent d'éternels témoignages au grand Demiourgos éternellement agiſſant par ſa nature, & de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de ſoleil ſans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du ſentiment que vous tenez de lui, & que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la penſée. L'inſtinct & le ſentiment ſont divins ſans doute. C'eſt par inſtinct que ſe forment tous nos premiers mouvemens, & que nous ſentons tous nos beſoins. Mais les choſes ſont tellement combinées que ſi les autres animaux ſont doués d'un inſtinct qui ſurpaſſe le nôtre, nous avons une raiſon qui ſurpaſſe infiniment la leur. En mille occaſions fiez-vous à votre chien & même à votre cheval; que l'Indien conſulte ſon éléphant : mais en mathématique conſultez *Archimède.* DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la réſiſtance & le reſſort, c'eſt-là ſon inſtinct, il eſt incompréhenſible; celui des animaux l'eſt auſſi, mais la penſée eſt encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipſe & d'obſerver la route des comètes ſemble, ſi on l'oſe dire, tenir quelque

chose de la puissante intelligence du grand être qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses lois invariables de mouvement. Toute espèce chez les animaux a son instinct presque toujours assez uniforme, & qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites ; mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il est très-certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnait son maitre au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire & ces idées aux animaux? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, & par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, & devenir d'excellens chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé & défendu leurs maîtres ; plusieurs ont été rebelles & ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes & les reptiles mêmes perfectionnent, en vieillissant, leur instinct, jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups en font une preuve évidente. Un vieux loup

& sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance & la démence peuvent seules combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps & la commodité d'observer la conduite des animaux lisent l'excellent article *Instinct* dans l'Encyclopédie ; ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge de Strasbourg ; raison bornée, mais réelle, intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre, faible & incorruptible ruisseau de cette intelligence immense & incompréhensible qui a présidé à tout en tout temps.

Un espagnol nommé *Pereira*, qui n'avait que l'imagination, s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation ; il fit de DIEU un joueur de marionettes occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages, à leur faire jeter les cris de la joie & de la douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie ; à les accoupler sans amour, à les faire manger & boire sans soif & sans faim. *Descartes*, dans ses romans, adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de *Polignac*, homme de beaucoup d'esprit, & qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philosophe, & ne connaissant malheureusement que les absurdes systèmes de *Descartes*, s'avisa d'écrire un poëme contre *Lucrèce*; mais bien moins poëte que ce romain, il fut aussi mauvais physicien que lui : il

ne fit qu'oppofer erreurs à erreurs dans fon ouvrage fec & décharné, qu'on loua beaucoup & qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans fon poëme des exemples incroyables de la fagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au fixième chant, un conte qu'il avait fouvent fait à la cour de France à fon retour de Pologne, & dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume; que l'aigle quelque temps après le dépluma tout entier, & dédaigna de lui ôter la vie. Le milan (pourfuit-il) médita fa vengeance pendant tout le temps que fes plumes revinrent. Enfin il trouva fur un vieux pont une ouverture, par laquelle il pouvait paffer fon corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il fe fut effayé à plufieurs reprifes, il va défier fon ennemi dans les airs, il le trouve à point nommé : le combat s'engage, le milan, par une retraite habile, plonge dans le trou & paffe à travers; l'aigle le pourfuit avec rapidité, la tête & le cou paffent aifément, le refte du corps ne peut fuivre. Il fe débat pour fe dégager : tandis qu'il s'épuife en effort, le milan revole fur lui à fon aife, le déplume comme il avait été déplumé, & lui donne généreufement la vie comme l'aigle la lui avait donnée, mais il le laiffe en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les ftratagèmes de *Frontin* aucune rufe de guerre qui approche de celle-ci, & *Scipion* l'africain ne fut jamais fi magnanime. On s'attend que le cardinal

de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame ; point du tout : il conclut que c'eſt un automate ſans eſprit & ſans aucune ſenſation.

C'eſt ainſi que le fils du grand *Racine*, qui hérita de ſon père le talent de la verſification, ſe fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raiſonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en aſſurant ſans raiſonner qu'elles ſont de pures machines.

Oui, ſans doute, elles ſont machines. mais machines à ſentiment, machines à idées, machines plus ou moins penſantes, ſelon qu'elles ſont organiſées. Il y a de grandes différences entre leurs talens, comme il en eſt entre les nôtres. Quel eſt le chien de chaſſe, l'ouran-ou-tang, l'éléphant bien organiſé qui n'eſt pas ſupérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les reſtes d'une inutile vie dans l'abrutiſſement d'une végétation interrompue, ſans mémoire, ſans idées, languiſſant entre quelques ſenſations & le néant? Quel eſt l'animal qui ne ſoit pas cent fois au-deſſus de nos enfans nouveaux nés, chez qui DIEU cependant, ſelon nos théologiens, infuſa une ame ſpirituelle & immortelle, au bout de ſix ſemaines dans l'utérus de leur mère. Que dis-je, quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes ! quelle diſtance immenſe entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini, & *Newton* expirant ſans connaiſſance, ſans aucune trace de ce génie qui avait peſé les mondes ! c'eſt la ſuite des lois éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand être dont ces lois émanent ; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la penſée, qui nous élève juſqu'à lui.

Un profond philofophe, & qui aurait faifi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les menfonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'eft plutôt DIEU qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puifqu'il eft néceffairement le grand, le feul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment penfons-nous, comment fentons-nous? qui pourra nous le dire? DIEU n'a pas mis, (il faut le répéter fans ceffe) DIEU n'a pas caché dans les plantes un être fecret qui s'appelle *végétation ;* elles végètent, parce qu'il fut ainfi ordonné dans tous les fiècles. Il n'eft point dans l'animal une créature fecrète qui s'appelle *fenfation ;* le cerf court, l'aigle vole, le poiffon nage fans avoir befoin d'une fubftance inconnue, réfidente en eux qui les faffe voler, courir & nager. Ce que nous avons nommé leur inftinct eft une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand être. Nous avons de-même une faculté ineffable dans l'entendement humain : mais il n'y a point d'être réel qui foit l'entendement humain ; il n'en eft point qui s'appelle *la volonté.* L'homme raifonne, l'homme défire, l'homme veut ; mais fes volontés, fes défirs, fes raifonnemens ne font point des fubftances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne, & enfuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des chofes ; ne tombons point dans cette erreur.

Nous fommes tantôt penfans, tantôt ne penfant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormans, tantôt excités par des défirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie paffagère ; efclaves dès notre enfance jufqu'à la mort de tout ce qui nous environne, ne pouvant rien par nous

feuls, recevant toutes nos idées fans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'inftant fuivant ; & toujours fous la main du grand être qui agit dans toute la nature par des voies auffi incompréhenfibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la caufe, la fin, l'enveloppe & le centre de toutes chofes ; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offenfe, fi pourtant le fini peut outrager l'infini, fi un être miférable qui eft à peine un mode de l'être, un embrion né entre de l'urine & des excrémens, excrément lui-même formé pour engraiffer la fange dont il fort, peut faire une injure à l'être éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut & de tout ce qui fera, que nous le fefons auteur du mal. Je confidère, avec douleur, que toutes les fectes qui ont admis comme nous un feul DIEU, font tombées dans ce piége où je crains que ma raifon ne foit prife. Leurs prétendus fages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorfque les rayons du foleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'eft pas le foleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que fes rayons lui crevaffent les yeux.

Je vous difais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaiffance & de joie ; mais d'autres idées s'étant préfentées néceffairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remercimens font fuivis de mes murmures involontaires ; j'éclate en gémiffemens & je me diffous en larmes, comme un enfant qui paffe en un moment du rire à la plainte entre les bras de fa nourrice.

Toute l'antiquité admira & pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfans du ciel & de la terre, qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père & mère, & firent la guerre aux Dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être en paraissant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux, versant le bien goutte à goutte & le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, possédant les deux sexes à la fois, devinrent fort insolens, & furent, pour leur châtiment, séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur Shasta, qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du Hanscrit, entre les mains des brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables, mais que parmi les citoyens du ciel, il se trouva deux gourmands mari & femme qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues ? c'est là qu'est le privé de l'univers ; ils y allèrent, & DIEU les y laissa pour les punir.

Quelques autres asiatiques rapportent que DIEU, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin ; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles, & se mit à courir le monde. Chemin fesant l'âne rencontre le serpent, & lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque

fontaine où il pût boire; le ferpent le conduifit avec courtoifie ; mais tandis que l'âne buvait, & que l'homme était éloigné, le ferpent vola la recette ; il y lut le fecret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, felon l'idée commune de l'Afie. L'homme garda fa peau & fut fujet à la mort.

Les Egyptiens & furtout les Perfans reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un *Typhon*, un *Arimane*, un *Sathan*, un mauvais principe qui fe plaifait à gâter tout ce que le bon principe fefait de bien. Cette idée était prife de ce qui fe paffait tous les jours chez les pauvres humains. Nous fommes prefque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation oppofée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit ; c'eft l'hiftoire du genre-humain. Les hommes ont toujours tranfporté dans le ciel toutes les fottifes de la terre, foit fottifes atroces, foit fottifes ridicules. La doctrine de *Zoroaftre* & celle de *Manès* ne font au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la caufe de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon & une petite fille frère & fœur, que le frère caffait quelquefois la cruche de fa petite fœur, & qu'alors on avait des pluies & des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéifme ; & tous les fyftèmes fur lefquels on a tant difputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de mifères & de chagrins, d'avoir juftifié fi mal la Providence dans les bons momens, où quelque relâche dans leurs peines leur laiffait la liberté de penfer. Pardonnons-leur d'avoir fuppofé un grand être malfefant, éternel ennemi d'un grand

être favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il confidère que la terre entière n'eft que l'empire de la deftruction? La génération, la vie des animaux font l'ouvrage d'une main fi puiffante & fi induftrieufe, que la puiffance de tous les rois & le génie de cent mille *Archimèdes* ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi fert tout cet artifice divin qui brille dans la ftructure de ces milliars d'êtres fenfibles ? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certe fi un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même & jouant de la flûte, & qu'il le brifât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe eft couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes; ce n'eft qu'un vafte champ de carnage & d'infection. Toute efpèce eft impitoyablement pourfuivie, déchirée, mangée fur la terre, dans l'air & dans les eaux. L'homme eft plus malheureux que tous les animaux enfemble ; il eft continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude & l'ennui, qui ne font que le dégoût de foi-même. Il aime la vie & il fait qu'il mourra. S'il eft né pour goûter quelques plaifirs paffagers dont il loue la Providence, il eft né pour des fouffrances fans nombre & pour être mangé des vers ; il le fait & les animaux ne le favent pas. Cette idée funefte le tourmente ; il confume l'inftant de fa déteftable exiftence à faire le malheur de fes femblables, à les égorger lâchement pour un vil falaire, à tromper & à être trompé, à piller & à être pillé, à fervir pour commander, à fe repentir fans ceffe. Exceptez-en quelques fages, la foule des hommes n'eft qu'un affemblage horrible de criminels infortunés, & le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'être des êtres, en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère, puisque vous aimez DIEU, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'être des êtres & les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal, & de la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu DIEU ridicule ; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages ; elle produit une vertu consolante, la résignation. Grâces à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil & dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand être. La justice, la bienfesance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfesans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages & la nôtre ; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, & les fripons penser à persécuter les ames honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, & chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine, & la gravitation dans la matière.

D'ailleurs, toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit.* S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens je ne sais comment dans un corps de cinq pieds & demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal & l'invisible organe de cette machine? Ajoutons à nos vertus celle de l'espérance, souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand être.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère, je me résigne, il le faut bien. J'espère autant que je le puis, & je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand être.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéri avec le jésuite *Lavaur*, qui avait onze cents mille francs dans son porte-feuille en lettres de change & en diamans, je connus beaucoup de guèbres & de brames. Ces guèbres ou parsis sont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'être nécessaire éternellement agissant de ne former les mondes que depuis quatre cents cinquante mille années, & qu'il les avait formés en six *gahambars*, en six temps. Les pauvres mages! ils font de DIEU un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage,

&

& qui ſe donne ce qu'on appelle du bon temps la ſeptième ſemaine.

Si vous ſaviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs ſix *gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du ſerpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'eſt pas comparable à celle des Parſis. On y voit des ſerpens & des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand être, l'être néceſſaire, éternel, infini, ſe promène tous les jours à midi ſous des palmiers; il forme une eſpèce de *Pandore* qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la ſubſtance d'un homme, cet homme s'appelait *Misha* & ſa femme *Mishana*. (*a*)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés juſqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enſeigne le paſſé, le préſent & le futur, & qui donne des leçons de morale & de phyſique. Les arbres de Dodone ne ſont rien auprès. Tout eſt prodige dans les temps antiques de tous les peuples; rien n'eſt jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaiſſaient pas. On ne voit aucun hiſtorien ſage qui raconte les ſiècles paſſés, mais on voit par-tout des ſorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces ſorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là ſe met un bât ſur le dos, & court tout nu dans les rues de la capitale. Celui-ci mange des excrémens ſur ſon pain, cet autre eſt enlevé par les cheveux au milieu des airs. Un quatrième ſe promène ſur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* eſt englouti dans

(*a*) Ce ſont les premiers hommes ſelon *Zoroaſtre* : comme ſuivant *Sanchoniathon*, ce ſont *Protegenos* & *Genos*, ou du moins des creatures que le traducteur grec nomme ainſi. Chez les Indiens ce ſont *Adimo* & *Procriti*, chez les Grecs *Promethee*, *Epimethee* & *Pandore*, chez les Chinois *Puon-cu* &c.

le ventre d'un poiſſon, il y reſte trois jours, mais il y fait très-bonne chère; car il fait griller le foie du poiſſon & le mange; de là il court au détroit de Gibraltar, il le paſſe dans ſon gobelet. (*b*)

Bacchus avec ſa verge va conquérir les Indes, il change ſa verge en ſerpent, & rechange le ſerpent en verge; il paſſe la mer des Indes à pied ſec, arrête le ſoleil & la lune, & fait cent tours de cette force. Voilà l'hiſtoire ancienne.

Toutes ces inepties ſont rire. Mais voici ce qui fait verſer des larmes.

Les charlatans qui montèrent ſur des tréteaux les jours de foire pour divertir la canaille par ces contes, ne ſe contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait, ils crièrent: » Nous atteſtons les dieux immortels » qui habitent ſur le ſommet de l'Olympe & de l'Atlas, » nous jurons par le grand *Demiourgos*, le grand *Zeus* » leur père & leur maître, que nous vous avons annoncé » la vérité pure; nous ſommes les ambaſſadeurs du ciel, » payez-nous notre voyage. Les deux tiers de vos biens » ſont à nous de droit divin, & l'autre de droit humain. » Nous avons la condeſcendance de vous laiſſer jouir » de ce dernier tiers, mais à la condition que les rois » tiendront la bride de notre cheval, & l'arçon de notre » ſelle quand nous viendrons vous viſiter; qu'ils » mettront leurs diadèmes à nos pieds, qu'ils croiront » fermement que nous ſommes infaillibles; & pour les » récompenſer de leur foi, non-ſeulement nous leur » concédons la dignité de notre porte-coton quand nous » irons à la ſelle, mais nous voulons bien, par grâce » ſpéciale, leur faire diſtribuer nos matières, qu'ils

(*b*) Voyez *Licophron*.

» porteront pendues à leur cou refpectueufement. Ainfi » DIEU leur foit en aide. » (*c*)

Si quelqu'un ofe jamais difputer, même avec la plus grande retenue, fur les dimenfions de la taffe d'*Hercule*, dans laquelle il navigea d'une de fes colonnes à l'autre, s'il ofe demander comment *Hercule* fut avalé par un poiffon, & comment il trouva un gril dans fon ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il fera pendu fur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* & *Pirrha* s'étant trouffés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, fera lapidé, comme de raifon, par nos théologiens; & le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche. . . . . jettera la première pierre.

Si quelqu'un eft affez infolent pour réciter une chanfon fur *Cibèle* la mère de *Zeus*, ou *Vénus* fa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine, dont on lui tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues, on jettera fon cœur, fa main, fa langue & fon corps dans les flammes, pour la confolation des fidelles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui eft très-glorieux, qui aime paffionnément à voir un cœur fanglant dont on donne des foufflets fur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine feront en grand nombre, faites vîte une S[t] Barthelemi, c'eft le moyen le plus fûr pour éclaircir la foule . . . . Que vos grands ftolifères n'aient jamais moins de dix talens d'or de rente, & que les très-grands ftolifères n'en aient jamais moins de mille . . . . Qu'on dépeuple

(*c*) Voyez toutes les relations concernant le grand-lama.

la terre & les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'être des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe ; il y en a, sans doute, nous sommes dans un orage, sauve qui peut. Mais, encore une fois, espérons de beaux jours. Où & quand ? je n'en sais rien ; mais si tout est nécessaire, il l'est que le grand être ait de la bonté. La boîte de *Pandore* est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre.

XXVI.

LE DINER DU COMTE DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

Quoi, monfieur le comte, vous croyez la philofophie auffi utile au genre-humain que la religion apoftolique, catholique & romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philofophie étend fon empire fur tout l'univers, & votre Eglife ne domine que fur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philofophie eft plus falutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle eft pratiquée depuis long-temps.

L'ABBÉ.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philofophie ?

LE COMTE.

J'entends l'amour éclairé de la fageffe, foutenu par l'amour de l'être éternel, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

L'ABBÉ.

Hé bien, n'eft-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE.

Si c'eft-là ce que vous annoncez, nous fommes d'accord; je fuis bon catholique, & vous êtes bon philofophe, n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philofophie religieufe & fainte, ni par des fophifmes & des abfurdités qui outragent la raifon, ni par la cupidité effrénée des honneurs & des richeffes qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités & la modération de la philofophie; alors cette philofophie adoptera la religion pour fa fille.

L'ABBÉ.

Avec votre permiffion, ce difcours fent un peu trop le fagot.

LE COMTE.

Tant que vous ne cefferez de nous conter des fagots, & de vous fervir de fagots allumés au lieu de raifons, vous n'aurez pour partifans que des hypocrites & des imbécilles. L'opinion d'un feul fage l'emporte, fans doute, fur les preftiges des fripons, & fur l'afferviffement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philofophie, je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion?

L'ABBÉ.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE.

C'eſt déjà une grande préſomption contre vous. Il vous faut de gros livres ; & à moi il ne faut que quatre mots : *Sers* DIEU, *ſois juſte.*

L'ABBÉ.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : *Contrains-les d'entrer* (*a*) dont on abuſe avec tant de barbarie ; & celles-ci : *Je ſuis venu apporter le glaive & non la paix ;* (*b*) & celles-là encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit regardé comme un païen, ou comme un receveur des deniers publics ;* (*c*) & cent maximes pareilles effraient le ſens commun & l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur & de plus odieux que cet autre diſcours : (*d*) *Je leur parle en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils n'entendent point.* Eſt-ce ainſi que s'expliquent la ſageſſe & la bonté éternelle ?

Le Dieu de tout l'univers, qui ſe fait homme pour éclairer & pour favoriſer tous les hommes, a-t-il pu dire : (*e*) *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Iſraël*, c'eſt-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Eſt-il poſſible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ſes diſciples ne devaient rien payer, que les rois (*f*) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, & que les enfans en ſont exempts ?*

(*a*) *Luc*, chap. XIV, v. 23.
(*b*) *Matth.* chap. X, v. 34.
(*c*) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.
(*d*) *Matth.* chap. VIII, v. 10.
(*e*) *Matth.* chap. XV, v. 24.
(*f*) *Idem*, chap. XVII, v. 24. 25, 26.

L'ABBÉ.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différens.

LE COMTE.

Juste ciel ! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, & à qui l'on fait dire perpétuellement le pour & le contre? Qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, & dont les auteurs si peu avérés se contredisent à chaque page.

L'ABBÉ.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du discours sur la montagne.

LE COMTE.

Oui, on prétend que JESUS a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka*, (*g*) comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de *Moïse* que vous avez en horreur. (*h*) Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit. (*i*) Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. (*k*) Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (*l*) pourrisse & meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde, (*m*) que c'est de l'argent mis à usure; (*n*) qu'il ne faut pas donner à diner à ses parens quand ils sont riches. (*o*) Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles

(*g*) *Matth.* chap. V, v. 22.
(*h*) *Idem*, v. 17.
(*i*) *Idem*, v. 3.
(*k*) *Idem*, v. 13.
(*l*) I. Epitre de *Paul aux Corinthiens*, chap. XV, v. 36.
(*m*) *Luc*, chap. XIII, v. 19.
(*n*) *Matth.* chap. XXV.
(*o*) *Luc*, chap. XIV, v. 12.

furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu ; mais ayez la bonté de me dire ce que vous penfez d'un autre paffage que voici.

» C'eft DIEU qui m'a formé. DIEU eft par-tout & dans
» moi : oferai-je le fouiller par des actions criminelles
» & baffes, par des paroles impures, par d'infames
» défirs ?

» Puiffé-je, à mes derniers momens, dire à DIEU:
» ô mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je fouf-
» friffe, j'ai fouffert avec réfignation : tu as voulu que
» je fuffe pauvre, j'ai embraffé la pauvreté. Tu m'as mis
» dans la baffeffe, & je n'ai point voulu la grandeur.
» Tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je fors
» de ce magnifique fpectacle en te rendant grâce de m'y
» avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable
» avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ.

Cela eft admirable ; dans quel père de l'Eglife avez-vous trouvé ce morceau divin ? eft-ce dans *St Cyprien*, dans *St Grégoire de Nazianze*, ou dans *St Cyrille?*

LE COMTE.

Non, ce font les paroles d'un efclave païen nommé *Epictète*, & l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais penfé autrement que cet efclave.

L'ABBÉ.

Je me fouviens en effet d'avoir lu dans ma jeuneffe des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impreffion : je vous avouerai même que les lois de *Zaleucus*, de *Carondas*, les confeils de *Confucius*, les commandemens moraux de *Zoroas*, les maximes de *Pythagore*, me parurent dictés par la fageffe pour le

bonheur du genre-humain : il me femblait que DIEU avait daigné honorer ces grands-hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à *Virgile*, plus d'éloquence à *Cicéron*, & plus de fagacité à *Archimède* qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laiffées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaiffaient pas la théologie ; ils ne favaient pas quelle eft la différence entre un chérubin & un féraphin, entre la grâce efficace à laquelle on peut réfifter, & la grâce fuffifante qui ne fuffit pas : ils ignoraient que DIEU était mort, & qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah ! monfieur le comte, fi les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonins* avaient fu que le père *a engendré le fils, & qu'il ne l'a pas fait; que l'efprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par fpiration tantôt du père & tantôt du fils ; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité :* fi, dis-je, les anciens nos maîtres en tout avaient pu connaître cent vérités de cette clarté & de cette force ; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procuré aux hommes ! la confubftantiabilité furtout, monfieur le comte, la transfubftantiation font de fi belles chofes ! plût au ciel que *Scipion*, *Cicéron* & *Marc-Aurèle* euffent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands-vicaires de monfeigneur l'archevêque, ou fyndics de la forbonne.

LE COMTE.

Çà, dites-moi en confcience, entre nous & devant DIEU, fi vous penfez que les ames de ces grands-hommes foient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur

corps qui fera éternellement rôti avec elles, & cela pour n'avoir pu être fyndics de forbonne & grands-vicaires de monfeigneur l'archevêque?

L'ABBÉ,

Vous m'embarraffez beaucoup ; car *hors de l'Eglife point de falut.*

Nul ne doit plaire au ciel que nous & nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Eglife, qu'il foit comme un païen ou comme un fermier général. (*p*) *Scipion* & *Marc-Aurèle* n'ont point écouté l'Eglife ; ils n'ont point reçu le concile de Trente : leurs ames fpirituelles feront rôties à jamais ; & quand leurs corps difperfés dans les quatre élémens feront retrouvés, ils feront rôtis à jamais auffi avec leurs ames. Rien n'eft plus clair, comme rien n'eft plus jufte : cela eft pofitif.

D'un autre côté, il eft bien dur de brûler éternellement *Socrate*, *Ariftide*, *Pythagore*, *Epictète*, les *Antonins*, tous ceux dont la vie a été pure & exemplaire, & d'accorder la béatitude éternelle à l'ame & au corps de *François Ravaillac* qui mourut en bon chrétien, bien confeffé & muni d'une grâce efficace ou fuffifante. Je fuis un peu embarraffé dans cette affaire ; car enfin je fuis juge de tous les hommes : leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, & j'aurais quelque répugnance à fauver *Ravaillac* & à damner *Scipion.*

Il y a une chofe qui me confole, c'eft que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons : nous lifons dans les actes de *Ste Thècle*, grande théologienne, difciple de *St Paul*, laquelle fe déguifa en homme pour le fuivre, qu'elle délivra de

(*p*) *Matthieu*, chapitre XVIII, v. 17.

l'enfer ſon amie *Faconille*, qui avait eu le malheur de mourir païenne. (*q*)

Ce grand S[t] *Jean Damaſcène* rapporte que le grand S[t] *Macaire*, le même qui obtint de DIEU la mort d'*Arius* par ſes ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen ſur ſon ſalut; le crâne lui répondit que les prières des théologiens ſoulageaient infiniment les damnés. (*r*)

Enfin nous ſavons de ſcience certaine que le grand S[t] *Grégoire* pape tira de l'enfer l'ame de l'empereur *Trajan*: (*s*) ce ſont-là de beaux exemples de la miſéricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard; tirez donc de l'enfer par vos ſaintes prières *Henri IV*, qui mourut ſans ſacrement comme un païen, & mettez-le dans le ciel avec *Ravaillac* le bien confeſſé; mais mon embarras eſt de ſavoir comment ils vivront enſemble & quelle mine ils ſe feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner ſe refroidit; voilà M. *Freret* qui arrive; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

(*q*) Voyez *Damaſcène, orat. de iis qui in pace dormierunt*, pag. 585.

(*r*) *Apud Grab. ſpicileg. pp. tom.* I.

(*s*) *Eucholog. c.* 96. *& alii lib. græc. Damaſcene*, pag. 588.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ COUET.

AH! Madame, vous mangez gras un vendredi, fans avoir la permiffion expreffe de monfeigneur l'archevêque ou la mienne! ne favez-vous pas que c'eft pécher contre l'Eglife? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, & qu'il n'avait pas le pied fendu: (*t*) c'était un crime horrible de manger de l'ixion & du griffon. (*u*)

LA COMTESSE.

Vous plaifantez toujours, monfieur l'abbé; dites-moi de grâce ce que c'eft qu'un ixion?

L'ABBÉ.

Je n'en fais rien, Madame; mais je fais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet fans la permiffion de fon évêque, au lieu de fe gorger de faumon & d'efturgeon, pèche mortellement; que fon ame fera brûlée en attendant fon corps, & que quand fon corps la viendra retrouver, ils feront tous deux brûlés éternellement, fans pouvoir être confumés, comme je difais tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Rien n'eft affurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaifir à vivre dans une religion fi fage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

(*t*) Deutéron. chap. XIV, v. 7. (*u*) *Idem*, v. 12 & 13.

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

Prenez, croyez-moi; JESUS-CHRIST a dit : Mangez ce qu'on vous préfentera. (x) Mangez, mangez, que la honte ne vous faffe dommage.

L'ABBÉ.

Ah! devant vos domeftiques, un vendredi qui eft le lendemain du jeudi! ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE.

Ainfi vous avez plus de refpect pour mes laquais que pour JESUS-CHRIST?

L'ABBÉ.

Il eft bien vrai que notre fauveur n'a jamais connu les diftinctions des jours gras & des jours maigres, mais nous avons changé toute fa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir fur la terre & dans le ciel. Savez-vous bien que dans plus d'une province, il n'y a pas un fiècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? & je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE.

Mon DIEU! que cela eft édifiant! & qu'on voit bien que votre religion eft divine!

L'ABBÉ.

Si divine que dans le pays même où l'on fefait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on fefait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, & que l'Eglife en ufe encore ainfi quelquefois; tant elle fait fe proportionner aux différentes faibleffes des hommes. — A boire.

(x) *Luc*, chapitre X, v. 8.

LE COMTE.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Eglise permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ.

Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome & la protection : remarquez bien que tout change toujours, & que tout dépend de notre sainte Eglise. La sainte Eglise juive notre mère, que nous détestons & que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche *Jacob* épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frère, (y) elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome ; (z) & la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur ; car vous savez que quand *Ammon* fils du chaste roi *David* viola sa sœur *Thamar*, cette sœur pudique & avisée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à notre père, & il ne vous refusera pas.* (aa)

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape *Clément VII* n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre *Henri VIII* avec la sœur du prince *Arthur* son frère, de peur que *Charles-Quint* ne le fit mettre en prison une seconde fois, & ne le fit déclarer bâtard comme il était. Mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le

(y) *Lévit.* ch. XVIII, v. 16.

(z) *Deutéron.* chap. XII, v. 5.

(aa) II *Rois*, chap. XIII, v. 12 & 13.

pape & monſeigneur l'archevêque ſont les maîtres de tout quand ils ſont les plus forts. — A boire!

LA COMTESSE.

Hé bien, M. *Freret*, vous ne répondez rien à ces beaux diſcours, vous ne dites rien!

M. FRERET.

Je me tais, Madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ.

Et que pourriez-vous dire, Monſieur, qui pût ébranler l'autorité, obſcurcir la ſplendeur, infirmer la vérité de notre mère ſainte égliſe catholique, apoſtolique & romaine? — A boire.

M. FRERET.

Parbleu je dirais que vous êtes des juifs & des idolâtres, qui vous moquez de nous & qui embourſez notre argent.

L'ABBÉ.

Des juifs & des idolâtres! comme vous y allez!

M. FRERET.

Oui des juifs & des idolâtres. puiſque vous m'y forcez. Votre DIEU n'eſt-il pas né juif? n'a-t-il pas été circoncis comme juif? (*bb*) n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives? ne lui faites-vous pas dire pluſieurs fois qu'il faut obéir à la loi de *Moïſe*? (*cc*) n'a-t-il pas ſacrifié dans le temple? votre baptême n'était-il pas une coutume juive priſe chez les Orientaux? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-ſept cents ans, dans une muſique diabolique, des chanſons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand,

(*bb*) *Luc*, chap. II, v. 22 & 39. (*cc*) *Matth.* ch. V, v. 17 & 18.

adultère

adultère & homicide, homme ſelon le cœur de DIEU? Ne prêtez-vous pas ſur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts de piété?* & ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme?

LE COMTE.

Il a raiſon; il n'y a qu'une ſeule choſe qui vous manque de la loi juive, c'eſt un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les ſeigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des ſots, dans le temps que vous leur perſuadiez qu'*Elie* & l'antechriſt allaient venir, que le monde allait finir, & qu'il fallait donner tout ſon bien à l'Egliſe *pour le remède de ſon ame, & pour n'être point rangés parmi les boucs.* Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ.

Je le veux bien, pourvu que ſur ces cent mille livres vous me faſſiez une groſſe penſion. Mais pourquoi M. *Freret* nous appelle-t-il idolâtres?

M. FRERET.

Pourquoi, Monſieur? demandez-le à *St Chriſtophe*, qui eſt la première choſe que vous rencontrez dans votre cathédrale, & qui eſt en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à *Ste Claire* qu'on invoque pour le mal des yeux, & à qui vous avez bâti des temples, à *St Genou* qui guérit de la goutte, à *St Janvier* dont le ſang ſe liquéfie ſi ſolemnellement à Naples quand on l'approche de ſa tête, à *St Antoine* qui aſperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (*dd*)

(*dd*) Voyage de *Miſſon*, tom. II, pag. 294; c'eſt un fait public.

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce & le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'être éternel est mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boite de peur des souris ? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, & que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite & à gauche, par devant & par derrière, & faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire & les manger, & les rendre ensuite à son pot de chambre ! & vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse & la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc & du vin rouge en DIEU ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des dieux & des hommes, & qui rendaient hommage à des dieux secondaires ; sachez que *Cérès*, *Pomone* & *Flore* valent mieux que votre *Ursule* & ses onze mille vierges ; & que ce n'est pas aux prêtres de *Marie-Magdelène* à se moquer des prêtres de *Minerve*.

LA COMTESSE.

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. *Freret* un rude

adverfaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât ? c'eft votre faute.

L'ABBÉ.

Oh, Madame, je fuis aguerri, je ne m'effraie pas pour fi peu de chofe ; il y a long-temps que j'ai entendu faire tous ces raifonnemens contre notre mère fainte Eglife.

LA COMTESSE.

Par ma foi vous reffemblez à certaine ducheffe qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit ; & je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ.

Madame, Madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE.

Cela eft vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puiffe avoir raifon.

L'ABBÉ.

Et quelle raifon pourrait-on oppofer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de *Moïfe*, aux miracles de JESUS, aux martyrs ?

LE COMTE.

Ah ! je ne vous confeille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons & les petites filles favent ce que mangea le prophète *Ezéchiel* à fon déjeûner, (*ee*) & qu'il ne ferait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils favent les aventures d'*Oolla* & d'*Oliba*, (*ff*) dont il eft difficile de parler devant les dames ; depuis qu'ils favent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète *Ofée* de prendre une catin, (*gg*) & de faire des fils de catin. Hélas !

(*ee*) *Ezéch.* chap. IV, v. 12.

(*ff*) *Idem*, chap. XVI, & chap. XXIII, v. 20.

(*gg*) *Ofée*, chap. I, v. 2, & chap. III, v. 1 & 2.

trouverez-vous autre chofe dans ces miférables que du galimatias & des obfcénités ?

Que vos pauvres théologiens ceffent déformais de difputer contre les Juifs fur le fens des paffages de leurs prophètes, fur quelques lignes hébraïques d'un *Amos*, d'un *Joël*, d'un *Habacuc*, d'un *Jérémiah*; fur quelques mots concernant *Eliah*, tranfporté aux régions céleftes orientales dans un chariot de feu, lequel *Eliah*, par parenthèfe, n'a jamais exifté.

Qu'ils rougiffent furtout des prophéties inférées dans leurs évangiles. Eft-il poffible qu'il y ait encore des hommes affez imbécilles & affez lâches pour n'être pas faifis d'indignation, quand JESUS prédit dans Luc : (*hh*). *Il y aura des fignes dans la lune & dans les étoiles ; des bruits de la mer & des flots ; des hommes féchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux feront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puiffance & grande majefté. En vérité je vous dis que la génération préfente ne paffera point que tout cela ne s'accompliffe.*

Il eft impoffible affurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonftanciée & plus fauffe. Il faudrait être fou pour ofer dire qu'elle fut accomplie, & que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puiffance & une grande majefté. D'où vient que *Paul*, dans fon épitre aux Theffaloniciens, confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons & qui vous parlons, nous ferons emportés dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air* &c.

Pour peu qu'on foit inftruit, on fait que le dogme de la fin du monde & de l'établiffement d'un monde nouveau,

(*hh*) Chap II.

était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce* au livre IV. Vous la trouvez dans le premier livre des métamorphoses d'*Ovide*. *Héraclite* long-temps auparavant avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs, demi-chrétiens qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu & de s'en prévaloir. Mais comme le monde subsista encore long-temps, & que JESUS ne vint point dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté au premier siècle de l'Eglise, ils dirent que ce serait pour le second siècle : ils le promirent ensuite pour le troisième; & de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf sur le quai de l'école; il montrait au peuple vers le soir un coq & quelques bouteilles de baume : Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, & je le ressusciterai le moment d'après en votre présence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais comme il est tard, & que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité & la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, Monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRERET.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de

Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs hiftoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature fe ferait confervée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été inftruits de toutes les fables de l'Egypte & de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions furnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun hiftorien ni grec, ni fyrien, ni égyptien n'en a dit un feul mot. *Flavien Jofephe* fi bon patriote, fi entêté de fon judaïfme, ce *Jofephe* qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de fa nation, n'en a pu trouver aucun qui atteftât les dix plaies d'Egypte & le paffage à pied fec au milieu de la mer, &c.

Vous favez que l'auteur du Pentateuque eft encore incertain: quel homme fenfé pourra jamais croire, fur la foi de je ne fais quel juif, foit *Efdras*, foit un autre, de fi épouvantables merveilles inconnues à tout le refte de la terre ? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges, il ferait impoffible de les croire ; mais il n'y a pas un feul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque fur cet amas de miracles, pas un feul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce filence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainfi le renverfement de la nature. Quel motif, quelle raifon aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? était-ce de favorifer fon petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? que ne lui donnait-il l'Egypte, au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les forciers de *Pharaon ?* Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, & faire mourir

tous les animaux, afin que les Iſraëlites, au nombre de ſix cents trente mille combattans, s'enfuiſſent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le ſein de la mer Rouge, afin qu'ils allaſſent mourir de faim dans un déſert? Vous ſentez l'énormité de ces abſurdes bêtiſes; vous avez trop de ſens pour les admettre, & pour croire ſérieuſement à la religion chrétienne, fondée ſur l'impoſture juive. Vous ſentez le ridicule de la réponſe triviale qu'il ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas ſonder l'abyme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux & des araignées, parce qu'étant ſûrs que les poux & les araignées exiſtent, nous ne pouvons ſavoir pourquoi ils exiſtent; mais nous ne ſommes pas ſi ſûrs que *Moïſe* ait changé ſa verge en ſerpent & ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fuſſent familiers à ſon peuple: nous n'interrogeons point DIEU; nous interrogeons des fous qui oſent faire parler DIEU, & lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conſeille pas non plus de parler des miracles de JESUS. Le Créateur de l'univers ſe ſerait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (*ii*) des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable (*kk*) ſur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable (*ll*) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il ſéché un figuier (*mm*) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues ?* Croyez-moi, ces miracles

(*ii*) *Jean*, chap. II, v. 9.
(*kk*) *Matth.* chap. IV, v. 8.
(*ll*) *Idem*, chap. VIII, v. 32.
(*mm*) *Marc*, ch. XI, v. 13.

ſont tout auſſi ridicules que ceux de *Moïſe*. Convenez hautement de ce que vous penſez au fond du cœur.

L'ABBÉ.

Madame, un peu de condeſcendance pour ma robe, s'il vous plaît; laiſſez-moi faire mon métier; je ſuis un peu battu peut-être ſur les prophéties & ſur les miracles; mais pour les martyrs il eſt certain qu'il y en a eu, & *Paſcal* le patriarche de Port-Royal-des-Champs a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins ſe ſont égorger.*

M. FRERET.

Ah, Monſieur, que de mauvaiſe foi & d'ignorance dans *Paſcal !* on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, & qu'il a été témoin de leur ſupplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été ſuppliciés ? qui lui a dit que *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, a été crucifié à Rome la tête en bas ? qui lui a dit que ce *Barjone*, un miſérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, & y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, ſi les chrétiens l'avaient ſu, la première égliſe qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des ſaints, aurait été St Pierre de Rome, & non pas St Jean de Latran; les papes n'y euſſent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi eſt-on réduit, quand, pour prouver que ce *Pierre Barjone* a demeuré à Rome, on eſt obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue, datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même; *(nn)* ſur quoi un auteur célébre a très-bien dit que moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Conſtantinople.

Vous n'ignorez pas quels ſont les impoſteurs qui ont parlé de ce voyage de *Pierre*. C'eſt un *Abdias*, qui le premier écrivit que *Pierre* était venu du lac de Génézareth

(nn) I de *St Pierre*, chap. V, v. 13.

droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre *Simon* le magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur ressuscité à moitié par *Simon*, & entièrement par l'autre *Simon Barjone*. C'est lui qui met aux prises les deux *Simons*, dont l'un vole dans les airs & se casse les deux jambes par les prières de l'autre. C'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par *Simon* pour manger *Pierre*. Tout cela est répété par un *Marcel*, par un *Egésippe*. Voilà les fondemens de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de JESUS-CHRIST, ils forgent des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque*, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de *Barnabé*, des lithurgies de *Pierre*, de *Jacques*, de *Matthieu* & de *Marc* &c. &c. Vous le savez, Monsieur, vous les avez lues sans doute ces archives infames du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses ; & vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères pour le malheur du genre-humain ?

L'ABBÉ.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme & le mensonge ?

LE COMTE.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, &

fon fanatifme plus généreux. Du moins *Mahomet* a écrit & combattu ; & JESUS n'a fu ni écrire, ni fe défendre. *Mahomet* avait le courage d'*Alexandre* avec l'efprit de *Numa ;* & votre JESUS a fué fang & eau dès qu'il a été condamné par fes juges. Le mahométifme n'a jamais changé, & vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle eft aujourd'hui & ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos ufages & ceux du roi *Dagobert.* Miférables chrétiens ! non vous n'adorez pas votre JESUS, vous lui infultez en fubftituant vos nouvelles lois aux fiennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos myftères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices fimples & votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls diffolus, dans lefquels vous couvrez de ridicule la vierge *Marie*, l'ange qui la falue, le pigeon qui l'engroffe, le charpentier qui en eft jaloux, & le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf & un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L' A B B É.

C'eft pourtant ce ridicule que *St Auguftin* a trouvé divin ; il difait : *Je le crois, parce que cela eft abfurde ; je le crois, parce que cela eft impoffible.*

M. F R E R E T.

Eh ! que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt perfécuteur ? que nous fait fon galimatias théologique ? voudriez-vous que je refpectaffe cet infenfé rhéteur, quand il dit, dans fon fermon 22, que l'ange fit un enfant à *Marie* par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE.

En effet, je vois l'abſurde, mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-ſimple que le chriſtianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les ſectes des anabaptiſtes & des quakers ſe ſont établies, comme les prophètes du Vivarais & des Cévènes ſe ſont formés, comme la faction des convulſionnaires prend déjà des forces. L'enthouſiaſme commence, la fourberie achève. Il en eſt de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRERET.

Il n'eſt que trop vrai, Madame. Ce qui réſulte du plus probable des chaos des hiſtoires de JESUS, écrites contre lui par les Juifs, & en ſa faveur par les chrétiens, c'eſt qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait ſe faire valoir auprès du peuple comme les fondateurs des récabites, des eſſéniens, des ſaducéens, des phariſiens, des judaïtes, des hérodiens, des joaniſtes, des thérapeutes, & de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatiſme. Il eſt probable qu'il mit quelques femmes dans ſon parti, ainſi que tous ceux qui voulurent être chefs de ſectes ; qu'il lui échappa pluſieurs diſcours indiſcrets contre les magiſtrats, & qu'il fut puni cruellement du dernier ſupplice. Mais qu'il ait été condamné, ou ſous le règne d'*Hérode* le grand, comme le prétendent les talmudiſtes, ou ſous *Hérode* le tétrarque, comme le diſent quelques évangiles, cela eſt fort indifférent. Il eſt avéré que ſes diſciples furent très-obſcurs juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens

par les rêveries de *Platon*. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obfeffions, de poffeffions, de magie, comme le font aujourd'hui les fauvages. Prefque toutes les maladies étaient des poffeffions d'efprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chaffer les diables avec la racine barath, mife fous le nez des malades, & quelques paroles attribuées à *Salomon*. Le jeune *Tobie* chaffait les diables avec la fumée d'un poiffon fur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens fe vantèrent.

Les gentils étaient affez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges : car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les difciples de JESUS. Si quelques malades guériffaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'affurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils difaient aux chrétiens : Vous avez de beaux fecrets, & nous auffi; vous guériffez avec des paroles, & nous auffi ; vous n'avez fur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreufe populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérans; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatifme fur les ruines du fanatifme ancien, alors les prêtres & les magiftrats romains les eurent en horreur. Alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils fuppofèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent fauffaires, ils fe défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes ; jufqu'au temps où *Conftantin*, devenu empereur avec leur argent,

mit leur religion fur le trône. Alors les fripons furent fanguinaires. J'ofe vous affurer que depuis le concile de Nicée jufqu'à la fédition des Cévènes, il ne s'eft pas écoulé une feule année où le chriftianifme n'ait verfé le fang.

L' A B B É.

Ah ! Monfieur, c'eft beaucoup dire.

M. F R E R E T.

Non, ce n'eft pas affez dire. Relifez feulement l'hiftoire eccléfiaftique ; voyez les donatiftes & leurs adverfaires s'affommant à coups de bâton ; les athanafiens & les ariens rempliffant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens fe plaindre amèrement que le fage empereur *Julien* les empêche de s'égorger & de fe détruire. Regardez cette fuite épouvantable de maffacres ; tant de citoyens mourans dans les fupplices, tant de princes affaffinés, les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémifphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, fous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens, &, dans notre ancien hémifphère, les chrétiens immolés fans ceffe les uns par les autres, vieillards, enfans, mères, femmes, filles, expirans en foule dans les croifades des Albigeois, dans les guerres des huffites, dans celles des luthériens, des calviniftes, des anabaptiftes, à la St Barthelemi, aux maffacres d'Irlande, & ceux du Piémont, à ceux des Cévènes ; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché fur un lit de repos, fe fait baifer les pieds, & que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le défennuyer. DIEU m'eft témoin que ce portrait eft fidelle, & vous n'oferiez me contredire.

L'ABBÉ.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai. Mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les diners feraient trop tristes si la conversation roulait long-temps sur les horreurs du genre-humain. L'histoire de l'Eglise trouble la digestion.

LE COMTE.

Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE.

Cela ferait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que *Paul*, ou celui qui a pris son nom, a écrit, *ne suis-je pas en (oo) droit de me faire nourrir & vêtir par vous, moi, ma femme ou ma sœur?* Si l'Eglise a voulu toujours envahir, s'elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens & nos vies, depuis la prétendue aventure d'*Ananie* & de *Saphire*, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de *Simon Barjone* le prix de leurs héritages, & qui avaient gardé quelques dragmes pour leur subsistance; (*pp*) s'il est évident que l'histoire de l'Eglise est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines & de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, & que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

(*oo*) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 & 5.

(*pp*) Actes des apôtres, chap. V.

L' A B B É.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

L E C O M T E.

Point du tout, je vous défie de me montrer une feule guerre excitée pour le dogme dans une feule fecte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un feul homme perfécuté pour fes opinions, depuis *Romulus* jufqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverfer. Cette abfurde barbarie n'était réfervée qu'à nous. Vous fentez, en rougiffant, la vérité qui vous preffe, & vous n'avez rien à répondre.

L' A B B É.

Auffi je ne réponds rien. Je conviens que les difputes théologiques font abfurdes & funeftes.

M. F R E R E T.

Convenez donc auffi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poifons.

L' A B B É.

C'eft ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a auffi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les diffentions, je ne veux pas pour cela qu'on détruife la république. On peut réformer fes lois.

L E C O M T E.

Il n'en eft pas d'un Etat comme d'une religion. Venife a réformé fes lois, & a été floriffante; mais quand on a voulu réformer le catholicifme, l'Europe a nagé dans le fang. Et en dernier lieu, quand le célèbre *Locke*, voulant ménager à la fois les impoftures de cette religion & les droits de l'humanité, a écrit fon livre du chriftianifme raifonnable, il n'a pas eu quatre difciples; preuve affez forte que le chriftianifme & la raifon ne peuvent

ſubſiſter enſemble. Il ne reſte qu'un ſeul remède dans l'état où ſont les choſes, encore n'eſt-il qu'un palliatif ; c'eſt de rendre la religion abſolument dépendante du ſouverain & des magiſtrats.

M. FRERET.

Oui, pourvu que le ſouverain & les magiſtrats ſoient éclairés, pourvu qu'ils ſachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils penſent, & en avoir beaucoup à ce qu'ils font ; les laiſſer libres dans leur commerce avec DIEU, & ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magiſtrats qui ſoutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ.

Et ſi toutes les religions étant autoriſées, elles ſe battent toutes les unes contre les autres ? ſi le catholique, le proteſtant, le grec, le turc, le juif ſe prennent par les oreilles en ſortant de la meſſe, du prêche, de la moſquée & de la ſynagogue ?

M. FRERET.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les diſſipe.

LE COMTE.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens ; je voudrais commencer par inſtruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.

Inſtruire les hommes ! que dites-vous, Monſieur le comte ? les en croyez-vous dignes ?

LE COMTE.

J'entends ; vous penſez toujours qu'il ne faut que les tromper :

tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri ; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE.

A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis fur une chofe que je lus hier dans l'hiftoire de ces bons mahométans qui m'a beaucoup frappée. *Affan*, fils d'*Ali*, étant au bain, un de fes efclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante fur le corps. Les domeftiques d'*Affan* voulurent empaler le coupable. *Affan*, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. *Il y a*, dit-il, *un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les fervices, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, & un plus grand encore pour ceux qui récompenfent le mal involontaire.* Comment trouvez-vous cette action & ce difcours?

LE COMTE.

Je reconnais-là mes bons mufulmans du premier fiècle.

L'ABBÉ.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRERET.

Et moi, je fuis fâché qu'*Affan* l'échaudé, fils d'*Ali*, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéreffées. J'aurais voulu qu'*Affan* eût été affez vertueux & affez humain pour confoler le défefpoir de l'efclave, fans fonger à être placé dans le paradis au troifième degré.

LA COMTESSE.

Allons prendre du café. J'imagine que fi à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome & de Mofcou, on avait des converfations auffi inftructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIEME ENTRETIEN.

APRÈS DINER.

L'ABBÉ.

VOILA d'excellent café, Madame ; c'eſt du Moka tout pur.

LA COMTESSE.

Oui, il vient du pays des muſulmans ; n'eſt-ce pas grand dommage ?

L'ABBÉ.

Raillerie à part, Madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE.

Oui ſans doute ; & DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs ; c'eſt celle que, ſelon vous, pratiquaient *Enoch*, les noachides & *Abraham ;* c'eſt celle que les lettrés chinois ont conſervée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la juſtice & l'horreur du crime.

LA COMTESSE.

Eſt-il poſſible qu'on ait abandonné une religion ſi pure & ſi ſainte pour les ſectes abominables qui ont inondé la terre ?

M. FRERET.

En fait de religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtemens, de logement & de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes & du gland. Nous avons eu enſuite du pain, des

mets falutaires, des habits de laine & de foie filées, des maifons propres & commodes. Mais, dans ce qui concerne la religion, nous fommes revenus au gland, aux peaux de bêtes & aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il ferait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, eft par-tout incorporée à l'Etat; & que, depuis le pape jufqu'au dernier capucin, chacun fonde fon trône ou fa cuifine fur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne font pas affez raifonnables pour fe contenter d'une religion pure & digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y penfez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en font tenus à cette religion pure du temps de votre *Enoch*, de votre *Noé* & de votre *Abraham*. Pourquoi ne ferait-on pas auffi raifonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ.

Il faut bien que je le dife: c'eft qu'alors il n'y avait ni chanoine à groffe prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec feize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la fociété humaine tous ces biens, des guerres auffi fanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE.

Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres & aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fuffent plus doux & plus heureux,

que les peuples cessassent d'être superstitieux, & que les chefs de l'Eglise tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ.

Il est bien mal-aisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de *Ste Geneviève* par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse & celle de *Marcel* dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables; & quoiqu'il soit dit que votre JESUS ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables, (*qq*) aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou, ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de *St François* sont devenues ridicules, & celles de *St Ignace*, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse à la vérité au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que *César Borgia* ravit par le fer & par le poison, & qui sont retournés à l'Eglise de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas: on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare: on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux & une simonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne

(*qq*) *Matth.* chap. X, v. 8. *Marc*, chap. VI, v. 13.

rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois fiècles. Mais que les papes aient l'infolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *à latere*, pour impofer des décimes fur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *à latere* : je ne défefpèrerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons fecoués. Jetez les yeux à préfent fur la partie la plus opulente de la Suiffe, fur les fept Provinces-Unies auffi puiffantes que l'Efpagne, fur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient feules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, & la Scandinavie, ces pépinières intariffables de guerriers, tous ces peuples nous ont paffé de bien loin dans les progrès de la raifon. Le fang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilifé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé & enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France fera plus opulente & plus peuplée.

L'ABBÉ.

Hé bien, quand vous auriez fecoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne payerions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriferait affez la confubftantiabilité & la proceffion du St Efprit par le père & par le fils, & la tranffubftantiation pour n'en plus parler ; quand ces myftères refteraient enfevelis dans

la fomme de *St Thomas*, & quand les contemptibles théologiens feraient réduits à fe taire, vous refteriez encore chrétiens ; vous voudriez en vain aller plus loin, c'eft ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philofophes n'eft pas faite pour les hommes.

M. FRERET.

Eft quadam prodire tenus fi non datur ultra.

Je vous dirai avec *Horace*, votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais fouffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémiffons fous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il reftera ; mais peu à peu on adorera DIEU fans mélange, fans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, fans lui dire qu'il eft mort par un fupplice infame, fans croire qu'on faffe des dieux avec de la farine, enfin, fans cet amas de fuperftitions qui mettent des peuples policés fi au-deffous des fauvages. L'adoration pure de l'être fuprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens ; & bientôt elle defcendra dans une partie faine du peuple même.

L'ABBÉ.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenfes progrès) ne foit funefte au peuple en defcendant jufqu'à lui, & ne le conduife au crime ? Les hommes font affujettis à de cruelles paffions & à d'horribles malheurs ; il leur faut un frein qui les retienne, & une erreur qui les confole.

M. FRERET.

Le culte raifonnable d'un Dieu jufte, qui punit & qui récompenfe, ferait fans doute le bonheur de la fociété ;

mais quand cette connaiſſance ſalutaire d'un Dieu juſte eſt défigurée par des menſonges abſurdes & par des ſuperſtitions dangereuſes, alors le remède ſe tourne en poiſon; & ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raiſonne qu'à demi (& il y en a beaucoup de cette eſpèce) oſe nier ſouvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant qui a de grandes paſſions dans une ame faible, eſt ſouvent invité à l'iniquité par la ſureté du pardon que les prêtres lui offrent. *De quelque multitude énorme de crimes que vous ſoyez ſouillé, confeſſez-vous à moi, & tout vous ſera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a pluſieurs ſiècles. Plongez-vous, après cela, dans de nouveaux crimes ſept fois ſoixante & ſept fois, & tout vous ſera pardonné encore.* N'eſt-ce pas là véritablement induire en tentation? n'eſt-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité? La *Brinvilliers* ne ſe confeſſait-elle pas à chaque empoiſonnement qu'elle commettait? *Louis XI* autrefois n'en uſait-il pas de même?

Les anciens avaient comme nous leur confeſſion & leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un ſecond crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs & des Romains, & nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables ſont plus ſots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées; on les regardait comme les exécutrices, & non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux & patiens, brûlans & brûlés comme le ſont nos diables, c'eſt une contradiction abſurde, digne de nous, & d'autant plus abſurde que la chute des anges, ce fondement du chriſtianiſme, ne ſe

trouve ni dans la Genèse, ni dans l'évangile. C'eſt une ancienne fable de brachmanes.

Enfin, Monſieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il eſt ridicule; mais perſonne ne rirait d'un Dieu rémunérateur & vengeur, dont on eſpèrerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'eſpèce des châtimens & des récompenſes, mais en étant perſuadés qu'il y en aura, parce que DIEU eſt juſte.

LE COMTE.

Il me ſemble que M. *Freret* a fait aſſez entendre comment la religion peut être un frein ſalutaire. Je veux eſſayer de vous prouver qu'une religion pure eſt infiniment plus conſolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illuſions des ames dévotes, je le crois; il y en a auſſi aux petites-maiſons. Mais quels tourmens quand ces ames viennent à s'éclairer! dans quel doute & dans quel déſeſpoir certaines religieuſes paſſent leurs triſtes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même; les cloîtres ſont le ſéjour du repentir: mais chez les hommes ſurtout, un cloître eſt le repaire de la diſcorde & de l'envie. Les moines ſont des forçats volontaires qui ſe battent en ramant enſemble; j'en excepte un très-petit nombre qui ſont ou véritablement pénitens ou utiles. Mais en vérité DIEU a-t-il mis l'homme & la femme ſur la terre pour qu'ils trainaſſent leur vie dans des cachots, ſéparés les uns des autres à jamais? Eſt-ce là le but de la nature? Tout le monde crie contre les moines; & moi je les plains. La plupart, au ſortir de l'enfance, ont fait pour jamais le ſacrifice de leur liberté, & ſur cent il y en a quatre-vingts au moins qui ſéchent dans l'amertume. Où

font donc ces grandes confolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficier eft confolé fans doute, mais c'eft par fon argent, & non par fa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de fon état. Il n'eft heureux que comme homme du monde, & non pas comme homme d'églife. Un père de famille, fage, réfigné à DIEU, attaché à fa patrie, environné d'enfans & d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus fenfibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raifon des derviches, des marabouts, des faquirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureufes; ils fe font voués à des auftérités plus effrayantes ; & ces chaînes de fer fous lefquelles ils font courbés, ces bras toujours étendus dans la même fituation, ces macérations épouvantables ne font rien encore en comparaifon des jeunes femmes de l'Inde qui fe brûlent fur le bûcher de leurs maris, dans le fol efpoir de renaître enfemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les confolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raifonnable qu'une famille honnête rend à l'être fuprême fans fuperftition. Laiffez-là les cachots des couvens ; laiffez-là vos myftères contradictoires & inutiles, l'objet de la rifée univerfelle. Prêchez DIEU & la morale, & je vous réponds qu'il y aura plus de vertu & plus de félicité fur la terre.

LA COMTESSE.

Je fuis fort de cette opinion.

M. FRERET.

Et moi auffi fans doute.

L'ABBÉ.

Hé bien, puiſqu'il faut vous dire mon ſecret, j'en ſuis auſſi.

Alors le préſident de *Maiſons*, l'abbé de *St Pierre*, M. *du Fay*, M. *du Marſay* arrivèrent : & M. l'abbé de *St Pierre* lut, ſelon ſa coutume, *ſes penſées du matin*, ſur chacune deſquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

PENSÉES

Détachées de M. l'abbé de St Pierre.

LA plupart des princes, des miniſtres, des hommes conſtitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils mépriſent les livres, & ils ſont gouvernés par un gros livre qui eſt le tombeau du ſens commun.

S'ils avaient ſu lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la ſuperſtition & l'ignorance ont cauſés. Si *Louis XIV* avait ſu lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes & leurs ſuppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'eſt fondé que ſur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du ſeul livre qui annonce leur religion : ils ont dit : Voilà votre loi, & nous vous défendons de la lire ; vous n'en ſaurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'eſt pas compréhenſible ; elle exiſte pourtant, & toute Bible en langue qu'on parle eſt défendue à Rome ; elle n'eſt permiſe que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les uſurpations papales ont pour prétexte un miſérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à DIEU, & pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre, & ſur cette pierre je fonderai mon aſſemblée.*

Si on ſavait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en fait encore beaucoup en France, par les perſécutions contre les proteſtans, par les diviſions ſur je ne ſais quelle bulle, plus mépriſable qu'une chanſon du pont-neuf ; par le célibat ridicule des prêtres, par la fainéantiſe des moines, par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, &c.

L'Eſpagne & le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent preſque tous ces maux, & ont l'inquiſition par-deſſus ; laquelle, ſuppoſé un enfer, ſerait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois ſectes admiſes par le traité de Veſtphalie : les habitans des pays immédiatement ſoumis aux prêtres allemands ſont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain n'a laiſſé que de la miſère & de la muſique, des eunuques, des arlequins & des prêtres. On accable de tréſors une petite ſtatue noire appelée *la Madone de Lorette ;* & les terres ne ſont pas cultivées.

La théologie eſt dans la religion ce que les poiſons ſont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU ſoit adoré, ſes bienfaits chantés, ſa juſtice annoncée, la vertu recommandée: tout le reſte n'eſt qu'eſprit de parti, faction, impoſture, orgueil, avarice, & doit être proſcrit à jamais.

Rien n'eſt plus utile au public qu'un curé qui tient regiſtre des naiſſances, qui procure des aſſiſtances aux pauvres, conſole les malades, enſevelit les morts, met la paix dans les familles, & qui n'eſt qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il ſoit au-deſſus du beſoin, & qu'il ne lui ſoit pas poſſible de déshonorer ſon miniſtère en plaidant contre ſon ſeigneur & contre ſes paroiſſiens, comme ſont tant de curés de campagne; qu'ils ſoient gagés par la province ſelon l'étendue de leur paroiſſe, & qu'ils n'aient d'autres ſoins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'eſt plus inutile qu'un cardinal. Qu'eſt-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger? dignité ſans fonction, & qui preſque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi aſſiſter les pauvres, ni de quoi ſe ſecourir lui-même.

Le meilleur gouvernement eſt ſans contredit celui qui n'admet que le nombre de prêtres néceſſaire; car le ſuperflu n'eſt qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement eſt celui où les prêtres ſont mariés; car ils en ſont meilleurs citoyens: ils donnent des enfans à l'Etat, & les élèvent avec honnêteté: c'eſt celui où les prêtres n'oſent prêcher que la morale; car s'ils prêchent la controverſe, c'eſt ſonner le tocſin de la diſcorde.

Les honnêtes gens lifent l'hiftoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des difputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne faffe ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? oui ; comme il y a eu de gens qui fe font crus forciers.

M. *Deflandes*, de l'académie des fciences, qui vient de nous donner *l'hiftoire de la philofophie*, dit, au tome III, page 299 : *La faculté de théologie me paraît le corps le plus méprifable du royaume :* il deviendrait un des plus refpectables s'il fe bornait à enfeigner DIEU & la morale. Ce ferait le feul moyen d'expier fes décifions criminelles contre *Henri III* & le grand *Henri IV*.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, fi M. le cardinal de *Fleuri* n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, & défendre févérement les miracles.

La bulle monftrueufe *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle eft un attentat à la dignité de la couronne, & à la liberté de la nation.

La canaille créa la fuperftition ; les honnêtes gens la détruifent.

On cherche à perfectionner les lois & les arts ; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer ? ce font les hommes qui penfent. Les autres fuivront.

N'eft-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, & que les fages n'en aient pas ? Il faut être prudent, mais non pas timide.

XXVII.

L'EMPEREUR DE LA CHINE ET FRERE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entièrement ignorée, long-temps enſuite défigurée à nos yeux, & enfin mieux connue de nous que pluſieurs provinces d'Europe, eſt l'empire le plus peuplé, le plus floriſſant & le plus antique de l'univers : on ſait que, par le dernier dénombrement fait ſous l'empereur *Cam-hi*, dans les ſeules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva ſoixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les ſoldats vétérans, ni les vieillards au-deſſus de ſoixante ans, ni les jeunes gens au-deſſous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou ſoi-diſant telles à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur ſont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cents cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'Etat conſiſtent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cents mille ſoldats. L'empereur a cinq cents ſoixante & dix mille chevaux, ſoit pour monter les gens de guerre, ſoit pour les voyages de la cour, ſoit pour les courriers publics.

On nous aſſure encore que cette vaſte étendue de pays

n'eſt point gouvernée deſpotiquement, mais par ſix tribunaux principaux qui ſervent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y eſt ſimple, & c'eſt une preuve inconteſtable de ſon antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine ſont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur *Cam-hi* écrivit & fit graver, dans le frontiſpice de ſon temple, ces propres mots : *Le Chang-ti eſt ſans commencement & ſans fin ; il a tout produit ; il gouverne tout ; il eſt infiniment bon & infiniment juſte.*

Yont-chin, fils & ſucceſſeur de *Cam-hi*, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le Tien & l'homme une correſpondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits &c.* (*a*)

Cette religion de l'empereur, de tous les colao, de tous les lettrés, eſt d'autant plus belle qu'elle n'eſt ſouillée par aucune ſuperſtition.

Toute la ſageſſe du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne ſe ſoient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne ſe gliſſent dans les caves & dans les greniers.

L'eſprit de tolérance, qui ſeſait le caractère de toutes les nations aſiatiques, laiſſa les bonzes ſéduire le peuple ; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner : on les a traités comme on traite les charlatans ; on les laiſſe débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils ſont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés & réprimés.

(*a*) Voyez la collection du jéſuite du *Halde*.

L'empereur *Cam-hi* avait accueilli, avec une bonté ſingulière, les bonzes jéſuites; ceux-ci, à la faveur de quelques ſphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de *Cam-hi* la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit obſerver que cet empereur fut obligé de conſulter les tribunaux, de les ſolliciter lui-même, & de dreſſer de ſa main la requête des bonzes jéſuites, pour leur obtenir la permiſſion d'exercer leur religion : ce qui prouve évidemment que l'empereur n'eſt point deſpotique, comme tant d'auteurs mal inſtruits l'ont prétendu, & que les lois ſont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les miſſionnaires rendirent bientôt la nouvelle ſecte odieuſe. Les Chinois, qui ſont gens ſenſés, furent étonnés & indignés que des bonzes d'Europe oſaſſent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord; les tribunaux préſentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, & ſurtout contre les jéſuites; ainſi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir & enſuite ordonner l'abolition de cette ſociété.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorſque l'empereur *Cam-hi* mourut le 20 décembre 1722. Un de ſes fils, nommé *Yont-chin*, lui ſuccéda; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordé aux hommes. Il avait toute la bonté de ſon père, avec plus de fermeté & plus de juſteſſe dans l'eſprit. Dès qu'il fut ſur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jéſuites. On l'avertiſſait que ces bonzes, ſous prétexte de religion, feſaient un commerce immenſe, qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient

été

été l'unique caufe d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cents mille ames; qu'ils étaient les foldats & les efpions d'un prêtre d'Occident, réputé fouverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait divifé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des fentences à Rome contre les anciens rites de la nation. & qu'enfin fi l'on ne réprimait pas au plutôt ces entreprifes inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur *Yont-chin*, avant de fe décider, voulut s'inftruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes; il fut qu'il y en avait un, nommé le frère *Rigolet*, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs & des lavandières du palais; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère *Rigolet* n'était pas un homme de cour comme les frères *Parennin* & *Verbieft*. Il avait toute la fimplicité & l'enthoufiafme d'un perfuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les fociétés religieufes; ils font néceffaires à leur ordre. On demandait un jour à *Oliva*, général des jéfuites, comme il fe pouvait faire qu'il y eût tant de fots dans une fociété qui paffait pour éclairée? il répondit: *Il nous faut des faints.* Ainfi donc *St Rigolet* comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, & ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptifer l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, & frappé neuf fois la terre de fon front, l'empereur lui fit apporter du thé & des bifcuits, & lui dit: Frère *Rigolet* dites-moi en confcience ce que c'eft que cette religion que vous prêchez aux lavandières & aux crocheteurs de mon palais?

FRERE RIGOLET.

Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine & des quarante-deux provinces tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère *Bouvet*, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes, les Africains & les Américains seront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Europe, & ma secte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien, frère *Rigolet*. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, & vous l'appelez univeselle ! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRERE RIGOLET.

Sire, votre majesté a mis le doigt dessus ; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous sommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général au nom du pape qui est vice-dieu en terre, nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis par l'usage dangereux de penser. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; ensuite nous allons aux femmes ; bientôt elles nous donnent leurs maris ; & dès que nous avons un nombre suffisant de prosélytes, nous devenons assez puissans pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se fesant sujet du pape.

L'EMPEREUR.

On ne peut mieux, frère *Rigolet* ; les souverains vous sont fort obligés. Montrez-moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape ?

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, & c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre: il est vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU, & notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR.

Mes complimens au vice-dieu & au frère général; mais votre Dieu quel est-il? Dites-moi un peu de ses nouvelles?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelques dix-sept cents vingt-trois ans, entre un bœuf & un âne; & trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vite l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment, frère *Rigolet*, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien, Sire; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de DIEU. (*b*) Cette maison, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif; mais au bout de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y est pas à la vérité en chair & en os, mais en bois. C'est

(*b*) Notre-Dame de Lorette.

une ftatue que quelques-uns de nos frères penfent avoir été faite par le DIEU fon fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier ! un Dieu né d'une femme ! tout ce que vous me dites eft admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh ! Sire, elle n'était point femme ; elle était fille. Il eft vrai qu'elle était mariée, & qu'elle avait eu deux autres enfans, nommés *Jacques*, comme le difent de vieux évangiles ; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi ! elle était pucelle & elle avait des enfans !

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'eft-là le bon de l'affaire ; ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me difiez tout à l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec fa mère pour naître enfuite d'elle ?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes, facrée majefté ; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je, DIEU fe changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, & cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait ? un charpentier & un pigeon.

FRERE RIGOLET.

Sans doute, Sire ; mais il y en a encore un troifième qui eft le père de ces deux-là, & que nous peignons toujours avec une barbe majeftueufe ; c'eft ce Dieu-là

qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été ensuite engendré par le pigeon, & le pigeon procède du père & du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, & le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un seul Dieu; & qu'un homme, qui ne croirait pas cette histoire, doit être brûlé dans ce monde-ci & dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela est clair comme le jour. Un Dieu né dans une étable, il y a dix-sept cents vingt-trois ans entre un bœuf & un âne, un autre Dieu dans un colombier, un troisième Dieu de qui viennent les deux autres, & qui n'est pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche, une mère pucelle; il n'est rien de plus simple & de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère *Rigolet*, si ton Dieu est né, il est sans doute mort?

FRERE RIGOLET.

S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, & cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité qu'il se laissa fouetter & pendre malgré ses miracles, mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vit, & s'en retourna au ciel, après avoir solemnellement promis qu'il *reviendrait incessamment dans une nuée avec une grande puissance & une grande majesté*, comme le dit, dans son vingt-unième chapitre, *Luc*, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revive point.

L'EMPEREUR.

Viens, frère *Rigolet*, que je t'embrasse; va, tu ne feras

jamais de révolution dans mon empire. Ta religion eſt charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes ſujets, mais il faut que tu me diſes tout. Voilà ton Dieu né, feſſé, pendu & enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRERE RIGOLET.

Oui vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne ſe laiſſait pas pendre comme l'autre ; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas ſe jouer : il s'aviſa de prendre ſous ſa protection une horde de voleurs & de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les beſtiaux & tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expreſſément, à ſon cher peuple, de voler tout ce qu'ils trouveraient ſous leurs mains, & de s'enfuir ſans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit enſuite le fond de la mer, ſuſpendit des eaux à droite & à gauche pour les faire paſſer à pied ſec, faute de bateaux. Il les conduiſit enſuite dans un déſert où ils moururent tous ; mais il eut grand ſoin de la ſeconde génération. C'eſt pour elle qu'il ſeſait tomber les murs des villes au ſon d'un cornet à bouquin, & par le miniſtère d'une cabaretière. C'eſt pour ſes chers Juifs qu'il arrêtait le ſoleil & la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aiſe ; il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit eſclave des autres peuples, qu'il l'eſt même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'eſt qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur JESUS, DIEU juif, fils de DIEU le père, fils de *Marie*, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, & de plus ayant un père putatif.

Admirez, ſacrée majeſté, la profondeur de notre divine

religion. Notre Dieu pendu, étant juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir, mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, & aussitôt tous les futurs contingens se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé *Isaïe*, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme ; il en eut un fils, & ce fils était notre Seigneur JESUS-CHRIST ; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas*, *partagez vîte les dépouilles*. Un autre prophète, nommé *Ezéchiel*, se couchait sur le côté gauche trois cents quatre-vingts jours, & quarante sur le côté droit, & cela signifiait JESUS-CHRIST. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet *Ezéchiel* mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, & cela signifiait JESUS-CHRIST.

Un autre prophète, nommé *Osée*, (c) couchait par ordre de DIEU avec une fille de joie, nommée *Gomer*, fille d'*Ebalaïm;* il en avait trois enfans; & cela signifiait non-seulement JESUS-CHRIST, mais encore ses deux frères aînés *Jacques le majeur* & *Jacques le mineur*, selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte Eglise.

Un autre prophète, nommé *Jonas*, est avalé par un chien marin, & demeure trois jours & trois nuits dans son ventre ; c'est visiblement encore JESUS-CHRIST qui fut enterré trois jours & trois nuits, en retranchant une nuit & deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs *Oolla (d)* & *Oliba* ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b. . . ., & donnent la préférence à ceux qui ont

(c) *Osee*, chap. I.

(d) *Ezéchiel*, chap. XVI & XXII.

le membre d'un âne ou d'un cheval, ſelon les propres expreſſions de la ſainte écriture; cela ſignifie l'Egliſe de JESUS-CHRIST.

C'eſt ainſi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre ſacrée majeſté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle; car il eſt écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient;* & c'eſt frère *Rigolet* qui vient vous appeler pour vous donner à JESUS-CHRIST mon ſauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites ?

FRERE RIGOLET.

Je ne le ſais pas bien préciſément ; mais je ſais que les prophéties prouvent les miracles de JESUS mon ſauveur, & ces miracles de JESUS prouvent à leur tour les prophéties. C'eſt un argument auquel on n'a jamais répondu, & c'eſt ce qui établira ſans doute notre ſecte dans toute la terre, ſi nous avons beaucoup de dévotes, de ſoldats & d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois, & on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent & des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu ; tu m'as dis ſeulement qu'il fut feſſé & pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh, Sire, n'eſt-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta ſur le haut d'une petite montagne, dont on découvrait tous les royaumes de la terre, & il lui dit : *Je te donnerai tous ces royaumes ſi tu veux m'adorer;* mais DIEU ſe moqua du diable. Enſuite on pria notre Seigneur JESUS à une noce de village, & les garçons de la noce

étant ivres (e) & manquant de vin, notre Seigneur JESUS-CHRIST changea l'eau en vin fur le champ, après avoir dit des injures à fa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Géfara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux poffédés ; il les chaffa au plus vîte, & les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant fe jeter dans le lac, & s'y noyer : & ce qui conftate encore la grandeur & la vérité de ce miracle, c'eft qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR.

Je fuis fâché, frère *Rigolet*, que ton Dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné fans reffource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton Dieu. Le poffeffeur des cochons dut préfenter requête contre lui ; & je t'affure que fi dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur JESUS, & comment il s'y prit pour juftifier des miracles d'une fi étrange efpèce.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majefté, il n'a jamais fait de livre ; il ne favait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR.

Ah ! ah! voici qui eft digne de tout le refte. Un légiflateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire, quand un Dieu vient fe faire pendre, il ne s'amufe pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire

(e) *Inebriati*, I. *Jean*, chap. II.

ſes ſecrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il eſt vrai qu'ils ſe contrediſent tous ; mais c'eſt en cela même que la vérité conſiſte ; & dans ces quarante hiſtoires nous en avons à la fin choiſi quatre, qui ſont préciſément celles qui ſe contrediſent le plus, afin que la vérité paraiſſe avec plus d'évidence.

Tous ſes diſciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en feſons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu *St François Xavier* qui reſſuſcita neuf morts de compte fait dans l'Inde : perſonne à la vérité n'a vu ſes réſurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, & nous avons été crus. Croyez-moi, Sire, faites-vous jéſuite ; & je vous ſuis caution que nous ferons imprimer la liſte de vos miracles, avant qu'il ſoit deux ans ; nous ferons un ſaint de vous, on fêtera votre fête à Rome, & on vous appellera *St Yont-chin* après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne ſuis pas preſſé, frère *Rigolet ;* cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'eſt que je ne ſois pas pendu comme ton Dieu l'a été ; car il me ſemble que c'eſt acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire, c'eſt que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptiſé, vous ſerez enchanté d'être pendu pour l'amour de JESUS-CHRIST notre ſauveur ; quel plaiſir vous auriez de le voir à la meſſe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre Dieu, vous autres !

FRERE RIGOLET.

Oui, Sire, je le fais & je le mange; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines; & je vais vous les chercher tout-à-l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t-en vîte chercher tes dieux; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, & que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, & je reviens dans le moment. DIEU soit béni; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien sur ma parole.

Pendant que frère *Rigolet* allait chercher son déjeûner, l'empereur resta avec son secrétaire d'Etat *Ouangt-tsé*; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise, & de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme *Parennin*, *Verbiest*, *Pereira*, *Bouvet* & les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbécilles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en fesant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, & les imbécilles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés, & ils persuadent; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe, comment il s'est

pu faire qu'une religion fi abfurde, fi blafphématoire, fe foit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRETAIRE D'ETAT.

Hélas ! Sire, tout comme la fecte du dieu *Fo* s'eft introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont féduit la populace. Votre majefté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont fait les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce miferable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que fes pareils, après avoir enfeigné à la canaille des dogmes qui font faits pour elle, la foulèvent enfuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Afie, & le fang a coulé pendant plus de quatorze fiècles par les divifions de ces fycophantes, qui ont voulu fe rendre les maîtres de l'efprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner fans les prêtres, & bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé *Débonnaire*, un *Henri IV*, un *Frédéric*, plus de trente rois, & qu'ils en affaffinèrent plus de vingt.

Si la fageffe du gouvernement chinois a contenu jufqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un efprit cent fois plus ardent, un plus violent enthoufiafme, & une fureur plus raifonnée dans leur démence, que ne l'eft le fanatifme de tous les bonzes du Japon, de Siam, & de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les fots prêchent parmi eux, & les fripons intriguent ; ils fubjuguent les hommes par les femmes, & les femmes par la confeffion. Maîtres des fecrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs fupérieurs, ils font bientôt

les maîtres d'un Etat, fans même paraître l'être encore; d'autant plus fûrs de parvenir à leurs fins qu'ils femblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puiffance par l'humilité, à la richeffe par la pauvreté, & à la cruauté par la douceur.

Vous vous fouvenez, Sire, de la fable des dragons qui fe métamorphofaient en moutons pour dévorer plus furement les hommes : voilà leur caractère : il n'y a jamais eu fur la terre de monftres plus dangereux ; & DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funeftes.

L'EMPEREUR.

Taifez-vous, voici frère *Rigolet*, qui arrive avec fon déjeûner. Il eft bon de s'en divertir un peu.

Frère *Rigolet* arrivait en effet tenant à la main une grande boite de fer-blanc, qui reffemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui eft dans ta boîte. Frère *Rigolet* en tira auffitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds & plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, fi nous n'avons que cela à notre déjeûner, nous ferons très-maigre chère ; un Dieu, à mon fens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je faffe de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit *Rigolet*, que votre majefté faffe feulement apporter une chopine de vin rouge, & vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc qui eft meilleur à déjeûner ? *Rigolet* lui répondit qu'il allait changer le vin en fang, & qu'il était bien plus aifé de faire du fang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majefté trouva cette raifon excellente, & ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amufa à confidérer les dieux

que frère *Rigolet* avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire & d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, Sire, lui dit *Rigolet*, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre Dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons par-tout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins ; nous chantons, (*f*) *bon jour*, *notre unique espérance*. Nous avalons DIEU avec sa potence. C'est fort bien fait, dit l'empereur: tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge ; frère *Rigolet* la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, & tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit: Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, diacre, sous-diacre & prêtre. Notre St Père le pape le grand *Innocent III*, dans son premier livre des mystères *de la messe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon *St Luc*, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire ; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons. Il fut *acolyte*, parce que le prophète juif *Jérémie* avait dit : *Je suis la lumière du monde*, & que les acolytes portent des chandelles. Il fut *sous-diacre* quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table. Il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille

(*f*) *O crux, ave, spes unica.*

hommes, fans compter les femmes & les petits enfans, avec fept petits pains & quelques goujons dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, felon *St Matthieu;* ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains & deux goujons près de Betzaïda, comme le dit *St Luc.* Enfin il fut *prêtre* felon l'ordre de *Melchifédech*, quand il dit à fes difciples qu'il allait leur donner fon corps à manger. Etant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain fera un dieu en corps & en ame; vous croirez voir du pain, manger du pain, & vous mangerez DIEU.

Enfin, quoique le fang de ce Dieu foit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le fang de ce Dieu même; pour furabondance de droit, je le boirai; il ne tiendra qu'à votre majefté d'en faire autant; je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au vifage. Je vous ferai enfuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, fous-diacre, diacre & prêtre; vous ferez avec moi une chère divine.

Auffitôt voilà frère *Rigolet* qui fe met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hofties, boit chopine & dit grâce très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé & bu ton Dieu : que deviendra-t-il quand tu auras befoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère *Rigolet*, il deviendra ce qu'il pourra; c'eft fon affaire; quelques-uns de nos docteurs difent qu'on le rend à la garde-robe; d'autres qu'il s'échappe par infenfible tranfpiration; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me fuffit; & pourvu qu'après ce déjeûné on me donne un bon dîné avec quelque argent pour ma peine, je fuis content.

Or ça, dit l'empereur à frère *Rigolet*, ce n'eſt pas tout ; je ſais qu'il y a auſſi dans mon empire d'autres miſſionnaires qui ne ſont pas jéſuites, & qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins; dis-moi en conſcience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent, Sire, dit le bon homme, mais c'eſt pour leur condamnation. Ce ſont tous des coquins, & nos plus grands ennemis; ils veulent nous couper l'herbe ſous le pied. Ils nous accuſent ſans ceſſe auprès de notre St Père le pape. Votre majeſté ferait fort bien de les chaſſer tous, & de ne conſerver que les jéſuites; ce ſerait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne ſeriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère *Rigolet*, qui courut ſur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ſes confrères.

Le lendemain l'empereur tint ſa parole; il fit aſſembler tous les miſſionnaires, ſoit ceux qu'on appelle ſéculiers, ſoit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apoſtoliques, évêques *in partibus*, prêtres des miſſions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites & jéſuites. Il leur parla en ces termes en préſence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes & le premier devoir des ſouverains ; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit excluſif, ce ſerait aſſurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'être ſuprême un culte pur & ſans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût ſeulement connu de ſes voiſins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût ſeulement l'uſage de l'écriture. Vous n'exiſtiez pas quand nous formions déjà un puiſſant empire

empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons fouffert les bonzes de *Fo*, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les fectaires de *Laokium*; & regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'eft point un crime. DIEU n'eft point offenfé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chaffe point ceux de fes enfans qui le faluent en fefant mal la révérence; pourvu qu'il en foit aimé & refpecté, il eft fatisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos abfurdités; ils vous plaignent d'être infatués du plus déteftable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées: ils plaignent encore plus le malheureux ufage que vous faites du peu de raifon qui vous refte pour juftifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'eft de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les inftrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules fes voifins, voudrait difpofer des plus vaftes empires de nos régions orientales.

Nous ne favons que trop les maux horribles que vous avez caufé au Japon. Douze religions y fleuriffaient avec le commerce, fous les aufpices d'un gouvernement fage & modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze fectes: vous parûtes, & la difcorde bouleverfa le Japon; le fang coula de tous côtés; vous en fites autant à Siam & aux Manilles: je dois préferver mon empire d'un fléau fi dangereux. Je fuis tolérant, & je vous chaffe tous parce que vous êtes intolérans. Je vous chaffe, parce qu'étant divifés entre vous, & vous déteftant les uns les autres,

vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poifon qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne font pas de votre opinion. Je fuis encore plus éloigné de vous faire condamner au fupplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne foutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne difputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, & puiffiez-vous devenir fages! les voitures qui vous doivent conduire à Macao font prêtes. Je vous donne des habits & de l'argent : des foldats veilleront en route à votre fureté. Je ne veux pas que le peuple vous infulte: allez, foyez dans votre Europe un témoignage de ma juftice & de ma clémence.

Ils partirent; le chriftianifme fut entièrement aboli à la Chine, ainfi qu'en Perfe, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'eft grand dommage; mais voilà ce que c'eft que d'être infaillibles.

XXVIII.

LE MANDARIN ET LE JESUITE.

Un chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeuneſſe, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, & devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jéſuites : ils eurent enſemble les conférences ſuivantes.

PREMIERE CONFERENCE.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

LE JESUITE.

Je vous avoue que je ſuis indigné de voir quel joug honteux ces ſéducteurs impoſent ſur votre populace ſuperſtieuſe. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénis ? perſuader aux hommes que des pagodes ont parlé ? qu'elles ont fait des miracles ? ſe mêler de prédire l'avenir ? Quelle charlatanerie inſupportable !

LE MANDARIN.

Je ſuis bien aiſe que l'impoſture & la ſuperſtition vous déplaiſent.

LE JESUITE.

Il faut que vos bonzes ſoient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en diſais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns

appellent des fraudes pieuſes, les autres des ſcandales. Chaque pays a ſes bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre eſt de ceux que l'enthouſiaſme aveugle dans leur jeuneſſe, & qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conſervé un œil & qui voient tout de travers. Ceux-là ſont des charlatans imbécilles.

LE JESUITE.

Vous devez faire une grande différence entre nous & vos bonzes, ils bâtiſſent ſur l'erreur & nous ſur la vérité ; & ſi quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'eſt-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, & qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

LE JESUITE.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies & vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine les yeux du peuple pour les rendre plus ſoumis & plus heureux ? Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles ?

LE MANDARIN.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez ; c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes & du peuple ; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime dans cette vie & dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru diƈtés par la raiſon univerſelle ; notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies ſimples & auguſtes ; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature ; notre religion eſt la juſtice ; nos dogmes ſont l'adoration, la reconnaiſſance & le repentir ; il n'y a rien là dont on puiſſe abuſer ; point de métaphyſique obſcure qui diviſe les eſprits, point de ſujet de querelles ; nul prétexte d'oppoſer l'autel au trône ; nulle ſuperſtition qui indigne les ſages ; aucun myſtère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, & qui, en les irritant contre des choſes incompréhenſibles, leur puiſſe faire rejeter l'idée d'un DIEU que tout le monde doit comprendre.

LE JESUITE.

Comment donc, avec une doƈtrine que vous dites ſi pure, pouvez-vous ſouffrir parmi vous des bonzes qui ont une doƈtrine ſi ridicule ?

LE MANDARIN.

Eh ! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaſte empire auſſi peuplé que votre Europe ? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte ſimple & ſublime ; ce ne peut être que l'ouvrage des temps & des ſages. Les hommes feraient plus juſtes & plus heureux. Je ſuis certain, par une longue expérience, que les paſſions, qui ſont commettre de ſi grands crimes, s'autoriſent preſque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JESUITE.

Comment ! vous croyez que les paſſions raiſonnent, & qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raiſonnent mal ?

LE MANDARIN.

Cela n'arrive que trop fouvent.

LE JESUITE.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs fuperftitieufes ?

LE MANDARIN.

Vous le favez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un efprit affez jufte pour les fentir, & non affez fage pour chercher la vérité ailleurs ; ou bien ces erreurs entrent dans un efprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduifent fouvent à l'athéifme : on dit : Mon bonze m'a trompé ; donc il n'y a point de religion ; donc il n'y a point de DIEU ; donc je dois être injufte fi je puis l'être impunément. Dans le fecond cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatifme : on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode font les ennemis de DIEU ; qu'on peut, en fureté de confcience, égorger tous ceux qui difent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a fept. Ainfi je peux affaffiner dans l'occafion mes amis, mes parens, mon roi pour faire mon falut.

LE JESUITE.

Il femble que vous vouliez parler de nos moines fous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort ; ne feriez-vous pas un peu malin ?

LE MANDARIN.

Je fuis jufte, je fuis vrai, je fuis humain. Je n'ai acception de perfonne ; je vous dis que les particuliers & les hommes publics commettent fouvent fans remords les plus abominables injuftices, parce que la religion qu'on leur prêche & qu'on altère leur femble abfurde. Je vous

dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que fa prefqu'île, fe moque de fes théologiens qui lui crient que fon dieu *Vitfnou* s'eft métamorphofé neuf fois pour venir converfer avec les hommes ; & que, malgré le petit nombre de fes incarnations, il eft fort fupérieur au dieu *Sammonocodom* qui s'eft incarné chez les Siamois jufqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite & à gauche cent rêveries de cette efpèce, n'a pas de peine à fentir combien une telle religion eft impertinente ; mais fon efprit, féduit par fon cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de fon ambition aveugle ; il infulte fes voifins, il les dépouille ; les campagnes font ravagées ; les villes mifes en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre, au contraire ils avaient fait en chaire le panégyrique des deftructeurs nommés conquérans ; & ils avaient même arrofé fes drapeaux en cérémonie de l'eau luftrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monftrueufes débauches, toutes les barbaries des affaffinats font commis alors fans fcrupule ; la famine & la contagion achèvent de défoler cette terre abreuvée de fang. Et cependant les prédicateurs du voifinage prêchent tranquillement la controverfe devant de bonnes vieilles femmes, qui, au fortir du fermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, fi leur prochain foutenait que *Sammonocodom* s'eft incarné cinq cents quarante-neuf fois & non pas cinq cents cinquante.

J'ofe dire que fi ce raïa avait été infiniment perfuadé de l'exiftence d'un DIEU infini, préfent par-tout, infiniment jufte, & qui doit par conféquent venger l'innocence opprimée, & punir un fcélérat né pour le malheur du

genre-humain ; si ses courtisans avaient les mêmes principes, si tous les ministres de la religion avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de *Vitsnou*, alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions ; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers & dans ma patrie.

LE JESUITE.

Ce que vous dites n'est que trop vrai ; il faut en convenir, & j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission : mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable & pur envers l'être suprême ? Ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables ? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages ? Une prédiction heureusement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien ?

LE MANDARIN.

Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre-humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JESUITE.

Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie & en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand succès ; les apparitions

des ſaints, les poſſeſſions du malin ont fait chez nous bien des converſions. Ce n'eſt pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN.

Chez vous, comme chez eux, la ſuperſtition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos hiſtoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'eſpérance d'une expiation aiſée. La plupart de vos Européens ont reſſemblé à un certain roi (*) d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne ſais quelle petite pagode à ſon bonnet, & qui lui demandait toujours permiſſion de faire aſſaſſiner ou empoiſonner ceux qui lui déplaiſaient. Votre premier empereur chrétien ſe ſouilla de parricides, comptant qu'il ſerait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre-humain eſt bien à plaindre ; les paſſions portent les hommes aux crimes ; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le déſeſpoir & dans la fureur ; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JESUITE.

Hé bien, ne vaudrait-il pas mieux propoſer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laiſſer ſans ſecours ?

LE MANDARIN.

Oui ; & le meilleur remède eſt de réparer, par une vie pure, les injuſtices qu'on peut avoir commiſes. Adieu. Voici le temps où je dois ſoulager quelques-uns de mes frères qui ſouffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement : je vous conſeille d'en faire de même.

(*) *Louis XI.*

SECONDE CONFERENCE.

LE JESUITE.

Je vous fupplie, avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme plufieurs de nos pères en ont eues, & d'y faire joindre la permiffion de nous bâtir une maifon & une églife, & de prêcher en chinois; vous favez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jufque-là; les juifs, les mahométans qui font dans notre empire, & qui connaiffent un feul Dieu comme nous, ont demandé la même permiffion, & nous n'avons pu la leur accorder: il faut fuivre les lois.

LE JESUITE.

Point du tout; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui, fi les hommes vous commandent des chofes évidemment criminelles; par exemple, d'égorger votre père & votre mère, d'empoifonner vos amis; mais il me femble qu'il n'eft pas injufte de refufer à un étranger la permiffion d'apporter le trouble dans nos Etats, & de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des chofes que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JESUITE.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait auffi-bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce: pour le trouble & la difcorde, c'eft vraiment tout le contraire; c'eft la paix que j'apporte.

LE MANDARIN.

Vous fouvenez-vous de la fameufe requête préfentée à nos neuf tribunaux fuprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent, & que vous avez confervés vous-même : (a) „ Ils vinrent d'Europe à Manille fous la dynaftie Defning. „ Ceux de Manille fefaient leur commerce avec les Japo- „ nais. Ces européens fe fervirent de leur religion pour „ gagner le cœur des Japonais ; ils en féduifirent un grand „ nombre. Ils attaquèrent enfuite le royaume en dedans „ & en dehors, & il ne s'en fallut prefque rien qu'ils ne „ s'en rendiffent tout-à-fait les maitres. Ils répandent „ dans nos provinces de grandes fommes d'argent ; ils „ raffemblent, à certains jours, des gens de la lie du „ peuple mêlés avec les femmes ; je ne fais pas quel eft „ leur deffein, mais je fais qu'ils ont apporté leur religion „ à Manille, & que Manille a été envahie, & qu'ils ont „ voulu fubjuguer le Japon &c. „

LE JESUITE.

Ah ! pour Manille & pour le Japon, paffe ; mais pour la Chine, vous favez que c'eft tout autre chofe ; vous connaiffez la grande vénération, le profond refpect, le tendre attachement, la fincère reconnaiffance que...

LE MANDARIN.

Mon Dieu oui, nous connaiffons tout cela ; mais fouvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur *Yont-Chin*, d'éternelle mémoire, adreffa à vos bonzes noirs ; les voici. (b)

„ Que diriez-vous fi j'envoyais une troupe de bonzes &

(a) Recueil des lettres intitulées *édifiantes*, pag. 98 & fuiv.

(b) Lettres intitulées *édifiantes*, 17[me] recueil, pag. 263.

» de lamas dans votre pays ? comment les recevriez-» vous? Si vous avez ſu tromper mon père, n'eſpérez pas » me tromper de même; vous voulez que tous les Chinois » embraſſent vos lois, votre culte n'en tolère pas d'autres; » je le ſais. En ce cas que deviendrons-nous ? les ſujets » de vos princes ? Les diſciples que vous faites ne » connaiſſent que vous ; dans un temps de troubles, ils » n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je ſais bien » qu'à préſent il n'y a rien à craindre ; mais quand les » vaiſſeaux viendront par milliers, il pourrait y avoir du » déſordre &c. »

LE JESUITE.

Il eſt vrai que nous avons tranſmis à notre Europe ce triſte diſcours de l'empereur *Yont-Chin*. Nous ſommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-ſage & très-vertueux, qui a ſignalé ſon règne par des traits de bienfeſance au-deſſus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand & de bon. Mais après tout, les vertus des infidelles ſont des crimes ; (*c*) c'eſt une des maximes inconteſtables de notre petit pays. Mais qu'eſt-il arrivé à ce grand empereur ? il eſt mort ſans ſacremens, il eſt damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte ; mais plût au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleverſé, que tout nageât dans le ſang, & que vous expiraſſiez tous juſqu'au dernier, confeſſés par des jéſuites! Car enfin, qu'eſt-ce qu'un royaume de ſept cents lieues de long ſur ſept cents lieues de large réduit en cendres ? c'eſt une bagatelle. C'eſt l'affaire de quelques jours, de

(*c*) Cette doctrine eſt très-nouvelle dans le chriſtianiſme. Les premiers peres ont ſoutenu preciſement tout le contraire, mais les théologiens ſont devenus barbares à meſure qu'ils ſont devenus puiſſans. Voyez *la Mothe le Vayer*, Traité de la vertu des païens.

quelques mois, de quelques années tout au plus, & il s'agit de la gloire éternelle que je vous souhaite.

LE MANDARIN.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être content d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais quand vous aurez armé, dans notre empire, les mains des enfans contre les pères, des disciples contre les maitres, & des peuples contre les rois, il sera certain que vous aurez commis un très-grand mal ; & il n'est pas absolument démontré que vous & moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

LE JESUITE.

Que votre nation soit la plus ancienne ou non, ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons que depuis près de cinq mille ans, votre empire est sagement gouverné; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Çà, répondez-moi, je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine ; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler ?

LE MANDARIN.

Non, je vous jure ; je ne brûlerais pas une grange.

LE JESUITE.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN.

Je trouve les votres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï-dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet consumer, en un moment, par le

feu toute la famille royale, & tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos fectes fur les ruines des autres fectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces faintes intentions; &, c'eft donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix. ?

LE JESUITE.

Ce que je vous en dis n'eft qu'une fuppofition théologique; car je vous répete que j'apporte la paix, l'union, la bienfefance & toutes les vertus : j'ajoute feulement que ma doctrine eft fi belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'eft vendre chèr fes coquilles. Mais comment votre doctrine eft-elle fi belle, puifque vous me difiez hier qu'il fallait tromper ?

LE JESUITE.

Rien ne s'accorde plus aifément. Nous annonçons des vérités, ces vérités ne font pas à la portée de tout le monde, & nous rencontrons des ennemis, des janféniftes, qui nous pourfuivent jufqu'à la Chine. Que faire alors ? il faut bien foutenir une vérité utile par quelques menfonges qui le font auffi; on ne peut fe paffer de miracles: cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en fefons point; mais nous difons que nous en avons faits; & fi l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but ? Il eft bien fûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaiffeaux. Cependant nous l'avons dit; & plus la chofe eft impoffible & extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui

avons fait auſſi reſſuſciter quatre garçons & cinq filles : cela était important. Un homme qui ne reſſuſcite perſonne, n'a guère que des ſuccès médiocres. Laiſſez-nous au moins guérir de la colique quelques ſervantes de votre maiſon ; nous ne demandons que la permiſſion d'un petit miracle : ne fait-on rien pour ſon ami ?

LE MANDARIN.

Je vous aime ; je vous ſervirais volontiers, mais je ne peux mentir pour perſonne.

LE JESUITE.

Vous êtes bien dur ; mais j'eſpère enfin vous convertir.

TROISIEME CONFERENCE.

LE JESUITE.

Oui, je veux bien convenir d'abord que vos lois & votre morale ſont divines. Chez nous on n'a que de la politeſſe pour ſon père & ſa mère ; chez vous on les honore, & on leur obéit toujours : nos lois ſe bornent à punir les crimes; les vôtres décernent des récompenſes aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, & les vôtres ſont ſouvent des traités de morale ; vous recommandez la juſtice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié : mais tout cela devient criminel & abominable ſi vous ne penſez pas comme nous ; & c'eſt ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous ſera difficile de remplir cet engagement.

LE JESUITE.

Rien n'eſt plus aiſé ; toutes les vertus ſont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ;

donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous de coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant, votre père *le Comte*, votre père *Ricis* & plusieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, & que nous adorions le vrai DIEU dans le plus ancien temple de l'univers? Vous n'existiez pas alors; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, & avoir tort à présent?

LE JESUITE.

Je vais vous le dire: notre doctrine est incontestablement la meilleure; or les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN.

On ne peut mieux raisonner, mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois qui pensent tout différemment de vous; qui vous ont chassé de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, & qui disent que vous êtes des corrupteurs; vous-même vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte; vous vous anathématisiez les uns les autres: ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous enseigner un systême, dans lequel ils n'étaient pas d'accord entr'eux? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfans perdus des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatisme! quelle fureur vous fait passer les mers pour venir, aux extrémités de l'Orient, nous étourdir par vos disputes, & fatiguer nos tribunaux de vos querelles? Vous nous apportez votre pain & votre vin, &

vous

vous dites qu'il n'eft permis qu'à vous de boire du vin, affurément cela n'eft pas honnête & civil. Vous nous dites que nous ferons damnés fi nous ne mangeons de votre pain; & puis quand quelques-uns de nous ont eu la politeffe d'en manger, vous leur dites que ce n'eft pas du pain, que ce font des membres d'un corps humain & du fang, & qu'ils feront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penfer autre chofe de vous, finon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, & qui couriez par le monde comme des échappés? Du moins les européens d'Angleterre, de Hollande, de Danemarck & de Suède, ne nous difent pas que du pain n'eft pas du pain, & que du vin n'eft pas du vin; ne foyez pas furpris s'ils ont paru à la Chine & dans l'Inde plus raifonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin, & vous voulez qu'on vous le permette?

LE JESUITE.

Ne parlons point de ce myftère. Il eft vrai que dans notre Europe, le réformé, le proteftant, le molinifte, le janfénifte, l'anabaptifte, le méthodifte, le morave, le memnonifte, l'anglican, le quaker, le piétifte, le coccéien, le voëtien, le focinien, l'unitaire rigide, le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, & qu'on a bien de la peine à en raffembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons fur le fond des chofes.

LE MANDARIN.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque difputeur, vous verriez qu'ils ne font de même avis fur aucun point. Vous favez combien nous fûmes

fcandalifés, quand notre prince *Ourlebert*, que vous avez féduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai & bon, était devenu faux & mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le feraient bien davantage, s'ils apprenaient que depuis dix-fept fiècles vous êtes occupés à expliquer, à retrancher & à ôter, à concilier, à rajufter, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante fiècles, nous n'avons pas varié un feul moment.

LE JESUITE.

C'eft parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre fimple raifon; elle vous a dit qu'il y a un DIEU, & qu'il faut être jufte; il n'y a pas moyen de difputer fur cela : mais il fallait écouter quelque chofe au-deffus de votre raifon; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureufement vous ne connaiffiez pas, & il fallait les croire; & enfuite il fallait ne les plus croire & lire tous nos livres grecs & latins. Alors vous auriez eu comme nous mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occafionné une décifion admirable, un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué, & c'eft ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Hé bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, fauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en feront-ils plus juftes? honoreront-ils leurs parens davantage? feront-ils plus fidelles à l'empereur? l'empire fera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées?

LE JESUITE.

Non affurément : mais les Chinois feront fauvés comme moi; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent ?

LE JESUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire aujourd'hui à tous les hommes de le ſavoir.

LE MANDARIN.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-même ſi long-temps ? pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde & au Japon ? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes ne leur eſt-il pas donné à tous ? N'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le même inſtinct d'amour-propre, le même inſtinct de bienveillance, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété ? Comment ſe pourrait-il faire que l'être ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle ? N'eſt-ce pas une impiété de le croire ?

LE JESUITE.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

LE MANDARIN.

Vous êtes donc ſon favori ?

LE JESUITE.

Je m'en flatte.

LE MANDARIN.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples & à toutes les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés ; & tant

que vous vous perſécuterez les uns les autres, il ne ſera pas prudent de vous écouter.

LE JESUITE.

Ah! ſi jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine.

LE MANDARIN.

Faites mieux; pardonnez-leur. Vivons doucement tous enſemble, tant que vous ſerez ici; ſecourons-nous mutuellement; adorons tous l'être ſuprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites & l'eſprit plus inquiet, cependant nous ſommes tous frères.

LE JESUITE.

Tous frères! & que deviendra mon titre de père?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer DIEU?

LE JESUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, ſobre, compatiſſant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen?

LE JESUITE.

Oui.

LE MANDARIN.

Hé bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous aſſure que vous êtes de ma religion.

LE JESUITE.

Ah! vous vous rendez à la fin. Je ſavais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin & le jéſuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profeſſion de foi.

1°. La religion consiste dans la soumission à Dieu & dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité incontestable est reconnue de toutes les nations & de tous les temps ; il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime : les vaines opinions qui se contredisent sont fausses.

3°. Tout peuple qui se vante d'avoir une religion particulière pour lui seul, offense la Divinité & le genre-humain ; il ose supposer que Dieu abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les superstitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer sur les esprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont séduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il est constaté par l'histoire que ces différentes sectes qui se proscrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la source de mille guerres civiles, & il est évident que si les hommes se regardaient tous comme des frères, également soumis à leur père commun, il y aurait eu moins de sang versé sur la terre, moins de saccagemens, moins de rapines, & moins de crimes de toute espèce.

6°. Des lamas & des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise ; s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes, & non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'être suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame,

mais sur leurs vertus & sur leurs iniquités : une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père & sa mère, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde & de plus horrible. *Si tu es juste tu seras récompensé, si tu es injuste tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baigné dans le Gange, sont condamnés à des supplices éternels, sont les plus insensés de tous les hommes & les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles & dans l'Etat, ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques. plus le gouvernement doit être modéré & sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstition pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples & les magistrats par les conjonctions & les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire

des almanachs, ils prédiront des événemens différens; ils se décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, & qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur & le guide de tous les globes, & notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot, la vertu subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettrés, qui se bornent à reconnaître un DIEU, à l'aimer, à le servir sans mélange de superstitions, & à servir leur prochain.

14°. C'est-là le premier devoir; le second est d'éclairer les superstitieux; le troisiéme est de les tolérer en les plaignant, si on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir plusieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de DIEU est universel & immuable; ce qui vient des hommes est local, inconstant, périssable.

16°. Un imbécille dit : *Je dois penser comme mon bonze; car tout mon village est de son avis :* sors de ton village, pauvre homme, & tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, & qui pensent tous différemment.

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que par-tout deux & deux font quatre, que DIEU est adoré par-tout; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans

huile ; & que là , en mourant , il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laiſſe-là leur huile & leur queue , & ſers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la ſuperſtition a fait naître. Un homme a violé ſa ſœur & tué ſon frère ; mais il fréquente une certaine pagode; il récite certaines formules dans une langue étrangère ; il porte une certaine image ſur ſa poitrine ; mille vieilles s'écrient : Le bon homme ! le ſaint homme !

Un juſte avoue franchement qu'on peut adorer DIEU ſans faire ce pèlerinage , ſans réciter cette formule ; mille vieilles s'écrient : Au monſtre ! au ſcélérat !

19°. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait ſécher d'horreur & gémir d'être né homme ! Un chef des pagodes , aſſaſſin , empoiſonneur public , a peuplé l'Inde de ſes bâtards, & a vécu tranquille & reſpecté ; il a donné des lois aux princes. Un juſte a dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes ; gardez-vous de croire les métamorphoſes qu'il enſeigne , & ce juſte a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20°. O vous , fanatiques actifs , qui depuis long-temps troublez la terre par vos querelles raiſonnées ! & vous fanatiques paſſifs , qui , ſans raiſonner , avez été mordus de ces enragés , & qui êtes malades de la même rage , tâchez de guérir ſi vous pouvez ; eſſayez de cette recette que voici. Adorez DIEU ſans vouloir le comprendre; aimez-le ſans vous plaindre des maux qui ſont mêlés ſur la terre avec les biens ; regardez comme vos frères , le japonais , le ſiamois, l'indien, l'africain, le perſan, le turc, le ruſſe, & même les habitans des Pays-Bas de l'Occident méridional de l'Europe qui tient ſi peu de place ſur la carte.

XXIX.

DIALOGUES D'EVHEMERE. (*a*)

PREMIER DIALOGUE.

SUR ALEXANDRE.

CALLICRATE.

Hé bien, sage *Evhémère*, qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

EVHEMERE.

Des sottises.

CALLICRATE.

Quoi ! vous avez voyagé à la suite d'*Alexandre*, & vous n'êtes point en extase d'admiration ?

EVHEMERE.

Vous voulez dire de pitié.

CALLICRATE.

De pitié pour *Alexandre !*

(*a*) *Evhémère* était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'*Alexandre*. Il voyagea autant que les *Pythagore* & les *Zoroastre*. Il ecrivit peu ; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

EVHEMERE.

Pour qui donc ? je ne l'ai vu que dans l'Inde & dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine efpérance de m'inftruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé fes expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le fobre difciple d'*Ariftote* changé en un méprifable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorfqu'au fortir de table il s'avifa de mettre le feu au fuperbe temple d'Efthékar, pour contenter le caprice d'une miférable débauchée, nommée *Thaïs*. Je le fuivis dans fes folies de l'Inde ; enfin, je l'ai vu mourir à la fleur de fon âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de fon armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand-homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils font comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété ; c'eft qu'il a un côté qui attire & un côté qui repouffe.

CALLICRATE.

Alexandre me repouffe furieufement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Efthékar dont vous me parlez ; je favais feulement que cet extravagant & la folle *Thaïs* avaient brûlé Perfépolis pour s'amufer.

EVHEMERE.

Efthékar eft précifément ce que les Grecs appellent Perfépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque ; ils ont donné au fleuve Zomb odpo le

nom d'Indos. Ils ont appelé Hyſdaſpe un autre fleuve : aucune des villes aſſiégées & priſes par *Alexandre* n'eſt connue par ſon véritable nom. Celui même d'Inde eſt de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'eſt ainſi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis ; pour peu qu'ils trouvent un mot ſonore, ils ſont contens. Ils ont ainſi trompé toute la terre, en nommant les dieux & les hommes.

CALLICRATE.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainſi trompé le monde; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre *Alexandre* qui s'en va de la Grèce en Cilicie, en Egypte, au mont Caucaſe, & de là juſqu'au Gange, toujours tuant tout ce qu'il rencontre, ennemis, indifférens & amis.

EVHEMERE.

Ce n'était qu'un rendu : s'il alla tuer des Perſes, les Perſes étaient auparavant venus tuer des Grecs; s'il courut vers le Caucaſe, dans les vaſtes contrées habitées par les Scythes, ces Scythes avaient ravagé deux fois la Grèce & l'Aſie. Toutes les nations ont été de tout temps volées, enchaînées, exterminées les unes par les autres. Qui dit *ſoldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ſes voiſins au nom de ſon dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voiſins ſortir du repaire de leur ſept montagnes, pour voler les Volſques, les Antiates, les Samnites? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes, s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils ſavent que Véies leur voiſine a un peu de blé & d'orge dans ſes magaſins, ils ſont

déclarer par leurs prêtres féciales qu'il eſt juſte d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre ſacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre & la rapine. Les Véiens ont auſſi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* volent aujourd'hui pour eux les provinces qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel eſt, & tel ſera toujours le genre-humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, & je n'y ai vu que des folies, des malheurs & des crimes.

CALLICRATE.

Puis-je vous demander ſi parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juſte ?

EVHEMERE.

Aucun.

CALLICRATE.

Dites-moi donc qui eſt le plus ſot & le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'eſt le plus ſuperſtitieux.

CALLICRATE.

Pourquoi le plus ſuperſtitieux eſt-il le plus méchant ?

EVHEMERE.

C'eſt que le ſuperſtitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain, un ſcythe, un perſe, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'aſſaſſiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus beſoin de rien, devient tranquille & humain pour ſe délaſſer. Il écoute la pitié que la nature a miſe au

fond du cœur de l'homme. Il eſt comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim. Mais le ſuperſtitieux eſt comme le tigre qui tue & qui déchire encore lors même qu'il eſt raſſaſié. L'hiérophante de *Pluton* lui a dit : *Maſſacre tous les adorateurs de Mercure, brûle toutes les maiſons, tue tous les animaux :* mon dévot ſe croirait un ſacrilége s'il laiſſait un enfant & un chat en vie dans le territoire de *Mercure*.

CALLICRATE.

Quoi ! il y a ſur la terre des peuples auſſi abominables, & *Alexandre* ne les a pas exterminés, au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paiſibles, & humains, & qui même, à ce qu'on dit, ont inventé la philoſophie ?

EVHEMERE.

Non vraiment ; il a paſſé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler; & comme le fanatiſme n'exclut pas la baſſeſſe & la lâcheté, ces miſérables lui ont demandé pardon, l'ont flatté, lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé, & ont obtenu permiſſion d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'eſpèce humaine eſt donc une eſpèce bien horrible ?

EVHEMERE.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart ſont des loups & des renards.

CALLICRATE.

Je voudrais ſavoir pourquoi cette différence énorme dans la même eſpèce.

EVHEMERE.

On dit que c'eſt pour que les renards & les loups mangent des agneaux.

CALLICRATE.

Non, ce monde-ci eſt trop miſérable & trop affreux; je voudrais ſavoir pourquoi tant de calamités & tant de bêtiſes.

EVHEMERE.

Et moi auſſi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuſe.

CALLICRATE.

Hé bien, qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, ſi cette terre a toujours été peuplée d'hommes ; ſi la terre elle-même a toujours exiſté ; ſi nous avons une ame ; ſi cette ame eſt éternelle, comme on le dit de la matière ; s'il y a un dieu ou pluſieurs dieux ; ce qu'ils font, à quoi ils ſont bons. Qu'eſt-ce que la vertu ? qu'eſt-ce que l'ordre & le déſordre ? qu'eſt-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ? qui a inventé la ſociété & les arts ? quel eſt le meilleur gouvernement ? & ſurtout, quel eſt le meilleur ſecret pour échapper aux périls dont chaque homme eſt environné à chaque inſtant ? Nous examinerons le reſte une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins, en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle *Eudoxe* par les plus aimables gens de Syracuſe.

EVHEMERE.

Hé bien, que fut-il conclu ?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux facrificateurs, l'un de *Cérès*, l'autre de *Junon*, qui finirent par fe dire des injures. Allons, dites-moi fans façon tout ce que vous penfez. Je vous promets de ne vous point battre, & de ne vous point déférer au facrificateur de *Cérès*.

EVHEMERE.

Hé bien, venez m'interroger demain; je tâcherai de vous répondre : mais je ne vous promets pas de vous fatisfaire.

IIme DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

JE commence par la queftion ordinaire : y a-t-il un *Théos?* Le grand-prêtre de *Jupiter Ammon* a déclaré qu'*Alexandre* était fon fils, & il a été bien payé; mais ce *Théos* exifte-t-il? & depuis le temps qu'on en parle ne s'eft-on pas moqué de nous?

EVHEMERE.

On s'en eft bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un *Jupiter* mort en Crète, & un bélier de pierre caché dans les fables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'efprit jufqu'à la folie, fe font indignement moqués du genre-humain, quand d'un mot grec qui fignifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent. (*) Leurs prétendus philofophes, qui

(*) Les planètes.

font à mon avis les raifonneurs de ce monde les moins raifonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que *Mars*, *Mercure*, *Jupiter*, *Saturne*, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, & qu'ils paraiffent fe mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu, par le même argument, donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non, je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes, ni de celles de l'Egypte. Je ne vous demande pas fi une planète eft dieu, fi le bélier d'*Ammon* eft dieu, fi le bœuf *Apis* eft dieu, & fi *Cambife* a mangé un dieu en le fefant mettre à la broche; je vous demande très-férieufement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracufe, quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous, s'il vous plaît, dans Syracufe?

CALLICRATE.

Chez *Hiérax* l'archonte, qui eft mon ami intime, & qui ne croit pas plus en DIEU qu'*Epicure*.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais cet archonte?

CALLICRATE.

Admirable; c'eft un corps de logis orné de trente-fix colonnes corinthiennes, entre lefquelles font des ftatues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes.....

EVHEMERE.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me fuffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

CALLICRATE.

CALLICRATE.

Ah ! je vois où vous en voulez venir ; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immenſité de l'eſpace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs ſoleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces ſoleils, & qui court animer tous ces globes ; enfin cette fabrique incompréhenſible démontre un fabricateur ſouverainement intelligent, puiſſant, éternel ; vous allez m'étaler les belles découvertes des *Platons* qui ont agrandi la ſphère des êtres ; vous m'allez faire voir le grand être qui préſide à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces diſcours tant rebattus ne perſuadent pas nos épicuriens. Ils vous diſent froidement qu'ils ne diſconviennent pas que la nature a tout fait, que c'eſt-là le grand être ; qu'on la voit, qu'on la ſent dans le ſoleil, dans les aſtres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, & qu'il y a une grande faibleſſe & bien peu de bon ſens à vouloir attribuer à je ne ſais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, & dont il eſt impoſſible de ſe former la plus légère idée ; de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous eſt ſi ſenſible, ſi connue par ſes travaux continuels, qui eſt par-tout ſous nos pieds, ſur nos têtes, qui nous a fait naître, qui nous fait vivre & mourir, & qui eſt viſiblement le Dieu que vous cherchez : liſez le ſyſtème de la nature, l'hiſtoire de la nature, les principes de la nature, la philoſophie de la nature, le code de la nature, les lios de la nature &c.

EVHEMERE.

Et ſi je vous diſais qu'il n'y a point de nature, que

tout eſt art dans l'univers, & que l'art annonce un ouvrier.

CALLICRATE.

Comment donc, point de nature, & tout eſt art? quelle idée creuſe!

EVHEMERE.

C'eſt un philoſophe peu connu, & peu compté peut-être parmi les philoſophes, qui a le premier avancé cette vérité; mais elle n'eſt pas moins vérité pour être d'un homme obſcur. (*) Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague, *nature*, qu'un aſſemblage de choſes qui exiſtent, & dont la plupart n'exiſteront pas demain; certe, des arbres, des pierres, des légumes, des chenilles, des chèvres, des filles & des ſinges ne compoſent point un être abſolu, quel qu'il ſoit: des effets qui n'exiſtaient point hier ne peuvent être la cauſe éternelle, néceſſaire & productive. Votre nature, encore une fois, n'eſt qu'un mot inventé pour ſignifier l'univerſalité des choſes.

Pour vous faire voir à préſent que l'art a tout fait, obſervez ſeulement un inſecte, un limaçon, une mouche, vous y verrez un art infini qu'aucune induſtrie humaine ne peut imiter: il faut donc qu'il y ait un artiſte infiniment habile, & c'eſt ce que les ſages appellent Dieu.

CALLICRATE.

Cet artiſan que vous ſuppoſez eſt, ſelon nos épicuriens, la force ſecrète qui agit éternellement dans cet aſſemblage toujours périſſant & toujours reproduit que nous appelons nature.

(*) C'eſt de lui-même que M. de *Voltaire* parle ici.

EVHEMERE.

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne font plus, & dans ceux qui ne font pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut-elle avoir affez d'intelligence pour former des animaux fentans ou penfans, & tant de foleils qui probablement ne penfent point? Vous fentez qu'un tel fyftême n'étant fondé fur aucune vérité antécédente, n'eft qu'un rêve produit par l'imagination en délire : la force fecrète dont vous parlez ne peut fubfifter que dans un être affez puiffant & affez intelligent pour former des animaux intelligens; dans un être néceffaire, puifque fans fon exiftence il n'y aurait rien ; dans un être éternel, puifque exiftant par lui-même, on ne peut affigner de moment où il n'ait pas exifté ; dans un être bon, puifqu'étant la caufe de tout, rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres ftoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand être à qui nous nous efforçons de reffembler par la vertu, autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

CALLICRATE.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les fculpteurs; ils font à coups de cifeaux une belle ftatue, & ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu, & puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez feulement notre Etna, la ville de Catane engloutie depuis peu d'années, & fes ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que *Platon* nous apprend de la deftruction de l'île Atlantique, abymée il n'y a pas plus de dix mille ans ; fongez à l'inondation qui détruifit la Grèce.

A l'égard du mal moral, souvenez-vous feulement de tout ce que vous avez vu, & donnez l'épithète de bon à votre Dieu fi vous l'ofez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument. Ou DIEU n'a pu empêcher le mal, & en ce cas eft-il tout-puiffant ? Ou il l'a pu & il ne l'a pas fait; alors, où eft fa bonté ?

EVHEMERE.

Cet ancien raifonnement, qui femble détrôner DIEU, & mettre à fa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs, dont j'ai été témoin fur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant aux pieds de ce mont Etna, qui vomit la flamme & la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes & les plus fertiles. Et, après dix ans de carnage & de deftruction, je vois renaître dans Syracufe la paix, l'abondance, les plaifirs, les chanfons & la philofophie; il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal; il eft donc démontré que DIEU n'eft pas abfolument méchant, s'il eft l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'eft pas affez qu'un Dieu ne foit pas toujours & complétement cruel, il faut qu'il ne le foit jamais; & la terre, fon prétendu ouvrage, eft toujours affligée de quelque affreux défaftre. Quand l'Etna fe repofe, d'autres volcans font en fureur. Quand *Alexandre* n'eft plus, d'autres deftructeurs s'élèvent; il n'y a jamais eu un moment, fur ce globe, fans défaftre & fans crime.

EVHEMERE.

C'eft à quoi j'en veux venir. L'idée d'un Dieu bourreau, qui fait des créatures pour les tourmenter,

eſt horrible & abſurde : l'idée de deux Dieux, dont l'un fait le bien & l'autre fait le mal, eſt plus abſurde encore, & n'eſt pas moins horrible. Mais ſi on vous prouve une vérité, cette vérité exiſte-t-elle moins, parce qu'elle traîne après elle des conſéquences inquiétantes ? Il y a un être néceſſaire, éternel, ſource de tous les êtres ; exiſtera-t-il moins parce que nous ſouffrons ? exiſtera-t-il moins parce que je ſuis incapable d'expliquer pourquoi nous ſouffrons ?

C a l l i c r a t e.

Capable ou non, je vous prie de haſarder avec moi ce que vous en penſez.

E v h e m e r e.

Je tremble ; car je vais vous dire des choſes qui reſſemblent à un ſyſtème, & un ſyſtème qui n'eſt pas démontré n'eſt qu'une folie ingénieuſe : quoi qu'il en ſoit, voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette profonde nuit ; c'eſt à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un être néceſſaire exiſtant par lui-même, par ſa nature, éternel, intelligent, bon & puiſſant. Tous ces caractères, qui me paraiſſent eſſentiels à Dieu, ne me diſent pas qu'il ait fait l'impoſſible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne ſoient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propoſitions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je préſume qu'il était impoſſible que les vents néceſſaires pour balayer les terres, & pour empêcher les mers de croupir, ne produiſſent pas des tempêtes. Les feux répandus ſous

l'écorce de la terre, pour former les minéraux & les végétaux, devaient auſſi ébranler ces terres, renverſer des villes, écraſer leurs habitans, affaiſſer des montagnes & en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécuſſent toujours & procréaſſent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainſi la mort, qu'on regarde comme le plus grand des maux, était auſſi néceſſaire que la vie. Il fallait que les déſirs s'allumaſſent dans les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être ſans le déſirer ; ces affections ne pouvaient être vives ſans être violentes, & par conſéquent ſans exciter ces fortes paſſions qui produiſent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes & le brigandage : enfin, DIEU n'a pu former l'univers qu'aux conditions ſuivant leſquelles il exiſte.

CALLICRATE.

Votre Dieu n'eſt donc pas tout-puiſſant ?

EVHEMERE.

Il eſt véritablement le ſeul puiſſant, puiſque c'eſt lui qui a tout formé, mais il n'eſt pas extravagamment puiſſant. De ce qu'un architecte a élevé une maiſon de cinquante pieds bâtie de marbre, ce n'eſt pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues bâtie de confitures. Chaque être eſt circonſcrit dans ſa nature ; & j'oſe croire que l'être ſuprême eſt circonſcrit dans la ſienne. J'oſe penſer que cet architecte de l'univers, ſi viſible à notre eſprit, & en même temps ſi incompréhenſible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du capitole. Quel eſt ſon ſéjour ? de quel ciel, duquel ſoleil envoie-t-il ſes éternels

décrets à toute la nature ? Je n'en fais rien ; mais je fais que toute la nature lui obéit.

CALLICRATE.

Mais fi tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, & qu'il ait formé ces foleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive & malheureufe terre ?

EVHEMERE.

Vous me faites toujours des queftions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'ofais faire encore une conjecture, je dirais que l'effence de l'être fuprême, de cet être éternel, formateur, confervateur, deftructeur & reproducteur, étant d'agir, il eft impoffible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel *Demiourgos* ont été néceffairement éternelles, comme dès qu'un foleil exifte, il eft néceffaire que fes rayons pénètrent l'efpace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaifons : cela me fait foupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les chofes dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; & quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le fyftème de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la néceffité. Vous appelez cette force occulte Dieu, & ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne ferais pas fâché d'avoir quelque chofe de commun avec les vrais épicuriens qui font d'honnêtes gens, très-fages & très-refpectables ; mais je ne fuis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les repréfentant comme

de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère & l'amour.

A l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir fecret de la nature, je fuis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaiffent que ce pouvoir fecret eft celui d'un être néceffaire, éternel, puiffant, intelligent : car l'être qui raifonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé DIEU.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos penfées, & je fouhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

IIme DIALOGUE.

Sur la philofophie d'Epicure & fur la théologie grecque.

CALLICRATE.

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart perfiftent à croire que leur doctrine au fond n'eft guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invifible ; mais comme ils font gens de bon fens, ils avouent qu'il faut que ce pouvoir foit penfant, puifqu'il a fait des animaux qui penfent.

EVHEMERE.

C'eft un grand pas dans la connaiffance de la vérité : mais pour ceux qui ofent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la penfée, il m'eft impoffible de raifonner avec eux ; car je pars d'un principe : *Pour*

produire un être penſant il faut l'être. Et ils partent d'une ſuppoſition; *La penſée peut être donnée par un être qui ne penſe point :* diſons plus, par un être qui n'exiſte point; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui ſoit la nature, & que ce n'eſt qu'un nom abſtrait donné à la multitude des choſes.

CALLICRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir ſecret & immenſe que vous appelez Dieu nous donne la vie, le ſentiment & la penſée? avons-nous une ame? les autres animaux en ont-ils une? qu'eſt-ce que cette ame? arrive-t-elle dans notre corps quand nous ſommes en embryon dans le ventre de notre mère? où va-t-elle quand ce corps eſt diſſous?

EVHEMERE.

Je ſuis invinciblement perſuadé que DIEU nous a donné à nous, aux animaux, aux végétaux, aux ſoleils & aux grains de ſable tout ce que nous avons, toutes nos facultés, toutes nos propriétés. Il eſt un art ſi profond & ſi incompréhenſible dans les organes qui nous mettent au monde, qui nous font vivre, qui nous font penſer, & dans les lois qui dirigent toutes choſes, que je ſuis prêt à tomber ébloui & accablé, quand j'oſe tenter de regarder la moindre partie de ce reſſort univerſel par qui tout ſubſiſte.

J'ai des ſens qui d'abord me font du plaiſir ou de la douleur. J'ai des idées, des images qui me viennent par mes ſens, & qui entrent dans moi ſans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées, & lorſqu'il s'en eſt amaſſé en moi une quantité aſſez grande, je ſuis tout étonné de ſentir en moi le pouvoir d'en compoſer quelques-unes. La propriété qui ſe développe en moi

de me ressouvenir de ce que j'ai vu, & de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, & celle de la maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, & d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées sont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne signifie & ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons ame : nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux & abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends les hommes qui raisonnent, ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations, tous les effets de ce qu'ils sentent, & de ce qu'ils voient; ils ont dit la vie & la mort, la force & la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit ou la faiblesse, ou la force, ou la mort, ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours, elles ont produit bien des méprises. Les peintres,

par exemple, & les ſculpteurs ont voulu repréſenter la force, & ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue & des bras muſculeux; ils ont deſſiné un enfant pour donner une idée de la faibleſſe. On a perſonnifié ainſi les paſſions, les vertus, les vices, les années & les jours. Les hommes ſe ſont accoutumés, par ce déguiſement continuel, à prendre toutes leurs facultés, toutes leurs propriétés, tous leurs rapports avec le reſte de la nature, pour des êtres réels & des mots pour des choſes.

De ce mot *ame* qui eſt abſtrait, ils ont fait une perſonne habitante dans notre corps; ils ont diviſé cette perſonne en trois, & des philoſophes prétendus ont dit que ce nombre trois eſt parfait, parce qu'il eſt compoſé de l'unité & de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait préſider une aux cinq ſens, & ils l'ont appelée *pſyché.* Une autre eſt dans la poitrine, & c'eſt *pneuma*, le ſoufle, l'haleine, l'eſprit: une troiſième eſt dans la tête, & c'eſt la penſée, *nous.* De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on eſt mort, c'eſt *ſkia*, ombres, mânes ou farſadet.

On eſt bientôt parvenu à ne ſe jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame*: il a fait naitre mille queſtions qui forcent les ſavans à ſe taire, & qui autoriſent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle? ou bien furent-elles formées ailleurs toutes à la fois, pour deſcendre chacune à leur tour ici-bas? leur ſubſtance eſt-elle d'éther ou de feu? ou bien ni de l'un ni de l'autre? eſt-ce la femme ou ſon mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique? vient-elle dans l'utérus avant ou

après que les membres de l'enfant ſont formés ? ſent-elle, penſe-t-elle dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus eſt empriſonné ? ſon être augmente-t-il quand ſon corps augmente ? toutes les ames ſont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'*Orphée* & celle d'un imbécille ?

Quand cette ame eſt parvenue à ſortir de la matrice, où elle a ſéjourné neuf mois, entre une veſſie pleine d'urine, & un ſale boyau rempli de matière fécale, on a oſé demander alors ſi cette perſonne eſt arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abſtrait & du concret, du beau, du bon, du juſte, de l'ordre. Enſuite on a diſputé pour ſavoir ſi cette pauvre créature penſait toujours, comme ſi on penſait dans un ſommeil plein & paiſible, dans une profonde ivreſſe, dans l'anéantiſſement d'idées qui réſulte d'une apoplexie complète, d'une épilépſie. Que de querelles abſurdes, grand DIEU ! entre tous ces aveugles ſur la nature des couleurs ! Enfin que devient cette ame quand le corps n'eſt plus ? les grands précepteurs du genre-humain, *Orphée*, *Homère*, ont dit : elle eſt *ſkia*, elle eſt *ombre*, *farfadet; Ulyſſe* voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du ſang & boire du lait dans une foſſe. Des enchanteurs & des enchantereſſes, qui ont un eſprit de *Python*, évoquent des manes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des ames dont les vautours mangent le foie. D'autres ſe promènent continuellement ſous des arbres, & c'eſt-là la ſouveraine félicité, c'eſt le paradis d'*Homère*.

Les honnêtes gens n'ont pas été ſatisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai pris le parti de recourir à DIEU, & de lui dire : *C'eſt à toi, maître abſolu*

de la nature, que je dois tout; tu m'as accordé le don du ſentiment & de la penſée, comme tu m'as donné la faculté de digérer & de marcher. Je t'en remercie, & je ne te demande pas ton ſecret. Cette prière eſt à mon avis plus raiſonnable que les vaines & interminables diſputes ſur pſyché, pneuma, nous & ſkia.

CALLICRATE.

Si vous croyez que c'eſt DIEU qui nous tient lieu d'ame, vous n'êtes donc qu'une machine dont DIEU gouverne les reſſorts; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous en conſcience ce ſyſtème meilleur que le nôtre?

EVHEMERE.

J'aimerais mieux avoir confiance en DIEU qu'en moi. Quelques philoſophes penſent ainſi; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raiſon. Ils ſoutiennent que l'ouvrier doit être le maître de ſon ouvrage, & que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne ſoit ſoumis à l'artiſan ſouverain.

CALLICRATE.

Quoi! vous oſeriez dire que DIEU eſt ſans ceſſe occupé à faire jouer toutes ſes machines?

EVHEMERE.

DIEU m'en préſerve! Voilà comme, dans toutes les diſputes, on fait dire à ſon adverſaire ce qu'il n'a point dit; je prétends, au contraire, que le ſouverain éternel a établi, de toute éternité, ſes lois qui ſeront toujours accomplies par tous les êtres. DIEU a commandé une fois, & l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire DIEU auteur du péché: car

enfin, s'il vous anime & si vous faites une faute, c'est lui qui la commet.

EVHEMERE.

C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes, excepté aux athées ; toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine, la charge des délits qu'elle n'empêche pas : elle dit à DIEU : Seigneur souverain de tout, vous devez écarter tout mal ; c'est votre faute si vous laissez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. DIEU lui répond : Ma fille, je ne peux faire les choses contradictoires ; il est contradictoire que le mal n'existe pas quand le bien existe ; il est contradictoire qu'il y ait du feu, & que ce feu ne puisse causer d'embrasement, qu'il y ait de l'eau, & que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette solution bien suffisante ?

EVHEMERE.

Je n'en connais point de meilleure.

CALLICRATE.

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Egypte & en Grèce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis, alors la justice divine est justifiée.

EVHEMERE.

Etrange manière de justifier leurs dieux ! & quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats & des crocodiles ? Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Egyptiens en rendent-ils raison ? en changent-ils la nature ? en adoucissent-ils les horreurs, en nous présentant une série de crimes & de

tourmens éternels ? Ces dieux ne sont-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un *Tantale* pour qu'il mangeât son fils en ragoût, & pour qu'il fût ensuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une suite infinie de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpens ; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, & remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Certe, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles & tous ces princes damnés n'eussent jamais été au monde : rien n'était plus aisé que de leur épargner l'existence, les crimes & les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans & des bourreaux immortels, occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers, & à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine ; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent ; comme ceux d'*Epicure*, ni un monstre barbare comme ceux de l'Egypte & de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reste bien des scrupules, je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

IVme DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les Dieux d'Epicure qui ne font rien.

CALLICRATE.

JE fuis convaincu que toute la terre & ce qui l'environne, le genre-humain & le genre-animal, & tout ce qui eft au-delà de nous, l'univers en un mot, ne s'eft pas formé lui-même, & qu'il y règne un art infini ; je reçois avec refpect l'idée d'un artifan unique, d'un maître fuprême, que la nombreufe fecte des épicuriens rejette. Je fuppofe que ce fouverain de la nature eft, à plufieurs égards, ce qu'était le dieu de *Timée*, le dieu d'*Ocellus Lucanus* & de *Pythagore* : il n'a pas créé la matière du néant, car le néant, comme vous favez, n'a point de propriétés; rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien : je conçois que l'univerfalité des chofes eft émanée de ce Dieu, qui feul eft par lui-même, & dont tout eft l'ouvrage : il a tout arrangé fuivant les lois univerfelles qui réfultent de fa fageffe autant que de fa puiffance; j'admets une grande partie de votre philofophie, quoiqu'elle révolte la plupart de nos fages; mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me femble que vous ne faites votre Dieu ni affez libre ni affez jufte.

Il n'eft point libre, puifqu'il eft l'être néceffaire de qui l'immenfité des chofes eft émanée néceffairement; il n'eft point jufte, car la plupart des gens de bien font

ſont perſécutés pendant leur vie, & vous ne me dites point qu'on leur rende juſtice quand ils ne ſont plus, & que les ſcélérats ſoient punis après leur mort. Les religions grecque & égyptienne ont un grand avantage ſur votre théologie. Elles ont imaginé des peines & des récompenſes. C'eſt, ce me ſemble, la ſeule manière de mener les hommes ; pourquoi la négligez-vous ?

EVHEMERE.

Je vais vous répondre ſur la liberté, & enſuite je vous répondrai ſur la juſtice. Etre libre, c'eſt faire ce qu'on veut : or, certainement DIEU a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté dont nous jouiſſons quand nous agiſſons ſuivant notre volonté. Il a pouſſé ſa bonté juſqu'à donner ce privilége à tous les animaux qui font ce qu'ils veulent, ſelon la portée de leurs forces.

DIEU étant très-puiſſant eſt très-libre ; je ne vous dirai pas qu'il le ſoit infiniment, car malgré tout ce que diſent les géomètres, je ne ſais pas ce que c'eſt que l'infini actuel. (1) Je vous dirai ſeulement que DIEU n'eſt pas libre de faire l'impoſſible, parce que c'eſt une contradiction dans les termes : il n'eſt pas libre de faire en ſorte que les deux côtés de l'équerre de *Pythagore* forment deux quarrés plus petits ou plus

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à *l'infini actuel*. Une grandeur infinie eſt une quantite plus grande qu'aucune quantite donnee du même genre, quelque grande qu'on la ſuppoſe. Une quantite infiniment petite eſt une quantite plus petite qu'aucune grandeur donnée ; c'eſt le zero conſidere comme la limite, la fin d'une quantite decroiſſante. Ces quantites ont des rapports ; & l'on a nomme ſcience, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

grands que le quarré formé du grand côté ; parce que ce ferait une contradiction, une chofe impoffible. C'eft à peu près ce que je vous ai déjà allégué ; DIEU eft fi parfait qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de fa juftice, vous vous moqueriez trop de moi, fi je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien *Cerbère* qui aboie de fes trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides font des imaginations fi ridicules que les enfans en rient. DIEU ne m'a point apparu, il ne m'a point montré *Alexandre* fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir fi injuftement *Callifthènes*; & je n'ai point vu *Callifthènes* à table avec DIEU dans le dixième ciel, buvant du nectar fervi de la main d'*Hébé*. DIEU m'a donné affez de raifon pour me convaincre qu'il exifte ; mais il ne m'a pas donné une vue affez perçante pour voir ce qui fe paffe fur les bords du Phlégéton & dans l'Empyrée. Je me tiens dans un refpectueux filence fur les châtimens dont il punit les criminels, & fur les récompenfes des juftes. Tout ce que je puis vous dire, c'eft que je n'ai jamais vu de méchant heureux, mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche & me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi, ils doivent gémir comme moi en voyant fi fouvent le crime triomphant, & la vertu foulée aux pieds des pervers. Eft-ce donc une fi grande confolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'efpérance ?

CALLICRATE.

Ces épicuriens ont fur vous une fupériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un être

fuprême, à un Dieu jufte qui laiffe la vertu fans fecours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienféance pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes, mais ils ne les font pas créateurs d'hommes, juges d'hommes, bourreaux d'hommes.

EVHEMERE.

Vos épicuriens font-ils plus amis de l'homme, donnent-ils une plus folide bafe à la vertu, confolent-ils plus nos mifères, en ne reconnaiffant que des dieux inutiles occupés de boire & de manger ? Helas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite fociété d'animaux à deux pieds qui raifonnent bien ou mal fur la Providence ?

Pour favoir fi nous ferons heureux ou malheureux après notre mort, il faudrait favoir s'il peut exifter de nous quelque chofe de fenfible quand tous les organes du fentiment font détruits, quelque chofe qui penfe quand la cervelle où fe formait la penfée eft mangée des vers, & quand ces vers & cette cervelle font en pouffière ; fi une faculté, une propriété d'un animal peut fubfifter encore quand cet animal ne fubfifte plus : c'eft un problème qu'aucune fecte n'a pu jufqu'ici réfoudre ; perfonne même ne peut en comprendre le fens ; car fi dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre fervi dans ce plat a-t-il confervé fa faculté de courir? ce pigeon a-t-il toujours fa faculté de voler ? Ces queftions feront abfurdes & exciteront la rifée. Pourquoi ? c'eft que le contradictoire, l'impoffible en faute aux yeux. Nous avons affez vu que DIEU ne peut faire l'impoffible, le contradictoire.

Mais fi dans l'animal raifonnable appelé homme, DIEU avait mis une étincelle invifible, impalpable,

un élément, quelque chofe de plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philofophes grecs appellent une monade ; fi cette monade était indeftructible ; fi c'était elle qui penfât & qui fentît en nous ; alors je ne vois plus qu'il y ait de l'abfurdité à dire, cette monade peut exifter, peut avoir des idées & du fentiment quand le corps dont elle eft l'ame fera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que fi l'invention de cette monade n'eft pas totalement abfurde, elle eft bien hafardée, & qu'il ne faut pas fonder fa philofophie fur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle, ce ferait aux épicuriens que ce droit ferait acquis ; car enfin ils font les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment, je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonftration ; mais je vous l'ai propofée comme une imagination grecque, qui fait voir, quoiqu'imparfaitement, comment une partie invifible & effentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompenfée, nager dans les délices, ou fouffrir dans les peines ; encore ne fais-je fi avec mes raifonnemens & mes fuppofitions, je pourrais parvenir à trouver de la juftice dans les peines que DIEU ferait fouffrir aux hommes après leur mort ; car enfin on pourrait me dire : N'eft-ce pas lui qui, les ayant créés, les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de juftifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

CALLICRATE.

Vous avouez donc que vous ne ſavez au juſte ni ce que c'eſt que cette ame dont vous me parlez, ni ce Dieu que vous prêchez ?

EVHEMERE.

Oui, je l'avoue très-humblement & très-douloureuſement : je ne puis connaître leur ſubſtance ; je ne puis ſavoir comment ſe forme ma penſée ; je ne puis imaginer comment DIEU eſt fait ; je ſuis un ignorant.

CALLICRATE.

Et moi auſſi : conſolons-nous l'un & l'autre, nous avons tous les hommes pour compagnons.

Vme DIALOGUE.

Pauvres gens qui creuſent dans un abyme. Inſtinct, principe de toute action dans le genre animal.

CALLICRATE.

PUISQUE vous ne ſavez rien, je vous conjure de me dire ce que vous ſoupçonnez : vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réſerve annonce de la défiance ; un philoſophe ſans candeur n'eſt qu'un politique.

EVHEMERE.

Je ne ſuis en défiance que de moi-même.

CALLICRATE.

Parlez, parlez ; quelquefois en devinant au haſard on rencontre.

EVHEMERE.

Hé bien, je devine que les hommes de tous les temps, de tous les lieux, n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

CALLICRATE.

Comment inutile! n'est-il pas au contraire absolument nécessaire de savoir si nous avons une ame, & de quoi elle est faite? Ne serait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'ame est différente de son essence, qu'elle est tout, & qu'elle a complétement la vertu sensitive, étant *forme* & *entéléchie*, comme l'a si bien dit *Aristote* (*a*) & surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle.*

EVHEMERE.

Cela est fort beau, mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire, puisque DIEU ne nous l'a pas donnée : nous lui devons, sans doute, tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie, raison, instinct, faculté de commencer le mouvement, faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux; mais DIEU ne nous a jamais appris quel en est le principe : il n'a donc pas voulu que nous le sussions. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons; quel est le rapport entre ce

(*a*) S[t] *Thomas* explique merveilleusement tout cela depuis la question 75 jusqu'à la 82[me] de la premiere partie de sa Somme; mais *Evhémere* ne pouvait pas le deviner.

petit mouvement d'un de nos membres & notre volonté. Il y a l'infini entre l'un & l'autre. Vouloir arracher à DIEU son secret, croire savoir ce qu'il nous a caché, c'est, ce me semble, une espèce de blasphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi ! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une ame ? & il ne me sera pas démontré que j'en ai une ?

EVHEMERE.

Non, mon ami.

CALLICRATE.

Dites-moi donc ce que c'est que notre instinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure : vous m'avez dit que DIEU nous avait fait non-seulement présent de la raison, mais encore de l'instinct : il me semble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes, & que même on ne sait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns disent que c'est une ame d'une espèce différente de la nôtre ; les autres croient que c'est la même ame avec d'autres organes ; quelques rêveurs ont avancé que ce n'est qu'une machine, & vous que rêvez-vous ?

EVHEMERE.

Je rêve que DIEU nous a tout donné, à nous & aux animaux, & que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes ; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que DIEU veut qu'ils ignorent ; leur instinct est plus sûr que le nôtre : ils ne font point de systême sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à *Caron*, & que son ombre irait faire de la cire & du miel dans les champs Elysées ; c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre inſtinct eſt bien plus ſage, ſans rien ſavoir ; c'eſt par lui que l'enfant ſuce le teton de ſa nourrice ſans connaitre qu'il forme un vide dans ſa bouche, & que ce vide force le lait de la mamelle à deſcendre dans ſon eſtomac : toutes ſes actions ſont de l'inſtinct. Dès qu'il a un peu de force il met ſes mains au devant de ſa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit foſſé, il ſe donne une force nouvelle en courant, ſans avoir appris quel ſera le réſultat de ſa maſſe multipliée par ſa viteſſe. S'il trouve une large pièce de bois ſur un ruiſſeau, pour peu qu'il ſoit hardi, il ſe mettra ſur cette planche pour parvenir à l'autre bord, & ne ſe doutera pas que le volume de bois joint à celui de ſon corps pèſe moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut ſoulever une pierre, il emploie un bâton pour lui ſervir de lévier, & ne fait pas aſſurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraiſſent en lui l'effet d'une raiſon que l'éducation a inſtruite, ſont les effets de cet inſtinct : il ne ſait pas ce que c'eſt que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il déſire. S'il voit battre un autre enfant, & s'il voit ſon ſang couler, il crie, il pleure, il appelle au ſecours ſans aucun retour ſur lui-même.

CALLICRATE.

Définiſſez-moi donc cet inſtinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHEMERE.

C'eſt tout ſentiment & tout acte qui prévient la réflexion. (2)

(2) L'inſtinct ne ferait-il pas plutôt l'effet d'une ſuite de raiſonnemens faits avec trop de promptitude & trop peu d'attention, pour que nous

CALLICRATE.

Mais vous me parlez-là d'une qualité occulte, & vous ſavez qu'on ſe moque aujourd'hui de ces qualités ſi chères à tant de philoſophes de la Grèce.

EVHEMERE.

Tant pis; il fallait reſpecter les qualités occultes; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attira, juſqu'à la route que tant d'aſtres ſuivent dans l'eſpace; depuis la formation d'une mite dans un fromage juſqu'à la Galaxie; (*) ſoit que vous conſidériez uue pierre qui tombe, ſoit que vous ſuiviez le cours d'une comète traverſant les cieux, tout eſt qualité occulte.

Ce mot eſt le reſpectable aveu de notre ignorance: le grand architecte du monde nous a donné de meſurer, de calculer, de peſer quelques-uns de ſes ouvrages; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers reſſorts. Les Chaldéens ont déjà ſoupçonné que ce n'eſt pas le ſoleil qui tourne autour des planètes, & qu'au contraire ce ſont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes; mais je doute qu'on puiſſe découvrir jamais quelle eſt la force ſecrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps, mais trouvera-t-on la raiſon primitive

ayons un ſentiment diſtinct & un ſouvenir durable des jugemens dont ces raiſonnemens ont ete formes. Cette promptitude eſt l'effet de l'habitude. Les artiſans executent les mouvemens neceſſaires dans chaque metier auſſi machinalement que nous marchons; il eſt cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commence pour les executer chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonte. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupede apprend à teter, ou un oiſeau apprend à manger, eſt une objection contre cette opinion, mais cette objection n'eſt pas inſoluble.

(*) La voie lactée.

de la force qui les fait tomber? Les hommes s'occupent depuis assez long-temps à faire des enfans ; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre *Hypocrate* n'a débité sur cet important mystère que des raisonnemens d'accoucheuse : on disputera sur le physique & sur le moral pendant l'éternité ; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre : car les passions sont la production de l'instinct ; & les passions règneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela est, votre Dieu n'est que le Dieu du mal : il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes passions, & il nous a donné la raison pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'est-ce que cette chétive raison ? m'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct ?

EVHEMERE.

A peu près; c'est un don inexplicable de comparer le passé au présent, & de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute société, de toute institution, de toute police : ce don précieux est la suite d'un autre présent de DIEU, qui est aussi incompréhensible, je veux dire la mémoire ; autre instinct que nous partageons avec les animaux, mais que nous possédons dans un degré si supérieur qu'ils devraient nous prendre pour des dieux, s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

CALLICRATE.

J'entends, j'entends; DIEU s'occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piége; & ces renards, par instinct, évitent le piége qui a causé la mort de leur père. DIEU est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains, que nos deux *Denis* ont tres-mal gouverné, & il inspire à notre raison le gouvernement républicain; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout, il arrange, il bouleverse, il répare, il détruit, il déroge continuellement à toutes ses lois, & se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique*, le *décret prédéterminant; l'action* de DIEU sur les créatures.

EVHEMERE.

Ou vous m'entendez fort mal, ou vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature se mêle des détails, quoique je pense qu'aucun détail ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes & les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du systême de la nature, dit dans sa longue déclamation à peu près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IVme du tome IIe : *Votre Dieu est sans cesse occupé à produire & à détruire; par conséquent il ne peut être appelé immuable quant à sa façon d'exister.*

Diagoras prétend que nous compofons ainfi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux & ridicule : mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardieffe à décider auffi légérement fur un fujet fi grave : produire & détruire alternativement dans tous les fiècles par des lois toujours conftantes, ce n'eft pas changer au hafard, c'eft au contraire être toujours femblable à foi-même. DIEU donne la vie & la mort ; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie & la mort néceffaires ; il eft immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il fefait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'eft pas immuable ; mais quand tous naiffent pour mourir, fon immutabilité n'eft que trop conftatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que *Diagoras* fe trompe en ce point ; mais n'a-t-il pas grande raifon quand il reproche à certains grecs de repréfenter DIEU comme un être ridiculement vain, qui a fait le monde pour fa gloire, pour fe faire applaudir ? de le peindre comme un maitre dur & vindicatif qui punit les plus légères défobéiffances par des tortures éternelles ? d'en faire un père injufte & aveugle qui favorife par caprice quelques-uns de fes enfans, & deftine tous les autres à un malheur fans fin ? qui fait quelques aînés vertueux pour les récompenfer d'une vertu à laquelle ils étaient néceffités, & une foule de cadets fcélérats pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient fe difpenfer de commettre ? enfin de faire de DIEU un fantôme abfurde, & un tyran barbare ?

EVHEMERE.

Ce n'eſt point là le dieu des ſages : c'eſt le dieu de quelques prêtres de la déeſſe de Syrie, qui ſont la honte & l'horreur du genre-humain.

CALLICRATE.

Hé bien, définiſſez-nous donc à la fin votre Dieu pour fixer nos incertitudes.

EVHEMERE.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en exiſte un par ce ſeul argument invincible : le monde eſt un ouvrage admirable ; donc il y a un artiſan plus admirable : la raiſon nous force à l'admettre, la démence entreprend de le définir.

CALLICRATE.

C'eſt ne rien ſavoir, & même c'eſt ne rien dire que de nous crier ſans ceſſe : Il y a là quelque choſe d'excellent, mais je ne ſais ce que c'eſt.

EVHEMERE.

Souvenez-vous de ces voyageurs qui en abordant dans une île y trouvèrent des figures de géométrie tracées ſur le ſable du rivage. Courage, dirent-ils, voilà des pas d'hommes. Nous autres ſtoïciens, en voyant ce monde, nous diſons : Voilà des pas de DIEU.

CALLICRATE.

Montrez-nous ces pas, s'il vous plaît.

EVHEMERE.

Ne les avez-vous pas vus par-tout ? & cette raiſon, & cet inſtinct dont nous jouiſſons, ne ſont-ils pas évidemment des préſens de ce grand être inconnu ? Car ils ne viennent ni de nous-mêmes, ni de la fange ſur laquelle nous habitons.

CALLICRATE.

Hé bien, réfléchiffant fur tout ce que vous m'avez dit, & malgré toutes les difficultés que le mal répandu fur la terre fait naître dans mon efprit, je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un DIEU préfide à notre globe. Mais penfez-vous, comme les Grecs, que chaque planète ait le fien, que *Jupiter*, *Saturne* & *Mars* règnent dans les planètes qui portent leur nom, comme les rois d'Egypte, de Perfe & des Indes règnent chacun dans leur diftrict ?

EVHEMERE.

Je vous ai déjà infinué que je n'en crois rien, & voici ma raifon. Soit que le foleil tourne autour de nos planètes & de notre terre, comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à fes yeux; foit que la terre & les planètes tournent elles-mêmes autour du foleil, comme les nouveaux Chaldéens l'ont foupçonné, & comme il eft infiniment plus vraifemblable; il eft toujours certain que les mêmes torrens de lumière, dardés continuellement du foleil jufqu'à *Saturne*, parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il eft certain que ces traits de lumière fe réfléchiffent de la furface de *Saturne* à nous, & de nous à lui, avec une viteffe toujours égale. Or une fabrique fi immenfe, un mouvement fi rapide & fi uniforme, une communication de lumière fi conftante entre des globes fi prodigieufement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même providence. S'il y a plufieurs dieux également puiffans, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même: s'ils ne font point d'accord, il n'y aura que le chaos; s'ils ont tous le même deffein, c'eft comme s'il n'y avait

qu'un ſeul Dieu ; il ne faut pas multiplier les êtres, & ſurtout les dieux, ſans néceſſité.

CALLICRATE.

Mais ſi le grand *Demiourgos*, l'être ſuprême, avait fait naître des dieux ſubalternes pour gouverner ſous lui ; s'il avait confié notre ſoleil à ſon cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmoſphère à *Junon*; cette eſpèce d'hiérarchie vous paraîtrait-elle ſi ridicule ?

EVHEMERE.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il ſe peut, ſans doute, que le grand être ait peuplé les cieux & les élémens de créatures ſupérieures à nous; c'eſt un ſi vaſte champ, c'eſt un ſi beau ſpectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont embraſſé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous feront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raiſon qu'un ſeul Dieu qu'elle m'a prouvé, & ſes œuvres dont je ſuis témoin. Je ſais qu'il eſt, ſans ſavoir ce qu'il eſt : bornons-nous donc à examiner ſes œuvres.

VI[me] DIALOGUE.

Platon, Ariſtote nous ont-ils inſtruits ſur Dieu & ſur la formation du monde ?

CALLICRATE.

HÉ bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel eſt votre ſyſtème ſur cette grande opération ?

EVHEMERE.

Mon fyftême fur les œuvres de DIEU, c'eft l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais fi vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne favez pas le fecret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous penfez de ceux qui prétendent le favoir, comme s'ils avaient été dans fon laboratoire. *Ariftote*, *Platon* vous ont-ils appris quelque chofe ?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous favez que nous avons dans Syracufe la famille des *Archimèdes* qui cultivent la phyfique pratique de père en fils : c'eft-là la fcience véritable fondée fur l'expérience & fur la géométrie : cette famille ira loin fi elle continue; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon* qui a voulu auffi employer le peu qu'il favait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à fes imaginations.

Selon lui, DIEU fe propofa d'arranger les quatre élémens fuivant les dimenfions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icofaèdre, & furtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par fa pointe le féjour du feu; l'air eut pour fa part l'octaèdre; l'icofaèdre fut pour l'eau; le cube appartint de droit à la terre par fa folidité; mais le dodécaèdre eft le triomphe de *Platon*. Car cette figure étant compofée de douze faces, elle forme le zodiaque compofé de douze animaux : ces douze faces peuvent fe divifer en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cents foixante degrés du cercle que le foleil parcourt dans l'année.

Platon

Platon prit ces belles choses mot à mot chez *Timée* le locrien. *Timée* les avait prises chez *Pythagore*, & *Pythagore* les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il est difficile de pousser plus loin le charlatanisme; cependant *Platon* se surpasse encore en ajoutant de son chef, que DIEU ayant consulté son verbe, c'est-à-dire son intelligence, sa parole, qu'il appelle le fils de DIEU, il fit le monde composé de la terre, du soleil & des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une ame: tout cela forma la fameuse trinité de *Platon*. Et pourquoi cet univers était-il DIEU? c'est qu'il était rond, & que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière surtout dont il prouve l'immortalité de l'ame humaine dans son Phédon, est d'une clarté merveilleuse.

» Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de la » vie? — Oui; — & qu'elles naissent l'une de l'autre? » Oui. — Qu'est-ce qui naît du vivant? — le mort; » — & qui naît du mort? — le vivant. — C'est donc » des morts que tous les vivans naissent? & par » conséquent les ames des hommes sont dans les enfers » après leur trépas? — La conséquence est sûre. » (*)

C'est ainsi que *Platon* fait raisonner *Socrate* dans ce dialogue du Phédon. L'histoire rapporte que *Socrate* ayant lu cet écrit, s'écria: Que de sottises notre ami *Platon* me fait dire!

Si on avait montré à DIEU tout ce que ce grec lui

(*) Voyez une note des éditeurs sur *Platon* & sur *Aristote* dans l'ouvrage intitulé: *Songe de Platon*, tome II des Romans.

impute, il aurait probablement dit : Que de fottifes ce grec me fait faire!

CALLICRATE.

En vérité, DIEU aurait affez de raifon de fe moquer un peu de lui. Je relifais hier fon dialogue intitulé le *Banquet :* je riais beaucoup de voir que DIEU avait créé l'homme & la femme attachés enfemble par le nombril, & que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle & chacun un vifage. Cela s'appelait un *Androgine :* cet animal était fi fier d'avoir quatre bras & quatre jambes qu'il voulut faire la guerre au ciel comme les Titans. DIEU pour le punir le coupa en deux; & c'eft depuis ce temps que chacun court après fa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après fa moitié eft ingénieufe & plaifante; mais cette plaifanterie eft-elle digne d'un philofophe? La fable de *Pandore* eft bien plus belle, & rend mieux raifon des erreurs & des calamités du genre-humain.

Confiez-moi à préfent ce que vous penfez du fyftème d'*Ariftote.* Car je vois bien que celui de *Platon* ne vous plaît pas.

EVHEMERE.

J'ai vu *Ariftote*; il m'a paru doué d'un efprit plus étendu, plus folide que celui de *Platon* fon maître, plus orné de vraies connaiffances. Il eft le premier qui ait réduit le raifonnement en art. On avait befoin de fa méthode nouvelle. J'avoue que pour les efprits bien faits elle eft bien inutile & bien fatiguante; mais elle eft très-utile pour éclaircir les équivoques des fophiftes dont la Grèce fourmille : il a défriché le champ immenfe de l'hiftoire naturelle. Son hiftoire des animaux eft un

bel ouvrage; & ce qui m'étonne encore plus, c'eſt à lui que nous devons les meilleures règles de la poëtique & de la rhétorique; il en parle mieux que *Platon* qui ſe piquait tant de bel-eſprit.

Ariſtote admet, comme *Platon*, un premier moteur, un être ſuprême, éternel, indiviſible, immobile. Je ne ſais ſi en diſant que le ciel eſt parfait, il a raiſon d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choſes parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui ſont dans le ciel contiennent des dieux; & en cela il condeſcend à la ſuperſtition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit ſans le croire.

Il affirme que le monde eſt unique. Il en donne pour raiſon que s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait néceſſairement chercher la terre de l'autre, & que ces deux terres ſortiraient chacune de leur lieu: cette aſſertion fait voir qu'il n'a pas ſu plus que nous ſi la terre tourne autour du ſoleil ſon centre, & quelle eſt la force par laquelle elle eſt retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philoſophes qui ont découvert ces vérités; & je vous dirai en paſſant que les Grecs, qui ſe vantent d'enſeigner les autres nations, ne ſont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez; mais continuez.

EVHEMERE.

Ariſtote croit que ce monde, tel que nous le voyons, eſt éternel; & il reprend *Platon* de l'avoir déclaré engendré & incorruptible. Vous penſez avec moi qu'ils diſputaient

tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, font de même nature que le corps qui les porte, si ce n'est qu'elles font plus épaisses & plus compactes. Elles font la cause de la chaleur & de la lumière fur la terre, en frottant l'air avec rapidité, comme un grand mouvement enflamme le bois & liquéfie le plomb. Ce n'est pas là, comme vous voyez, une physique bien saine.

CALLICRATE.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps fous vos barbares.

EVHEMERE.

Je fuis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel, il dise ensuite que les élémens ne le font pas; car certainement si mon jardin est éternel, la terre de mon jardin l'est aussi. *Aristote* prétend que les élémens ne peuvent durer toujours, parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu, dit-il, devient air, l'air se change en eau & l'eau en terre; mais ces élémens, en changeant perpétuellement, n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu, & que le feu devienne air : il m'est encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération & de la corruption. *Toute corruption*, dit-il, *succède à la génération : cette corruption est le terme auquel, & la génération est le terme duquel.*

S'il veut dire par-là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort, ce n'est qu'une vérité

triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins dêtre annoncée myſtérieuſement.

CALLICRATE.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le ſot peuple entend, qu'il faut que toutes les ſemences pouriſſent & meurent pour germer. Cela ne ferait pas digne d'un ſage obſervateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre. Il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé ſur ſes racines, & n'ayant nul ſigne de pourriture. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'eſt permis qu'aux payſans groſſiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

EVHEMERE.

Renoncez donc à votre *Epicure*, qui a fondé ſa philoſophie ſur cette abſurde mépriſe. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, & que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

CALLICRATE.

J'en ſuis un peu honteux pour lui ; mais revenez, je vous prie, à votre *Ariſtote* : il a, ce me ſemble, comme tous les autres hommes, mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

EVHEMERE.

Hélas! il en a tant mêlé qu'en parlant des animaux nés par haſard, il dit expreſſément : *Quand la chaleur naturelle eſt chaſſée, ce qui ſe ſépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui ſont prêtes à recevoir la vie par l'action du ſoleil ; & c'eſt ainſi que ſont engendrés les vers,*

les guêpes, les puces & les autres insectes. Je lui fais bon gré, du moins, de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes, de ces puces nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique & sa poëtique, mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique, & quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être, la substance qui n'a qu'une essence, les dix cathégories, m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte *Démosthène* & *Homère*. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes & lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions qui ne définissent rien, de distinctions qui ne développent rien, d'explications qui n'éclaircissent rien, ou bien peu de chose.

CALLICRATE.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'*Aristote* n'explique point sur l'ame.

EVHEMERE.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait, sans l'expliquer, & je vous réponds que vous ne m'entendrez pas ; car je ne m'entendrai pas moi-même.

L'ame est quelque chose de très-léger ; elle ne se meut point elle-même, elle est mue par les objets. Elle n'est point, comme tant d'autres l'ont supposé, une harmonie ; car elle éprouve continuellement la discordance des sentimens contraires. Elle n'est pas répandue par-tout ; car le monde est plein de choses inanimées ; elle est une entéléchie renfermant le principe & l'acte,

ayant la vie en puissance. C'est ce qui sert à nous faire vivre, sentir & raisonner.

CALLICRATE.

J'avoue que si dans mon chemin je rencontrais une ame toute seule, au sortir de cette conversation, je ne pourrais guère la reconnaitre. Hélas! que m'apprendrais une ame grecque avec ses subtilités inintelligibles! J'aimerais bien mieux m'instruire avec ces philosophes barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m'apprendre ce que c'est que la sagesse des Huns, des Goths & des Celtes?

EVHEMERE.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

VIIme DIALOGUE.

Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.

EVHEMERE.

PUISQUE vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuse, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun Grec n'est encore en état d'entendre, & dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de hun ou de sarmate qui habitait chez les Cimmériens au nord-ouest des monts Riphées; il s'appelait *Perconic* : (*)

(*) Anagramme de *Copernic*, il en est de même des autres noms.

cet homme a deviné & prouvé le vrai fyftème du monde dont les Chaldéens avaient confufément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai fyftème eft que, tous tant que nous fommes, quand nous difons que le foleil fe lève & fe couche, que notre petite terre eft le centre de l'univers, que toutes les planètes, toutes les étoiles fixes, tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation, nous ne favons pas un mot de ce que nous difons. Quelle apparence, en effet, que tant d'aftres, éloignés de nous de tant de millions de milliars de ftades & de tant de milliars de fois plus gros que la terre, ne fuffent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit, danfaffent autour de nous dans l'immenfité de l'efpace un branle de vingt-quatre heures chaque jour, pour nous amufer! Cette ridicule chimère eft fondée fur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philofophe grec n'a jamais pu remédier, la faibleffe de nos petits yeux & l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles & notre foleil marcher, parce que nous avons la vue mauvaife, & nous croyons que tout cela eft fait pour nous, parce que nous fommes vains.

Notre farmate *Perconic* a foutenu fon fyftème avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que cette vérité ferait grand tort au gui de chène. De vrais favans lui ont fait une objection qui aurait embarraffé un homme moins perfuadé & moins ferme que lui; il affurait que la terre & les planètes fefaient leur révolution périodique en des temps différens autour du foleil. Nous marchons, difait-il, Vénus, Mercure & nous autour du foleil, chacun dans notre

cercle. Si cela était, lui difaient ces favans, Vénus & Mercure devraient vous montrer des phafes femblables à celles de la lune: auffi en ont-ils, répondait le farmate; & vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il eft mort fans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient befoin.

Un plus grand homme nommé *Leéliga*, né chez les Etruriens nos voifins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre; ce barbare plus poli, plus philofophe, & plus induftrieux que tous les Grecs, fur le fimple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé & arrangé des criftaux avec lefquels on voit de nouveaux cieux: il a démontré à la vue ce que le farmate avait fi bien deviné. Vénus s'eft montrée avec les mêmes phafes que la lune; & fi Mercure n'en a pas fait autant, c'eft qu'il eft trop plongé dans les rayons du foleil.

Notre étrurien a fait plus, il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu & fait voir que ce foleil, *qui fe levait*, difait-on, *comme un époux*, & *comme un géant pour courir fa voie*, ne fort jamais de fa place, & tourne feulement fur lui-même en vingt-cinq & demi de nos jours, comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce fecret de la création qu'on n'avait jamais fu dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon farmate: peu s'en eft fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë affaifonnée de jufquiame, comme ces foux d'Athéniens en ont fait boire à *Socrate*.

CALLICRATE.

Tout ce que vous dites-là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plutôt?

EVHEMERE.

C'eſt que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

CALLICRATE.

Je ne vous en parlerai plus. Cette Etrurie qui a de ſi grands philoſophes a-t-elle auſſi des poëtes ?

EVHEMERE.

Elle en a qui me paraîtraient fort ſupérieurs à *Homère*, ſi *Homère* ne les avait pas devancés de quelques ſiècles ; car c'eſt beaucoup d'être venu le premier.

CALLICRATE.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant perſécuté *Leéliga*, ce reſpectable ſage d'Etrurie ?

EVHEMERE.

Par la raiſon qu'ils avaient lu, dans je ne ſais quel livre d'*Hérodote*, que le ſoleil avait deux fois changé ſon cours en Egypte. Or s'il avait changé ſon cours, c'était donc lui qui courait & non pas la terre. Mais la véritable raiſon eſt qu'ils étaient jaloux.

CALLICRATE.

Jaloux, & de quoi ?

EVHEMERE.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enſeigner les hommes, & c'était *Leéliga* qui les inſtruiſait ſans être druide, cela ne ſe pardonne point. La fureur druidale, ſurtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand *Leéliga* ont été démontrées aux yeux dans une république voiſine.

CALLICRATE.

Comment ! eſt-ce dans la république romaine ? il

me femble que jufqu'ici elle ne s'eft pas trop piquée d'étudier la phyfique.

EVHEMERE.

C'eft dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle eft entre l'Illirie & l'Italie. Loin de reffembler à Rome, elle lui eft fouvent un peu contraire, furtout dans la manière de penfer. La république de Rome paffe pour être envahiffante, & l'illirienne ne veut point être envahie. Rome furtout a une fingulière manie, elle veut que tout le monde penfe comme elle. L'illirienne, pour penfer, ne confulte que fa raifon. *Lediga* a eu le plaifir de faire voir aux fages de l'Etat tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de DIEU auprès des plus refpectables hommes de la terre. Cette fcène s'eft paffée fur la plate-forme d'une tour qui domine fur la mer Adriatique. C'était le plus beau fpectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. *Lediga* repréfentait la terre; le chef de la république, *Sagredo*, fefait le rôle du foleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune; on les fefait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces aftres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides? Ils ont fait condamner le vieux philofophe à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans, pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

CALLICRATE.

La ciguë d'Athènes eft pire. Chaque pays a fes druides. Ceux d'Etrurie fe font-ils repentis comme ceux d'Athènes?

EVHEMERE.

Oui, ils rougiſſent à préſent quand on leur dit que le ſoleil ne court pas ; & ils permettent qu'on ſuppoſe qu'il eſt le centre du monde planétaire, pourvu qu'on ne poſe pas cette vérité en fait : ſi vous aſſuriez que le ſoleil reſte à la place où DIEU l'a mis, vous feriez long-temps au pain & à l'eau, après quoi on vous forcerait d'avouer, à haute voix, que vous êtes un impertinent.

CALLICRATE.

Ces druides-là ſont d'étranges gens.

EVHEMERE.

C'eſt un ancien uſage : chaque pays a ſes cérémonies.

CALLICRATE.

Je crois que cette cérémonie a un peu dégoûté les philoſophes étruriens, goths & celtes, de faire des ſyſtèmes.

EVHEMERE.

Pas plus que la mort de *Socrate* n'a rebuté *Epicure*. Depuis la mort de mon étrurien, le nord de l'Occident a fourmillé de philoſophes. C'eſt ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule, en Germanie & dans une île de l'Océan : il eſt arrivé à la philoſophie même choſe qu'à la danſe.

CALLICRATE.

Comment cela ?

EVHEMERE.

Les druides, dans un des petits pays les plus ſauvages de l'Europe, avaient proſcrit la danſe, & avaient ſévèrement puni un magiſtrat & ſa femme (*b*) pour

(*b*) *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fit en effet condamner un principal magiſtrat, pour avoir danſé après ſoupé avec ſa femme.

avoir danſé un menuet. Depuis ce temps tout le monde a appris à danſer ; cet art agréable s'eſt perfectionné par-tout. C'eſt ainſi que l'eſprit humain a pris un effort nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a peſé l'air : on l'a chaſſé des lieux où il était enfermé. On a inventé des machines utiles à la ſociété ; ce qui eſt le vrai but de la philoſophie. De grands philoſophes ont éclairé & ſervi l'Europe.

CALLICRATE.

Je vous prie de m'apprendre qui ſont ceux dont la réputation a été la plus grande.

EVHEMERE.

Je m'attendais que vous me demanderiez, non pas qui a fait le plus de bruit, mais qui a rendu le plus de ſervices.

CALLICRATE.

Je vous demande l'un & l'autre.

EVHEMERE.

Celui qui a fait le plus de fracas, après mon homme d'Etrurie, a été un gaulois nommé *Cardeſtes ;* il était fort bon géomètre, mais mauvais architecte ; car il a conſtruit un édifice ſans fondement, & cet édifice était l'univers. Il ne demandait à DIEU, pour bâtir cet univers, que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à ſix faces & il les a pouſſés de façon que, malgré l'impoſſibilité de remuer, ils ont produit tout d'un coup des ſoleils, des étoiles, des planètes, des comètes, des terres, des océans. Il n'y avait pas un mot de phyſique, ni de géométrie, ni de bon ſens dans cet étrange roman ; mais les Gaulois alors n'en ſavaient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour

les grands romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'*Esope* en droite ligne a dit :

> Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
> Dans les siècles passés, & qui tient le milieu
> Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître & l'homme,
> Le tient tel de nos gens franche bête de somme.

Ce discours d'un celte, de la famille d'*Esope*, est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

CALLICRATE.

Votre créateur *Cardestes* n'était pas la moitié de *Platon*; car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, & *Platon* demandait des dés de douze. Sont-ce là vos philosophes, à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

EVHEMERE.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'*Epicure*, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, & à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète, qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête baissée dans le système de *Cardestes*. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne sais comment il est arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple. qui se trompe si souvent, les croit trop puissans, trop riches & trop orgueilleux;

aussi ont-ils persécuté ce pauvre *Cardestes* comme ils ont persécuté *Leéliga:* il y a des *Socrates* & des *Anitus* en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a long-temps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*, & sur cent autres fadaises plus chimériques que les *formes substantielles* d'*Aristote*, & que les *androgines* de *Platon*.

CALLICRATE.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce?

EVHEMERE.

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, & sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les mathématiques; c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le verbe, ni d'un autre de plus de génie encore, qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous? des conversations avec le verbe! est-ce avec le verbe de *Platon?* cela serait curieux.

EVHEMERE.

C'est avec un verbe, dit-on, plus respectable; mais comme on n'y entend rien, & que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation, je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des chofes fi furprenantes fur l'ame, que nous a-t-il appris ?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame qu'*Epicure* a fi bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh ! celle-ci eft tout autre chofe ; c'eft une harmonie préétablie.

CALLICRATE.

Préétablie ou non, je n'y entends rien.

EVHEMERE.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'eft que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; & que l'ame fent & penfe de fon côté, tandis que le corps agit du fien conformément. De forte qu'un corps peut être à un bout de l'univers & fon ame à l'autre bout, tous deux d'une intelligence parfaite enfemble, fans fe rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danfe en cadence dans l'Inde. Cette ame eft toujours d'accord avec le corps, fon mari, fans lui parler jamais, parce qu'elle eft un miroir concentrique de l'univers ; vous comprenez bien.

CALLICRATE.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles chofes font-elles prouvées ?

EVHEMERE.

Non pas que je fache ; mais les gazettes de l'efprit, qui

qui font les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle fcience, en parlent une fois l'an pour trente oboles, & cela fuffit à la gloire de l'inventeur, & à la fatisfaction de fes zélés partifans.

Je ne vous ai parlé des gens qui caufent avec le verbe, & de ceux dont l'ame eft un miroir concentrique, que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce foir, fi vous voulez, je vous dirai des chofes beaucoup plus folides, & plus brillantes.

CALLICRATE.

Je fuis impatient de les apprendre; vous me tranfportez dans un nouveau monde.

VIIIme DIALOGUE.

Grandes découvertes des philofophes barbares; les Grecs ne font auprès d'eux que des enfans.

EVHEMERE.

DEPUIS que, dans différens pays, quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raifonner, on a toujours recherché en vain pourquoi les corps, quels qu'ils foient, tombent de l'air fur la terre, & pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la fuperficie, comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis & de Sienne, dans lefquels on a vu retomber les corps les plus pefans & les plus légers, lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'eft pas plus étonné de voir un corps en l'air, le

quitter pour aller chercher la terre, qu'il n'eſt ſurpris de voir la nuit ſuccéder au jour, quoique ces phénomènes méritaſſent ſa curioſité. Les philoſophes ont tourné autour des cauſes de la peſanteur ſans pouvoir la trouver. Enfin, dans l'ile Caſſitéride, pays ignoré de nous, île ſauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps, il s'eſt trouvé un ſage qui, profitant des découvertes des autres ſages, & y joignant les ſiennes bien ſupérieures, a montré à l'Europe ſurpriſe la ſolution & la démonſtration d'un problème qui occupait vainement l'eſprit de tous les ſavans depuis la naiſſance de la philoſophie : il a fait voir que la loi de la peſanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de DIEU même, cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaiſſance, il a fallu connaître le diamètre de la terre, & de combien de ces diamètres la lune, ſon ſatellite, eſt éloignée du centre de la terre à ſon zénith. Enſuite il a fallu calculer la chute des corps, & prouver que ce n'eſt pas le fluide de l'air qui les fait tomber comme on le croyait. Le philoſophe de l'île Caſſitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation, qui fait la peſanteur, agit proportionnellement aux maſſes, à la quantité de matière, & non pas proportionnellement aux ſuperficies, comme agiſſent les fluides ; qu'ainſi cette gravitation agit comme cent ſur un corps qui a cent de matière, & comme dix ſur un corps dont la matière n'eſt qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps, quel qu'il ſoit, étant près de la terre, parcourt, en tombant, cinquante-quatre mille pieds en une minute, & s'il tombait du haut de ſoixante rayons terreſtres, il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or, il a été

prouvé par le calcul, que la lune eſt préciſément le corps qui, étant à ſoixante rayons terreſtres, parcourt dans ſon méridien, en une minute, une petite ligne de quinze pieds dans le ſens de ſa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-ſeulement cet aſtre gravite, eſt attiré, pèſe en raiſon directe de ſa matière ; mais encore qu'il pèſe ſur la terre d'autant plus qu'il s'en approche, & d'autant moins qu'il s'en éloigne, & cela ſelon le quarré de ſa diſtance.

Cette même loi eſt obſervée par tous les aſtres les uns vers les autres, toute loi de la nature étant uniforme ; de ſorte que chaque planète eſt attirée, gravite, pèſe ſur le ſoleil, & le ſoleil ſur elle, ſuivant ce que chacun de ces aſtres contient de matière, & ſuivant le quarré de ſon éloignement.

Ce n'eſt pas tout : ces barbares ont encore découvert que ſi un corps ſe meut vers un centre, il décrit, autour de ce centre, des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt ; & que s'il décrit ces aires proportionnelles au temps, il gravite, il eſt attiré, il pèſe vers ce centre. De cette loi, & de quelques autres encore, l'homme de la Caſſitéride a démontré l'immobilité du ſoleil & le cours des planètes, & même des comètes qui circulent dans des ellipſes autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de *Platon* avec des triangles & des dodécaèdres, ni comme celle de *Pythagore* avec les ſept tons de la muſique ; mais avec la plus ſublime géométrie. Vous paraiſſez ſurpris, vous devez l'être. Vous le ſerez peut-être encore davantage quand vous ſaurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'eſt que la lumière, & qu'il a ſu

anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'*Hippocrate* n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays, qui était aussi un grand poëte, a dit de lui.

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux. (*)

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien : car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre *Epicure*, qui était un très-bon homme & qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un systême. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand-homme, a eu beaucoup de disciples & de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

EVHEMERE.

Vous avez raison, il a causé plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'ame ; c'est-là ce qui m'inquiète : c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé & dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, & qu'on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même.

EVHEMERE.

Vous apprendrez, du moins, à mieux connaître la nature & le grand être qui la dirige.

(*) *Nec propius fas est mortali attingere divos.* HALLER.

CALLICRATE.

Si notre ame eſt ſi difficile à manier, du moins vos grands raiſonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps ; cela m'intéreſſe pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont peſé des aſtres ſavent parfaitement comment l'homme eſt produit ſur la terre ; comment cette terre a été formée ; quelles révolutions elle a eſſuyées, & quand elle ſera détruite. Je veux apprendre tout le myſtère de la génération des animaux ; d'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, & qui vit juſque dans la glace : je m'indigne d'ignorer comment j'exiſte, & comment exiſtent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourriſſent, & les élémens qui compoſent ce grand tout.

EVHEMERE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous reſſemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courſes. Il a fait des mémoires dans leſquels il dit : *Plus je me ſuis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi.* (*) Pour vous, vous voulez tout ſavoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curioſité, on ne ſaurait jamais rien ſi on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'inſtruire chez vos ſavans barbares. Je ſuis retenu dans Syracuſe par ma femme : dites-moi comment elle eſt parvenue à me donner un enfant, ne ſachant pas plus que moi ce qui ſe paſſe dans ſes entrailles : vos ſavans qui ont ſi bien vu le reſſort par lequel DIEU fait aller

(*) Le marquis de *Laſſai* dans ſes mémoires, tom. IV, pag. 322.

tous les mondes, auront vu fans doute comment notre monde fe perpétue.

EVHEMERE.

Très-fouvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui eft hors de nous que ce qui eft dans nous-mêmes; nous en parlerons dans notre premier entretien.

IXme DIALOGUE.

Sur la génération.

CALLICRATE.

J'AI toujours été étonné qu'*Hippocrate*, *Platon* & *Ariftote*, qui ont eu des enfans, ne fuffent pas d'accord fur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel; ils difent bien que les deux fexes y coopèrent, en fourniffant chacun un peu de liquide; mais *Platon* mettant toujours fa théologie à la place de la nature, ne confidère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, & la femelle dans laquelle on engendre; ce qui compofe une proportion harmonique & ce qu'une accoucheufe ne comprend guère. *Ariftote* fe borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle eft chargé de la forme, & cela ne nous inftruit pas davantage.

N'y a-t-il perfonne qui ait vu opérer la nature comme on voit un fculpteur opérer fur l'argile, fur du bois, fur du marbre, & en tirer une figure?

EVHEMERE.

Le fculpteur travaille au grand jour, & la nature

dans l'obscurité : tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature, s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés, & qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs admise par *Hippocrate* est celle qui a prévalu. Votre *Epicure* fait de ce mélange une espèce de divinité, & cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin, un grand physicien, encore de l'île Cassitéride, aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur, nommé *Arivhé*, était d'autant plus croyable qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang que notre *Hippocrate* n'avait jamais vue, & qu'*Aristote* ne soupçonnait pas : il a disséqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais après avoir aussi examiné les œufs des poules, il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiseaux & les autres espèces est que les oiseaux couvent, & que les autres espèces ne couvent point ; une femme n'est qu'une poule blanche en Europe, & une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après *Arivhé : Tout vient d'un œuf.*

CALLICRATE.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

EVHEMERE.

Non, depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave qui, avec le secours d'un verre artistement taillé, a vu dans la liqueur séminale des mâles un peuple entier de petits enfans

déjà tout formés, & courans avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux & curieuses ont fait la même expérience, & on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur, demeuraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques, non des êtres vivans, mais des filamens de la liqueur même, quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement, & par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir, & n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté, non pas de fournir à ces expériences, mais d'user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir, & qui probablement n'existait pas.

Un homme, & toujours de l'île de Cassitéride, mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes, a pris un autre chemin ; c'était un de ces demi-druides auxquels il n'est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu'il suffisait d'un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles. (*) Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s'y seraient laissé surprendre

(*) *Néedham* ; voyez les notes des éditeurs, volume des œuvres physiques.

bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles, donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n'a pas besoin d'un Dieu pour peupler le monde ; cela n'appartient qu'aux atomes.

Bientôt notre créateur d'anguilles a disparu : un autre homme à système s'est mis à sa place. (*) Comme de vrais philosophes avaient reconnu & démontré qu'il y a une gravitation, une pesanteur, une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire, cet homme a imaginé qu'il règne aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche, & le nez, également attiré par l'un & par l'autre, vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses, & de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi, dans ce système, la tête se met sur le cou, au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules ; c'est dans ces égaremens qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système, ainsi que des anguilles nées de blé ergoté : car on est moqueur en Gaule aussi-bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe, (**) digne en effet de ce nom, ayant passé sa vie entre les mathématiques & les expériences, les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de

(*) *Maupertuis.*

(**) M. de *Buffon* ; voyez les notes de l'*Homme aux quarante écus.* Ces moules intérieurs sont difficiles à comprendre, & ils n'ont reussi ni chez les anatomistes ni chez les géomètres.

tous ces ſyſtèmes, quoique pluſieurs euſſent paru plauſibles, il a cru que les corpuſcules obſervés par tant de phyſiciens & par lui-même dans le fluide des ſemences, n'étaient point des animaux, mais des molécules en mouvement qui étaient pour ainſi dire aux portes de la vie.

» La nature, dit-il, me paraît tendre beaucoup » plus à la vie qu'à la mort; il ſemble qu'elle cherche » à organiſer les corps autant qu'il eſt poſſible. La » multiplication des germes qu'on peut augmenter à » l'infini en eſt une preuve ; & l'on pourrait dire » avec quelque fondement, que ſi la matière n'eſt » pas toute organiſée, c'eſt que les êtres organiſés ſe » détruiſent les uns les autres ; car nous pouvons » augmenter autant que nous le voulons les êtres » vivans & végétans : nous ne pouvons pas augmenter » la quantité des matières brutes. »

CALLICRATE.

Il a raiſon ; ce paſſage que vous me citez me paraît auſſi vrai que nouveau : nous ſemons des hommes, & ils ſe détruiſent à la guerre comme les guerriers que *Cadmus* fit naître des dents d'un dragon. La terre eſt un vaſte cimetière qui ſe couvre ſans ceſſe de mortels entaſſés ſur leurs prédéceſſeurs. Il n'y a point d'animal qui ne ſoit la victime & la pâture d'un autre animal. Les végétaux ſont continuellement dévorés & reproduits ; mais nous ne reproduiſons point les métaux, les minéraux, les rochers : j'aime votre gaulois, je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette obſervation pour faire des enfans ?

EVHEMERE.

Il a ſuppoſé que la nature peut produire de petits

moules, comme les ſculpteurs en fonte pétriſſent des modèles de terre autour deſquels ils laiſſent couler le métal embraſé qui ſe deſſine ſur ces figures. Il imagine que ces modèles, ces moules organiſés par la nature, s'appliquent non-ſeulement à tout l'extérieur des corps, mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux vous repréſenter cette mécanique qu'en me figurant *Prométhée* feſant le moule de *Pandore* pour le dehors & pour le dedans ; de ſorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur & des poumons.

L'inventeur de ce ſyſtème ſe fonde ſur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur, comme la gravitation, l'étendue. Il prétend que ſes moules organiques intérieurs compoſent toute la matière vivante & végétante.

» Se nourrir, dit-il, ſe développer, ſe reproduire, » ſont les effets d'une ſeule & même cauſe ; le corps » organiſé ſe nourrit par les parties qui lui ſont ana- » logues ; il ſe développe par la ſuſception intime des » parties organiques qui lui conviennent, & il ſe » reproduit parce qu'il contient quelques parties orga- » niques qui lui reſſemblent. . . . . Lorſque la matière » organique nutritive eſt ſurabondante, elle eſt envoyée » dans les réſervoirs ſous la forme d'une liqueur qui » contient tout ce qui eſt néceſſaire à la reproduction » d'un petit être ſemblable au premier. »

Il dit ailleurs : » Je penſe que les molécules » organiques renvoyées de toutes les parties du corps » dans les teſticules & dans les véſicules ſéminales du » mâle, & dans les teſticules ou telle autre partie » qu'on voudra de la femelle, y forment la liqueur » ſéminale, laquelle dans l'un & l'autre ſexe eſt une

» espece d'extrait de toutes les parties du corps . . . .
» & lorsque dans le mélange qui s'en est fait il se
» trouve plus de molécules organiques du mâle que
» de la femelle , il en résulte un mâle, & s'il y a
» plus de molécules organiques de la femelle que du
» mâle , il se forme une petite femelle. »

CALLICRATE.

Si cela est comme il le dit , un enfant pourra donc naitre ayant deux tiers d'homme & un tiers de femme ; & rien ne sera plus commun que des hermaphrodites , quand les femmes répandront autant de liqueur séminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point , qui ont en horreur les caresses de leurs époux , & qui cependant en ont plusieurs enfans.

Ce systême d'ailleurs qui m'avait tant séduit , & dans lequel je voyais beaucoup de sagacité & d'imagination , commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans sont dans ces moules, quel besoin de liqueur prolifique ? & s'ils sont formés de cette liqueur, quel besoin de ces moules ? De plus , il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps , deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement & la pensée , de sorte qu'une molécule organique peut devenir un *Alexandre* ou une goutte d'urine. Dites-moi comment ce systême a été reçu ?

EVHEMERE.

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu & l'ont décrié ; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais

tous ont donné des éloges à l'histoire naturelle de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort, décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend physiquement à vivre & à mourir, c'est l'histoire de toute l'espèce humaine fondée sur des faits connus; au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse : ainsi il faut, je crois, nous résoudre à ignorer notre origine : nous sommes comme les Egyptiens qui tirent tant de secours du Nil, & qui ne connaissent pas encore sa source ; peut-être la découvriront-ils un jour.

Xme DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

Si je désespère de savoir au juste comment je suis né, comment je vis, comment je pense & comment je mourrai, je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens pourront découvrir un jour la source de leur Nil. Cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'*Epicure ;* vos sages barbares qui ont inventé tant de belles choses n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite ? On peut en examinant un nid d'oiseau découvrir sa construction, sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur

vie, leur inſtinct & leurs plumes; n'y a-t-il perſonne qui ait bien obſervé ce nid dans lequel nous ſommes, ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés?

EVHEMERE.

Cardeſtes, dont je vous ai parlé, a deviné que notre nid a été d'abord un ſoleil encroûté.

CALLICRATE.

Un ſoleil encroûté! vous voulez rire.

EVHEMERE.

C'eſt ce *Cardeſtes*, ſans doute, qui riait quand il diſait que nous avons été autrefois un ſoleil compoſé de matière ſubtile & de matière globuleuſe, mais que nos matières s'étant épaiſſies, nous avons perdu notre brillant & notre force; nous ſommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre & les maîtres, dans le tourbillon du ſoleil d'aujourd'hui. Nous ſommes tout couverts de matière rameuſe & cannelée; enfin d'aſtres que nous étions, nous ſommes devenus lune, ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous conſoler dans notre diſgrace.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées; j'étais prêt de me rendre le diſciple de vos Gaulois. Mais je trouve que *Epicure*, *Ariſtote*, *Platon* étaient bien plus raiſonnables que votre *Cardeſtes*. Ce n'eſt pas là un ſyſtème de philoſophie, c'eſt le rêve d'un homme en délire.

EVHEMERE.

C'eſt ce qu'on appelait il y a quelques années la philoſophie corpuſculaire, la ſeule vraie philoſophie. Ces chimères même ont eu des commentateurs: on croyait qu'un géomètre qui avait donné ſur l'optique

quelque chofe d'affez bon pour fon temps, ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui fur la formation de notre globe ?

EVHEMERE.

Voici la découverte d'un philofophe germain dont je vous ai dit quelques mots; c'eft l'homme de l'harmonie préétablie, par laquelle l'ame prononce un difcours, tandis que le corps qui n'en fait rien fait les geftes : ou bien ce corps fonne l'heure, quand l'ame la montre fur le cadran fans entendre fonner. Il a trouvé par les mêmes principes, que l'exiftence de notre globe avait commencé par un embrafement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu; & tout ce qui était terre ayant été vitrifié, refta une maffe de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel fyftème : la chofe eft arrivée pourtant.

CALLICRATE.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon *Epicure* de pareilles facéties. Je vous demandais des vérités, & non des extravagances.

EVHEMERE.

Hé bien donc, je vais encore vous parler du philofophe qui a fi bien écrit l'hiftoire naturelle de l'homme. Il a fait auffi l'hiftoire naturelle de la terre; mais il ne la donne que pour un roman, une hypothèfe.

Il fuppofe qu'une comète paffant un jour fur la furface du foleil . . . .

CALLICRATE.

Comment ! une comète qu'*Ariftote* & mon *Epicure* ont déclarée exhalaifon de la terre ?

EVHEMERE.

Ariſtote & votre *Epicure* ſe connaiſſaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun inſtrument qui pût aider leurs yeux à les voir & à meſurer leurs cours. Les Gaulois, les Caſſitérides, les Germains, les peuples voiſins de la Grèce ſe ſont fait des inſtrumens de vérité ; ils ont ſu par ces inſtrumens que les comètes ſont des planètes qui circulent autour du ſoleil dans des courbes immenſes, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces aſtres qui n'achève ſa courſe qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipſes ; mais on n'a pu les prédire avec la même préciſion : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuſer mon ignorance. Vous diſiez qu'une comète tomba ſur le ſoleil : qu'en arriva-t-il ? ne fut-elle pas brûlée ?

EVHEMERE.

Le philoſophe des Gaules, ſuppoſe qu'elle ne fit qu'effleurer la ſuperficie de ce puiſſant aſtre, & qu'elle en emporta un morceau dont la terre ſe forma. (4) Il y en eut même encore aſſez pour fournir à d'autres planètes. On peut juger ſi de groſſes pièces détachées ainſi du ſoleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, paſſant auprès de cet aſtre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, & ne put ſe

(4) Ces parties détachées du ſoleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le ſont celles des planètes, & il eſt même preſqu'impoſſible qu'elles ne tombaſſent point ſur le ſoleil après une revolution. Ainſi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes ; ce ſyſtème qui d'ailleurs eſt denue de toute probabilité eſt contraire aux lois du ſyſtème du monde.

refroidir

refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'eſt pas trop chaude vers ſes deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à ſe refroidir, puiſque ſes pôles ſont froids comme glace. Elle arriva du ſoleil dans la place où elle eſt, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philoſophe allemand; & c'eſt depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du ſable.

CALLICRATE.

Il me ſemble que je lis les anciens poëtes grecs qui me diſent pourquoi *Apollon* va ſe coucher tous les ſoirs dans la mer, & pourquoi *Junon* s'aſſied quelquefois ſur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre eſt de verre, & qu'elle eſt venue du ſoleil ſi chaude qu'elle n'eſt pas encore refroidie vers l'Ethiopie, tandis qu'on gèle dans le quartier des Lapons.

EVHEMERE.

Auſſi l'auteur ne vous donne cette hiſtoire de la terre que pour une hypothèſe.

CALLICRATE.

En vérité hypothèſe pour hypothèſe, n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloiſes? Pour moi, je vous avoue que *Minerve* la déeſſe de la ſageſſe, ſortie du cerveau de *Jupiter; Vénus* née d'une ſemence divine, tombée ſur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau, l'air & la terre; *Prométhée* qui vient enſuite apporter le feu céleſte à *Pandore;* l'Amour, ſon bandeau, ſes flèches & ſes ailes; *Cérès* enſeignant aux hommes l'agriculture; *Bacchus* qui ſoulage leurs peines par ſon breuvage délicieux, tant de fables charmantes, tant d'ingénieux

emblèmes de la nature, valent bien l'harmonie préétablie, les entretiens avec le verbe, & la comète qui vient produire notre terre.

EVHEMERE.

Je suis auſſi touché que vous de ces allégories enchantereſſes : elles feront la gloire éternelle des Grecs & le charme des nations : elles feront gravées dans tous les eſprits, & feront chantées par toutes les bouches, malgré les changemens de gouvernement, de religion, de mœurs, qui bouleverſeront continuellement la face de la terre; mais ces belles, ces éternelles fables, tout admirables qu'elles ſont, ne nous inſtruiſent pas du fond des choſes : elles nous raviſſent, mais elles ne prouvent rien. L'Amour & ſon bandeau, *Vénus* & les trois Grâces ne nous apprendront jamais à prédire une éclipſe, & à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique & l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux & nos pas des ſentiers pénibles de la ſcience; c'eſt une volupté qui nous amollit.

CALLICRATE.

Dites-moi donc tout ce que vos philoſophes barbares, qui ne ſont point amollis comme nos Grecs, ont inventé d'utile.

EVHEMERE.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule à mon dernier voyage.

XIme DIALOGUE.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

EVHEMERE.

A 844 ftades de l'Océan, près d'une ville nommée Tours, on trouve, à dix pieds de profondeur fous terre, une étendue d'environ cent trente millions de toifes cubiques d'une matière un peu marneufe qui reffemble à du talc pulvérifé. Les cultivateurs s'en fervent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée, fouvent imbibée de pluie & d'eau de fource, plufieurs dépouilles d'animaux, foit reptiles, foit cruftacées, foit teftacées.

Un virtuofe, potier de fon métier, qui s'intitulait inventeur des figulines ruftiques du roi des Gaules, prétendit que cette mine de mauvais talc, mêlé d'une terre marneufe, n'était qu'un amas de poiffons & de coquilles qui étaient là du temps du déluge de *Deucalion :* quelques philofophes ont adopté ce fyftème ; ils fe font feulement écartés de la doctrine du potier, en foutenant que ces coquilles devaient avoir été dépofées dans ce fouterrain plufieurs milliers de fiècles avant notre déluge grec. (*)

On leur a répondu : Si un déluge univerfel a porté

(*) Voyez les notes de la *Differtation fur les changemens arrivés au globe*, & fur les articles des *Œuvres phyfiques* & du *Dictionnaire philofophique*, relatives à ces queftions.

dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons, pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan? pourquoi ces mers, toutes couvertes de marsouins, n'ont-elles pas vomi sur ces rivages seulement une douzaine de marsouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres, non-seulement jusqu'à huit cents quarante stades au-delà de son rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois *Téliamed* a soutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou six cents mille siècles, & qu'elle avait produit toutes les montagnes.

CALLICRATE.

Vous me dites des choses bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

EVHEMERE.

Si, selon *Téliamed* les courans de l'Océan & les marées ont à la longue produit le Caucase & l'Immaüs en Asie, les Alpes & l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes & leurs vallées.

CALLICRATE.

Rien n'est plus juste ; mais ce *Téliamed* me paraît un peu blessé du cerveau.

EVHEMERE.

Cet homme long-temps employé en Egypte par

son roi, pour la sureté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n'ose pas dire qu'il a vu des hommes marins, mais il a parlé à des gens qui en ont vu : il juge que ces hommes marins, dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description, sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes, lorsque la mer, se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes, a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même, ou il veut faire croire que nos lions, nos ours, nos loups, nos chiens sont venus des chiens, des loups, des ours, des lions marins, & que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volans, qui à la longue sont devenus canards & poules.

CALLICRATE.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

EVHEMERE.

Sur *Homère* qui a parlé des tritons & des sirènes. Ces sirènes surtout, qui avaient une voix charmante, ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre au lieu de demeurer dans l'eau. De plus, tout le monde sait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé *Oannès*, qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta *Arion* est devenu le patron des postillons. Voilà, sans doute, assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien de l'homme, du monde entier & du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courans & par le flux des

mers. Il a fortifié cette idée de *Téliamed*. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui, & ce système est devenu assez problématique.

CALLICRATE.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucase a été créé par le Pont-Euxin?

EVHEMERE.

Ils allèguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, un ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, & un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à systèmes n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau avec tous ses agrès, était dans cette fondrière plus de dix à douze cents mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, & que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucase.

CALLICRATE.

Et c'est vous, *Evhémère*, qui me dites ces puérilités?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc? oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'aſtronome *Béroſe*, que j'ai tant vu à la cour d'*Alexandre?*

CALLICRATE.

Quoi donc ? qu'a-t-il écrit de ſi extraordinaire ?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ſes antiquités du genre-humain, que *Saturne* apparut à *Xiſſutre* & lui dit : » Le 15 du » mois d'œſi le genre-humain ſera détruit par le déluge. » Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara la ville du » ſoleil, afin que la mémoire des choſes ne ſe perde » pas : (car quand il n'y aura plus perſonne ſur la » terre, les écrits ſeront très-néceſſaires) bâtiſſez un » vaiſſeau ; entrez-y avec vos parens & vos amis ; » faites-y entrer des oiſeaux & des quadrupèdes, » mettez-y des proviſions, & quand on vous demandera » où vous voulez aller avec votre vaiſſeau, répondez : » Vers les dieux pour les prier de favoriſer le genre-» humain. »

Xiſſutre ne manqua pas de bâtir ſon vaiſſeau qui était large de deux ſtades & long de cinq; c'eſt-à-dire que ſa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques & ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau qui devait aller ſur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, *Xiſſutre* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes; enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſutre* en fit autant, il ſortit de ſon vaiſſeau qui était perché ſur une montagne d'Arménie, & on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

Vous voyez que de tout temps on a voulu amufer ou effrayer les hommes, tantôt par des contes, tantôt par des raifonnemens. Les Chaldéens ne font pas les premiers qui aient menti pour fe faire écouter. Les Grecs ne font pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités comme les Grecs, & n'a pas été auffi agréable qu'eux dans fes fables : on a menti en Germanie & dans l'île Caffitéride.

Le premier deftructeur de la philofophie grecque en Gaule, le fameux *Cardeftes*, avouait qu'il avait menti, & qu'il n'avait voulu que plaifanter en compofant l'univers avec des dés, & en créant la matière fubtile, la globuleufe, la rameufe, la ftriée, la canelée ; d'autres ont pouffé la raillerie jufqu'à dire qu'inceffamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière fubtile, dont felon eux le feu eft produit.

CALLICRATE.

Ce n'eft pas apparemment un homme de la famille du roi *Xiffutre* qui nous prépare en riant cette cataftrophe : il faut que ce foit quelqu'un de ces philofophes qui ont fait fortir notre monde d'une comète embrafée ; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie ; mais une telle plaifanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la deftruction.

EVHEMERE.

Vous avez raifon. Ce qu'il y a de pis, c'eft que cette idée de nous faire tous périr par le feu, n'eft qu'un réchauffé de la fable de *Phaëton*. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre-humain avait été noyé une fois par une inondation, & qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colomnes, l'une de pierres & l'autre de briques, pour en avertir leurs defcendans. & afin que, en cas de malheur, la colomne de briques réfiftât au feu, & que celle de pierres réfiftât à l'eau.

Nos philofophes barbares d'aujourd'hui, qui font plus que philofophes puifqu'ils font prophètes, nous annoncent que les deux colomnes feront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brifera en mille pièces, elle, & fes deux beaux monumens de pierres & de briques. On a fait fur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calcul & beaucoup d'efprit : on s'eft même très-égayé fur cette cataftrophe épouvantable. (5) Ces favans gaulois ont fait comme les dieux qu'*Homère* nous a peints, riants d'un rire *inextinguible* pour des chofes qui n'étaient point du tout plaifantes.

CALLICRATE.

Il me femble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'*Epicure :* ils ne font occupés que de leur bonne chère & de leurs plaifirs; mais pour les dieux d'*Homère* qui font toujours en querelle dans le ciel & fur la terre, ils n'ont pas trop fujet de rire; vos philofophes gaulois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils font prefque toujours gourmandés par des druides? cela doit les rendre très-férieux.

(5) M. de *la Lande*, de l'académie des fciences, ayant fait un mémoire fur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, & que la fin du monde était proche; mais cela ne produifit que des calculs & des plaifanteries; & perfonne ne s'avifa de donner fon bien à l'Eglife comme dans le bon temps.

EVHEMERE.

Auffi plufieurs l'ont-ils été, & j'ofe vous dire qu'ils fe font occupés férieufement à rendre de très-grands fervices.

CALLICRATE.

C'eft de quoi je voudrais être inftruit. Je n'aime que la philofophie d'ufage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maifon agréable & commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

EVHEMERE.

Non-feulement les barbares ont montré leur fagacité en quarrant des courbes, & même en fe trompant quelquefois dans leurs calculs; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus fe paffer; & je vais vous en rendre compte.

XIIme DIALOGUE.

Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plutôt ce que ces barbares ont imaginé de fi utile au monde.

EVHEMERE.

Quand ils n'auraient inventé que les moulins à vent, nous leur devrions une éternelle reconnaiffance; ce ne font ni des Caffitérides, ni des Goths, ni des Celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine:

ce ſont des arabes établis en Egypte; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment eſt ſaite cette belle machine ? J'en ai ouï parler, mais je ne l'ai jamais vue.

EVHEMERE.

C'eſt une maiſon montée ſur un pivot, & qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes ailes qui ne peuvent voler, mais qui ſervent à briſer entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs & nous autres Siciliens, les Romains même n'ont pas encore l'uſage de ces maiſons ailées : nous ne ſavons que fatiguer les mains de nos eſclaves à moudre groſſièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'eſpère que le bel art des maiſons ailées parviendra un jour juſqu'à nous.

CALLICRATE.

On dit que c'eſt à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé, & que c'eſt de chez nous qu'il s'eſt répandu dans une partie du monde : nos épicuriens n'en croient rien; ils ſont perſuadés que les dieux ſont trop occupés de leur bonne chère pour ſonger à la nôtre. Et en effet, ſi *Cérès* nous avait accordé le blé, elle aurait bien dû nous faire préſent auſſi d'un moulin à vent.

EVHEMERE.

Pour moi, je ſerai toujours perſuadé, non pas que *Cérès* ait apporté du froment à Syracuſe, mais que le grand *Demiourgos* a donné aux hommes & aux animaux les alimens & l'induſtrie néceſſaires pour ſoutenir leur courte vie, ſelon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la Seine & du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croiſſent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz ſi ſavoureux & ſi nourriſſant dont le goût eſt relevé par les aromates ou par les cannes ſucrées de l'Inde : notre Europe ſeptentrionale eſt privée de ces beaux palmiers dont toute l'Aſie eſt couverte, de ces pommes d'or de tant d'eſpèces différentes, qui fourniſſent un aliment ſi léger, & une boiſſon ſi rafraîchiſſante. Des pays immenſes, dont *Alexandre* n'a vu que les frontières, ont en partage le coco dont vous avez entendu parler; ce fruit fournit une amande ſupérieure à notre pain & à notre miel; une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins; une huile pour les lampes, & une coque très-dure dont on façonne des vaſes & mille petits bijoux; une écorce filamenteuſe, qui l'enveloppe, eſt filée en toile, & taillée en voiles de navires; on bâtit avec ſon bois des vaiſſeaux & des maiſons, & ſes feuilles larges & épaiſſes ſervent à couvrir ces maiſons. Ainſi une ſeule eſpèce de fruit nourrit, déſaltère, habille, loge, voiture & meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces préſens ſans culture.

Dans l'Europe, dont la Sicile eſt la partie la plus fortunée, nous n'avons juſqu'à préſent que des fruits ſauvages: car les pommes d'or des Heſpérides, les beaux fruits de Perſe, de Cérazunte & d'Epire ne ſont pas encore cultivés dans notre île : notre reſſource & notre gloire ſont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triſte gloire & quelle reſſource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offenſé *Cérès*, & que pour nous punir elle nous enſeigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre, & forger par les mains de nos cyclopes, le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter de l'Asie & de l'Afrique des grains pour ensemencer leurs maigres champs; & ces champs, après plusieurs labours qui excèdent les hommes & les animaux, rapportent dix pour un dans les meilleures années, d'ordinaire cinq ou six, quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite, on est obligé de battre les gerbes à grands coups de léviers, & d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cet état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés, où trop de chaleur peut le pulvériser, & où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'est donc là ce pain dont *Cérès* a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter si chèrement! il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c'est que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'est pas pour lui que l'habitant des rives du Danube & du Borysthène a semé, c'est pour le barbare qui s'est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre; c'est pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu'il déflore, ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens

qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines.

CALLICRATE.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, & qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos barbares.

EVHEMERE.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire, ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées ; & ces bienfaits diversifiés admirablement ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, & ils disent que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille & dix mille fois, de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de *Zeuxis* & d'*Apelles*. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

EVHEMERE.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux & les livres, a été pris pour un sortilége : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait; nous serons inondés de livres insipides, la littérature deviendra un vil métier, & l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur, en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

CALLICRATE.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

EVHEMERE.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de *Platon*, les autres les impudences de *Diogène:* on voit dans la même boutique un Hermès Trismégiste & un Aristophane. Depuis peu, plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les philosophes grecs & barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les sciences & dans les arts. Avec cet ouvrage, on peut, dit-on, se passer de tous les autres : car depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle

d'enfiler des éguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante ? est-ce quelque poison inventé par les *Anitus* & les *Mélitus* pour délivrer la terre des philosophes ?

EVHEMERE.

Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs & la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embrase, & elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre *Alexandre* avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écraser est employé dans les solemnités, & dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes & des lyres comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs, & au retentissement du tonnerre, comme lorsque *Jupiter* vint coucher avec *Sémélé* dans tout l'appareil de sa gloire.

CALLICRATE.

Ce que vous me dites m'épouvante ; c'est un monde nouveau où l'on est à tout moment près d'être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouissent d'un grand spectacle.

EVHEMERE.

Si je rassemblais, en effet, tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus barbares ont su faire avec du simple sable des

espèces

efpèces de diamans polis de plus de cinq pieds de haut & de large, qui réfléchiffent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent, confacré par la belle *Phryné* dans le temple de *Vénus*, & qui laiffent un libre paffage à la lumière dans les maifons, en les garantiffant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les fens & qui contribuent à la douceur de la vie? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales font dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes & de Syracufe, & qu'elles font remplies, dans l'efpace de plus de trente ftades, d'ouvrages magnifiques en tout genre, qui furpaffent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze & dans Babylone?

Ce qui vous furprendra encore davantage, c'eft que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance & de groffiéreté. Il femble que DIEU ait donné à certains hommes un inftinct fupérieur à la raifon ordinaire, comme on voit des éléphans naître dans des pays peuplés de petits finges : mais peu à peu la raifon fe forme. Elle examine à la fin ce que l'inftinct a inventé, elle fait des fyftèmes; elle fe perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

CALLICRATE.

Vous me dites toujours le pour & le contre dans toutes les chofes que vous m'apprenez.

EVHEMERE.

C'eft que toutes les chofes de ce monde ont un bon & un mauvais côté. Chez nos barbares, par exemple, les uns ont la politeffe & la douceur des Athéniens, les autres la cruauté fuperftitieufe des Scythes. Des

particuliers ont eu le génie & le bon goût en partage; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun : ils commencent à surpasser les Grecs en peinture & en musique, s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers élémens; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les *Platon*, les *Pythagore*, les *Zoroastre*, les *Mercure Trismégiste*.

CALLICRATE.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un gaulois ou un cassitéride.

EVHEMERE.

Quand vous apprendriez leur langue, à quoi aboutirait cette controverse ? on ne s'entend jamais en disputant de vive voix; un des contendans s'explique mal, l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont long-temps perverti la raison humaine. Sans cet heureux instinct qui a inventé & perfectionné les arts; sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques, la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savans, & à ceux qui prétendent l'être, soit grecs, soit barbares, c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abymes, & le terrain est retombé sur eux.

L'un, (*) qui pourtant était un vrai génie, examine ce que serait un homme sans tête, & à qui les dieux

(*) *Pascal.*

auraient donné tout le reste. L'autre emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage serait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez. (*) Un autre philosophe de cette première classe a fixé le jour & l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux. (**) Que voulez-vous ? ce sont des *Hercules* qui jouent aux osselets; ils n'en sont pas moins des *Hercules*. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de *Deucalion* & de *Pyrrha;* leurs résultats sont absolument différens : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés ; cependant ils ne les ont point corrigés, & ils ont laissé-là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à DIEU.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le secret d'exalter son ame au point de prédire précisément l'avenir ; & cela sur ce bel argument que si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore ? (***)

Vous voyez que je ne suis pas un fade admirateur des étrangers que j'ai vus ; je leur rends justice comme aux Grecs : il y a par-tout des erreurs & des abus; le ciel en est plein, si l'on en croit *Homère*. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares, la vanité & l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient

(*) L'abbé de *Condillac*.

(**) M. de *Buffon*.

(***) *Maupertuis*.

des druides, qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés myſtérieuſes du gui de chêne ſe trouvaient dans *Ariſtote* & dans *Platon*. A préſent un grand nombre d'écrivains ſe conſacre à réformer les empires & les républiques. Tel homme qui ne ſait pas gouverner un poulaillier, qui même n'en a point, prend la plume & donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeuneſſe dans leurs écrits, après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien *Xénophon* ſur l'éducation de *Cyrus?*

CALLICRATE.

Oui, & je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de *Xénophon* que de *Cyrus* même.

EVHEMERE.

Hé bien, un petit barbare a cru depuis peu inſtituer une méthode d'élever les princes, bien ſupérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a ſupplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de ſon fils; qu'il l'a refuſé, & qu'il ne fera jamais précepteur. Auſſitôt il nous apprend qu'il l'eſt d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à ſon élève? il en fait un garçon menuiſier; il l'accompagne au b.... (1) Il lui perſuade qu'un prince, un ſouverain doit épouſer la fille du bourreau, ſi les convenances s'y trouvent. (2) Enfin il lui dit qu'il eſt bien plus ſage d'aſſaſſiner ſon ennemi que de le combattre noblement. (3)

(1) *Emile*, tom. III, pag. 261, édition de *Neaulme*, à Amſterdam.

(2) Tom. IV, pag. 178.

(3) Tom. II, pag. 297.

CALLICRATE.

Eſt-ce ainſi qu'on élève la jeune nobleſſe dans la Gaule? Vraiment vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon & de mauvais.

EVHEMERE.

Comme je me ſuis engagé à tout dire, j'ajouterai que vous trouverez dans ce *Xénophon* des Gaules un épiſode qu'on appelle le Druide ſavoyard, contre les idées ſcolaſtiques des druides, lequel épiſode eſt plein de choſes excellentes.

CALLICRATE.

Qu'eſt-ce qu'un Savoyard ?

EVHEMERE.

C'eſt le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

CALLICRATE.

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre *Xénophon ?*

EVHEMERE.

Non : ils ont imité les Athéniens qui ayant fait mourir *Socrate* ſe ſont mis à rire de *Diogène.*

CALLICRATE.

Vos Gaulois ſont donc auſſi une drôle de nation?

EVHEMERE.

Très-drôle, après avoir été horriblement ſauvage, ſotte & cruelle.

CALLICRATE.

C'eſt préciſément ce qui eſt arrivé à nos Grecs pélages. Et dans la capitale de vos Gaules, qui eſt, dites-vous, dix fois plus grande, plus peuplée, plus riche qu'Athènes, y a-t-il comme dans Athènes des tragédies,

des comédies, des ſpectacles en muſique, des danſes ſemblables à la Pyrrique, & à la Cordace ?

EVHEMERE.

S'il y en a ! tous les jours de l'année ſont conſacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs *Sophocles*, leurs *Euripides*, leurs *Ménandres*, leurs *Timothées*. Ils ſont ſurtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danſe ; il y a plus de danſeurs que de géomètres : mais il eſt arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de *Zoroaſtre*, à ce que diſent les ſages Parſis qui ne mentent jamais. Le ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne ſongeait qu'à ſe divertir, envoya vers le Gange une groſſe couleuvre, qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha, & dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloiſe ; car dès qu'un homme y réuſſit dans quelque genre que ce puiſſe être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ſes penſées par écrit, art admirable, inventé d'abord pour inſtruire, eſt devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'eſt pas de tous les arts le plus honorable ; mais c'eſt le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empreſſement que les vins délicieux, & le miel divin de Syracuſe

CALLICRATE.

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille j'irai voir cette capitale de barbares aimables, où l'on paſſe ſon temps à danſer & à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

X X X.

ENTRE UN PRETRE ET UN ENCYCLOPEDISTE.

LE PRETRE.

HÉ bien, malheureux, jufqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion, & décrier fes miniftres?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je n'outrage point la religion que je profeffe & que je refpecte; je me tais fur fes miniftres, & je ne comprends point ce qui peut allumer ainfi votre bile & m'attirer ces injures.

De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces queftions? quelle eft votre miffion?

LE PRETRE.

Quelle eft ma miffion? la piété, le zèle, la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt, Meffieurs les athées, s'il ne fe trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'oppofer à vos pernicieux deffeins; je me fuis ligué avec deux prêtres comme moi pour foutenir les autels que vous vouliez renverfer, tous trois pleins de l'amour de DIEU & de l'avancement de fon règne; nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent, qui difcutent, qui approfondiffent, qui raifonnent, qui écrivent, & furtout aux encyclopédiftes.

Nous fefons un journal chrétien, dans lequel, après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages, nous

examinons enfuite leur conduite, que nous trouvons ordinairement vicieufe & criminelle, & lorfqu'elle nous parait innocente, nous difons que la chofe eft impoffible, puifqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà un projet qui me parait bien raifonnable, & rien affurément ne fera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point la police? croyez-vous qu'elle tolère une entreprife de cette nature? A quel titre ofez-vous fonder les cœurs & faire la confeffion de foi des auteurs qui vous déplaifent? penfez-vous qu'abufant de votre caractère, & fous le prétexte trivial & fpécieux de défendre la religion, que perfonne ne fonge à attaquer, dont les fondemens font inébranlables, & qui eft fous la protection des lois & du gouvernement, vous puiffiez établir une inquifition, & que l'on fouffre une pareille témérité?

LE PRETRE.

Une inquifition! Ah! s'il y en avait une en France, vous feriez un peu plus contenus, vous autres impies! mais je n'en défefpère pas; le pape qui occupe fi glorieufement la chaire de *St Pierre*, vient de fe brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jéfuites, auxquels elle voulait contefter le droit de corriger les rois; il a envoyé un vifiteur apoftolique en Corfe fans confulter la république de Gènes, & depuis fon arrivée dans ce pays-là, le zèle des mécontens s'eft bien ranimé: tout cela me donne de grandes efpérances, & fi fon prédéceffeur avait penfé comme lui, nous aurions la confolation de voir ce fage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police ? ne s'eſt-elle pas déclarée aſſez hautement en proſcrivant l'Encyclopédie, ce dépôt d'héréſies & de ſchiſme, ce recueil d'impiétés & de blaſphèmes, qui reſpire à chaque page la révolte contre la religion & contre l'autorité : ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on expoſât ſur le théâtre toutes les horreurs de votre morale ? Les concluſions du procureur-général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque ? les diſcours académiques, qui ſont lus du roi & de tout l'univers, ne ſont-ils pas des déclamations contre vous ? Et vous comptez encore ſur la police ? tremblez que ſa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir ſévi contre l'ouvrage ; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne ſortirez que pour être traîné à la grève, & précipité de là dans le feu éternel qui eſt préparé au diable & à ſes anges.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà une terrible déclaration ; & je ne m'attendais pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inféré quelques articles ſur les arts, de travailler pour la grève & pour l'enfer.

La police en effet a ſupprimé l'Encyclopédie ; peut-être y avait-il des choſes qui n'étaient pas de l'eſſence d'un dictionnaire, & qu'il aurait été plus convenable de ne pas y mettre ; mais je réponds que les eſtimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures, & n'ont cherché que la vérité : ſi quelquefois elle leur a échappée, c'eſt qu'il eſt dans la nature humaine de ſe tromper ; la vérité ne s'effraie point des recherches, elle reſte toujours debout, & triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais ; cette nation

fage & éclairée a livré les queftions les plus délicates à la difcuffion & à l'examen. M. *Hume*, ce fameux fceptique, eft auffi honoré parmi eux que l'homme le plus foumis à la foi; vous favez auffi-bien que moi qu'elle eft un don de DIEU, & qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui, manquant de ce précieux flambeau, veulent y fuppléer par la conviction qui réfulte de l'examen. Nos magiftrats, dont la religion furprife s'eft alarmée trop légérement, rendront juftice aux vues utiles de ces hommes éclairés, qui travaillaient à la gloire de la nation, en inftruifant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empreffement la continuation de cet ouvrage qu'ils feront forcés de fe rendre à ce cri général.

LE PRETRE.

Vous nous citez fans ceffe les Anglais, & c'eft le mot de ralliement des philofophes; vous avez pris à tâche de louer cette nation féroce, impie & hérétique; vous voudriez comme eux avoir le privilége d'examiner, de penfer par vous-même, & arracher aux eccléfiaftiques le droit immémorial de penfer pour vous, & de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui font nos ennemis de toute éteruité, qui défolent nos colonies, & qui ruinent notre commerce; vous ne vous contentez donc pas d'être infidelle à la religion, vous l'êtes encore à l'Etat! Le miniftère aura peut-être la faibleffe de fermer les yeux fur votre trahifon, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de difcours à l'académie qui ne foit une fatire des philofophes anglais, & l'on n'adoptera dans le confeil de Verfailles aucune de maximes de celui de Kenfington.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Ce fera bien fait; mais c'eft affez parler des Anglais; & pour abréger notre converfation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchaînement contre les encyclopédiftes? avez-vous lu leur ouvrage avec attention?

LE PRETRE.

Non affurément, je ne fuis pas affez fcélérat pour avoir fouillé mon efprit de la lecture d'un ouvrage auffi profane : je n'en ai pas lu un mot, je n'en lirai jamais rien; je me contenterai de le décrier dans mon journal, & de faire imprimer toutes les femaines que c'eft le livre le plus dangereux qui ait jamais été compofé.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Votre projet eft très-fenfé, affurément; mais ne ferait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidelles, & peut-être intéreffés?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fut dangereux?

LE PRETRE.

A tous égards, la théologie n'eft point celle de la forbonne; la morale n'eft point celle des jéfuites; la médecine n'eft point celle de la faculté de Paris; l'art militaire eft compofé fur des mémoires pruffiens; la marine & le commerce fur des mémoires anglais : en un mot, tout en eft déteftable.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà qui eft raifonner à la fin; & fi vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre difpute aurait été plutôt terminée.

LE PRETRE.

Je vois que si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, & qui vous raccommodent avec les bonnes gens de notre parti, qui sont dupes de vos simagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion & ses ministres restent, & la rétractation périt. Il faut que vous soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, & que vous soyez damné éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, & je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-seulement le supprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, & que vous êtes tous des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des sémi-pélagiens, des manichéens &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes qui sont éclairés du flambeau de la révélation ? N'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'*Auguste* au siècle chrétien de *Louis XIV ?*

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition & de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adversaires dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

XXXI.

ENTRE UN PRETRE ET UN MINISTRE PROTESTANT.

LE PRETRE.

ENTREZ, entrez, Monfieur; vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce foit en parlant de controverfe que ma bile s'eft allumée: je ne fonge plus ni à *Calvin* ni à *Luther;* ce n'eft plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne fera plus le mot d'hérétique que je ferai raifonner dans mes écrits & dans mes fermons. Je veux pourfuivre les philofophes, les encyclopédiftes, & voilà les vrais fchifmatiques. Il faut que nous oublions tous nos démélés, que nous nous paffions mutuellement nos dogmes & notre doctrine, & que nous nous réuniffions contre cette engeance pernicieufe qui a voulu nous détruire : car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les eccléfiaftiques, à toutes les religions; ils prétendent établir l'empire de la raifon : & nous refterions tranquilles dans ce danger !

LE MINISTRE.

Monfieur, je loue infiniment le deffein où vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer, mais j'en blâme la manière; il faut s'y prendre plus doucement, & par-là plus furement : prefque toujours on fe nuit à foi-même en pourfuivant fon ennemi avec trop de paffion & d'acharnement. Je fais bien auffi qu'il ne faut

pas trop raisonner, & que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent; mais il faut décrier les auteurs, & alors l'ouvrage perd certainement son crédit. Il faut adroitement empoisonner leur conduite; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux, en feignant de pleurer sur leurs vices; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux, en feignant de les disculper; si les faits nous manquent, il faut en supposer, en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion & de la piété, & que nous préviendrons les maux & les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE PRETRE.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparé de nous, & qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah! si, comme nous, vous brûliez, vous envoyiez à la potence, aux galères, il y aurait un peu plus de soi parmi vous autres, & l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti, & que si nous n'avions pas les billets de confession, on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre; mais laissez faire les jansénistes & les auteurs du journal chrétien.

LE MINISTRE.

Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi, mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez, & le supplice de *Servet* doit exciter votre admiration & votre

envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle, mais je réponds de moi & de mes confrères; & si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique, nous offririons de bon cœur sur le même bûcher un sacrifice à DIEU, dont l'odeur lui ferait certainement bien agréable.

LE PRETRE.

Je suis enchanté de ce que vous me dites, & je vois que nous ne différons que par la conduite, & non par les intentions. Puisque nous pensons de même, exterminons donc les philosophes, tout est permis contre eux; supposons-leur des crimes, des blasphèmes; déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion & de l'autorité : excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; & s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire, & poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, & je crois même que notre union secrète produira un très-bon effet: ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion & ses ministres; mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestans, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, & nous nous devons à notre famille : on n'a point de considération dans le monde sans argent, & on doit procurer de la considération à ses enfans. Si en disant

du mal des philosophes, & du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes, & du mal de leurs ouvrages; ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : si, par exemple, on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens, ce serait un moyen d'accommodement, & ce serait les faire travailler pour nous; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général, ne pourrait-on pas, moyennant une petite redevance, leur abandonner la morale, qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion, & les moines, que vous n'aimez pas mieux que nous? par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes & les prêtres, ce qui est pourtant l'essentiel; nous occuperions les philosophes, & nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

LE PRETRE.

Ah si donc! quoi! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur, quand il s'agit de celui de la religion; vous pouvez balancer entre DIEU & *Mammon?* il s'agit bien de vendre ses feuilles, il s'agit de les faire lire; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier & des plumes, & écrire contr'eux. D'ailleurs que voulez-vous qu'ils vous donnent? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues sordides que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille; mais vous m'êtes nécessaire pour l'exécution de mon projet; & puisqu'il vous faut de l'argent, je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse

des

des nouveaux convertis: j'exigerai feulement une petite condition, c'eft que vous me faffiez quelques fermons dont j'ai befoin contre les encyclopédiftes, pour les gens d'une certaine efpèce, & vous m'en ferez bien auffi trois ou quatre fur la controverfe pour le peuple.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, je ferai le tout en confcience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédiftes; il faudra des fermons tout neufs; ma fanté eft faible, & pourrait fe reffentir de ce travail; ainfi je ne vous en ferai pas fur la controverfe, mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens fur cette matière.

Vous vous êtes fcandalifé de ce que je penfais à l'intérêt, mais vous cefferez bientôt de l'être, lorfque vous faurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres, & que je deftine cette penfion à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéreffe très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas, fi je vous demande qu'elle foit payée régulièrement, & même d'avance, fi cela fe peut.

LE PRETRE.

Je vous le promets, & l'ufage que vous faites de cet argent vous rend toute mon eftime; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne faurais prononcer le nom fans frémir? Je ne l'ai pas vu, mais on dit qu'au mot *vie*, l'article de *vie heureufe* fait dreffer les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de fatan dans le pays où vous vivez?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chofe, & en effet ce livre eft plein de blafphèmes & d'impiétés. Le mot *vie* que vous

citez n'eſt pas encore fait; mais ſans doute qu'il ſerait affreux s'il était imprimé.

On a ſouffert cet ouvrage dans ma patrie, quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire ſaiſir une cinquantaine d'exemplaires qui y ſont répandus, & que je voulais faire confiſquer au profit des eccléſiaſtiques, parce qu'ils ſont à l'abri de la contagion, & que l'ayant entre leurs mains, ils l'auraient mieux réfuté. La choſe a ſouffert quelque difficulté; & pour diminuer au moins la grandeur du mal, j'en ai emprunté ſous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus: j'ai imaginé, pour les retrancher de la ſociété, de les envoyer en Eſpagne, où je les ai fait payer le double de leur valeur aux *libertins* qui les ont achetés; après quoi j'en ai donné avis au grand-inquiſiteur, qui a fait ſaiſir & brûler les exemplaires, mettre à l'inquiſition les gens qui en étaient poſſeſſeurs, & qui m'a envoyé cent piſtoles d'or pour le ſervice que j'ai rendu à la religion.

LE PRETRE.

Il y a bien quelque choſe à dire contre la délicateſſe dans ce que vous me racontez-là; mais la fin de l'action en ſanctifie les moyens, & je vous abſous pour toutes celles de la même nature, paſſées, préſentes & à venir.

LE MINISTRE.

Puiſque vous approuvez mon zèle, & que vous croyez qu'on peut ſe permettre quelques négligences en morale, lorſqu'il s'agit des intérêts de la religion, je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans ſon vrai ſens, & qui pourrait être mal interprété par le vulgaire, qui ne juge jamais que ſur les apparences.

J'avais vu dans une bibliothèque qui m'était ouverte un manuscrit, dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome, & qui inquiétait fort sa sainteté ; un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer & combattre nos ennemis, mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint père, qui m'en saurait gré, & respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération & ce désintéressement ; car je le laissais absolument maître des conditions : il fut en effet très-sensible à ma démarche, me fit remercier, & m'envoya mille écus en échange du manuscrit, dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là ; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai, & qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

LE PRETRE.

J'approuve infiniment votre conduite ; mais comme vous le dites, il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action, & je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui......

LE MINISTRE.

Puisque nous sommes sur le ton de la confiance, il faut que je vous fasse une confession entière, & que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle & la charité. J'écrivais contre les philosophes, & voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs, je tentai une autre voie : je m'adressai au plus dangereux & au plus écouté d'entr'eux ; je cherchai à gagner sa confiance, & après y avoir réussi ; je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres ; je pensai

que le public, rassuré, en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur & à la tête de l'ouvrage, (dans une préface composée avec cette pieuse adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état) le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification; tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions : par-là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, & je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, & deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, & ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRETRE.

Cela est très-bien encore, mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, & j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, & je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidellement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai parlé; j'aurais bien des choses à vous raconter encore, si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui, mais je craindrais d'abuser de votre complaisance; & ce sera pour la première entrevue.

LE PRETRE.

J'approuve tout ce que vous avez fait, les motifs en font louables, & je vous eftimerais fort fi vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a fa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées; j'aime mieux perfécuter : travaillez tout doucement par la fape, tandis que j'irai avec le fer & le feu renverfer & brûler tout ce qui m'oppofera quelque réfiftance.

LE MINISTRE.

Bon jour, Monfieur; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort fecret entre nous, & que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la penfion, & fouvenez-vous qu'elle eft deftinée à un pauvre homme.

LE PRETRE.

Bon jour, Monfieur; n'oubliez pas les fermons, & fouvenez-vous qu'ils ne fauraient être trop forts.

FIN.

TABLE

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

PREMIER DIALOGUE.

Fin de la Table des dialogues.





